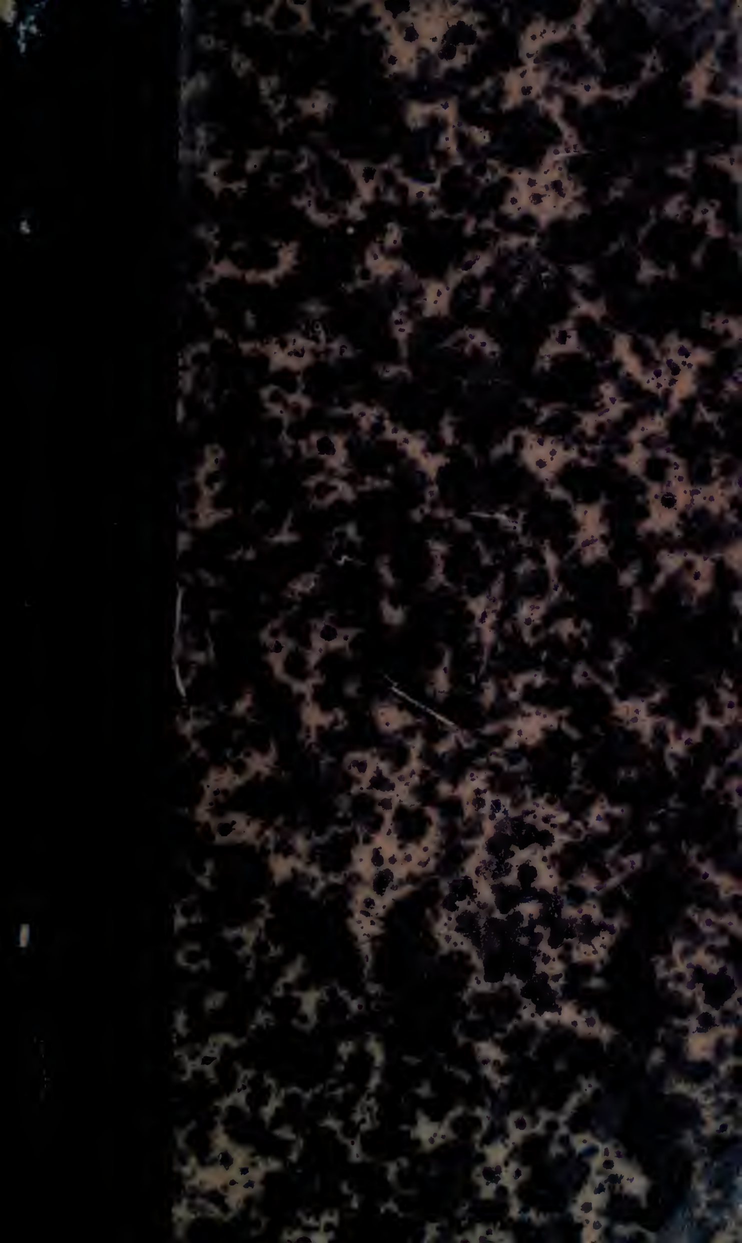
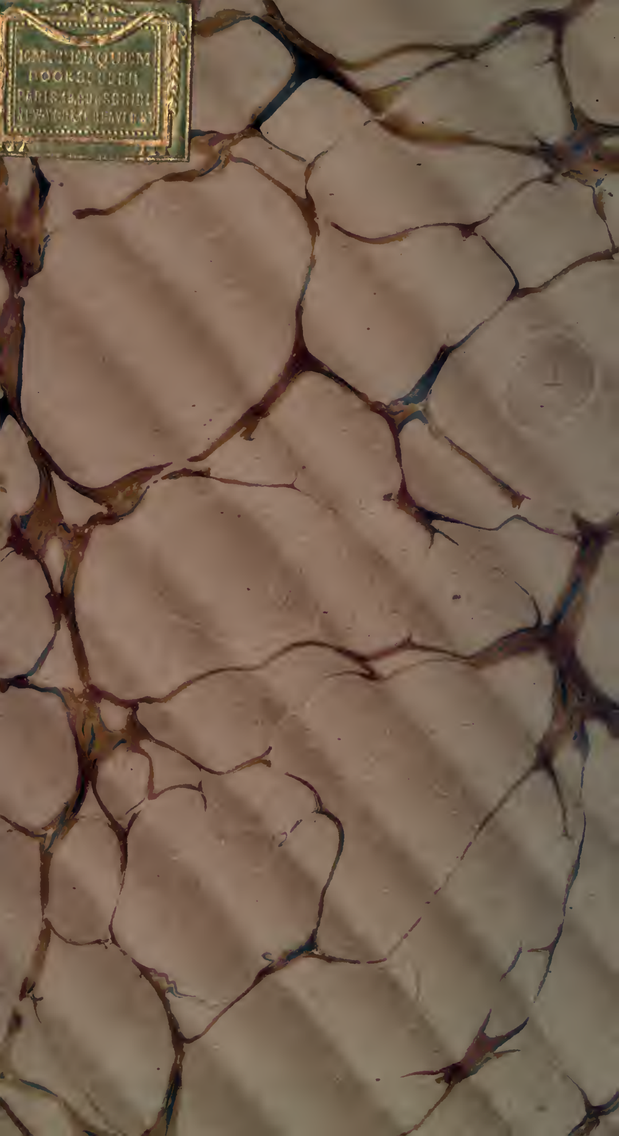
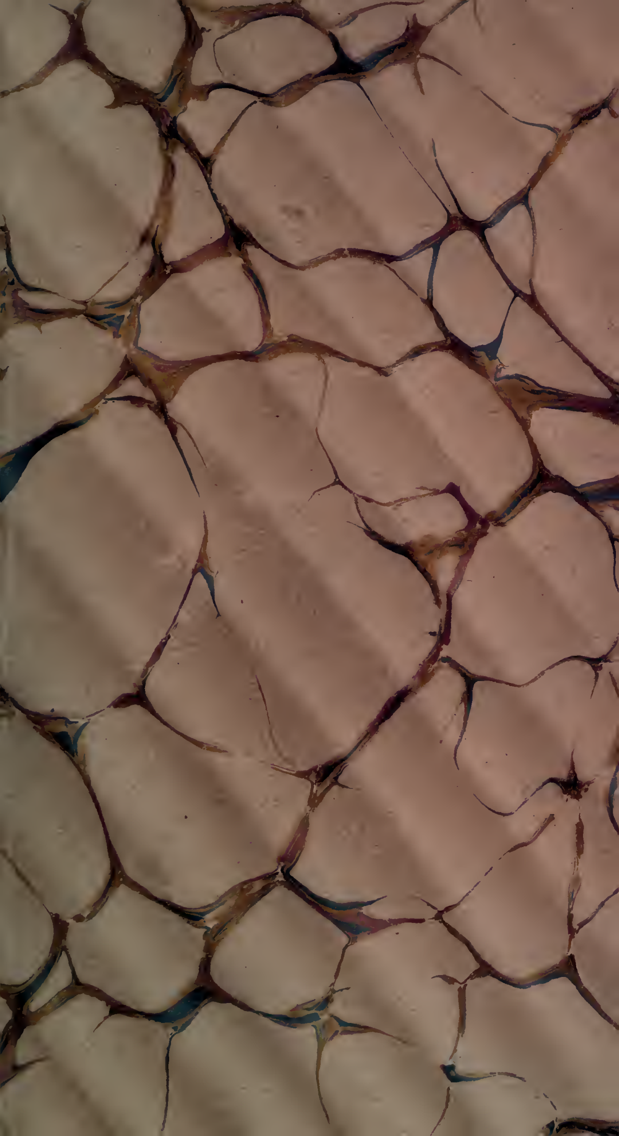



EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS



ŒUVRES POÉTIQUES

DE

VICTOR DE LAPRADE

LES SYMPHONIES

IDYLLES HÉROÏQUES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

ŒUVRES

DE

VICTOR DE LAPRADE

L 3175



ŒUVRES POÉTIQUES

DE

VICTOR DE LAPRADE

LES SYMPHONIES

IDYLLES HÉROÏQUES



1095-94
1 / 5 / 11

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

PQ
2330
L44S9

LES SYMPHONIES



DÉDICACE

A MON PÈRE

I

QUAND j'eus pris pour devoir la sainte Poésie,
Effrayé de ma tâche après l'avoir choisie,
J'hésitai, m'accusant d'obéir à l'orgueil...
Un bras plus fort que moi m'a fait franchir le seuil.
Alors, pour me donner le courage et l'exemple,
J'ai gravé votre nom sur la base du temple,
O mon père ! et je veux qu'à son couronnement,
L'œuvre, aujourd'hui, le porte inscrit plus dignement;
Je veux que votre front, dans sa verte vieillesse,
Soit entouré d'honneurs comme il l'est de tendresse.
Si j'aspirai d'abord, loin du chemin banal,
A porter haut mon cœur tendu vers l'idéal,

C'est par votre sang pur de tout levain sordide,
Par vous, par votre nom dont la vertu me guide.
Jamais sous votre toit, au destin résigné,
Jamais un vil calcul ne me fut enseigné ;
Comme au temps des aïeux près du foyer austère,
J'ai vu briller l'honneur, pénate héréditaire;
Je vous ai vu marcher, en quittant mon berceau,
Vers cette fleur de bien qui se nomme le beau.

Voilà pourquoi, malgré les vents et la tempête,
O mon père ! je fus et veux rester poète.

Je suis sans fol espoir : je sens l'infirmité
D'un esprit inégal à ce qu'il a tenté ;
Et je ne promets pas, dans mon rêve fragile,
L'éternité du bronze à mon œuvre d'argile ;
Mais, dût l'oubli mortel la briser dès demain,
Poète sans remords, je reste en mon chemin.

Jamais je n'ai flatté, pour un succès facile,
Le vulgaire au vrai beau par orgueil indocile ;
Jamais le rire impur n'eut d'écho dans mes chants.
Libre des passions et des instincts méchants,
Ma muse a fréquenté la région sereine
Où l'auguste raison habite en souveraine.

J'ai pris, à la hauteur où vous l'avez porté,
Le culte ardent du bien et de la vérité ;
J'ai vu de quel amour, de quel respect immense,
Vous avez entouré votre noble science,
Et dans l'art que je sers, avec un soin jaloux,
J'ai gardé la fierté que je tenais de vous.

II

Ainsi je veux vous suivre, et, sur les mêmes voies,
Marcher au même but, dans les pleurs ou les joies.
Égaré dans ce siècle, entre ses dieux croulants,
Je vais où j'aperçois briller vos cheveux blancs.
Toujours dans votre foi, ferme comme la roche,
Je vous ai vu debout, sans peur et sans reproche;
Jamais au vent du jour, sous le commun niveau,
Votre fidèle main n'abaissa son drapeau;
Jamais l'ambition, dont chacun suit les ondes,
Ne vous fit dévier dans ses courants immondes.
Quand il fallut céder une part au vainqueur,
Vous avez, sans fléchir, tout livré, fors l'honneur!
Aussi pur que l'acier des antiques armures,
Votre cœur ignora la haine et les murmures;
Fier en face du sort, mais combattant loyal,
Vous n'avez jamais eu d'ennemis que le mal.

En ce temps chimérique et de foi périssable,
Heureux le fils qui, las de fonder sur le sable,
Trouve encor chez les siens un immobile autel,
Et marche à la clarté de l'honneur paternel!

Je reviens, ô mon père, à nos dieux domestiques.
J'ai su le dernier mot de ces tribuns mystiques
Qui, proclamant les fils meilleurs que les aïeux,
Prêchent un âge d'or où les hommes sont dieux.

C'est l'erreur de ce siècle ; elle est déjà punie :
Je n'ai vu de progrès que dans l'ignominie,
Et n'attends rien, pour fruit des âges qui naîtront,
Que des hontes de plus à porter sur le front.

III

Quel homme de nos jours, hésitant sur sa route,
S'il évita l'erreur, n'a pas connu le doute ?
Or, il est dans ce doute un parti toujours sûr,
Aussi doux que facile à qui porte un nom pur :
C'est d'être en tous les temps, malheureux ou prospère,
Le fidèle soldat du drapeau de son père,
Et d'apprendre de lui, pour suprême leçon,
A porter noblement son modeste écusson.

C'est par là que je veux, dans une foi solide,
Vous marquer ma tendresse, ô mon père, ô mon guide !
Et vous rendre mon culte ainsi qu'il vous est dû,
Et tel qu'à mon aïeul votre cœur l'a rendu.
Je veux, dès que mes fils nous pourront bien connaître,
Qu'ils sachent vous choisir pour modèle et pour maître,
Qu'ils portent dans le cœur, pour souverain trésor,
Leurs souvenirs de vous écrits en lettres d'or.

Ils apprendront de moi votre jeunesse austère,
Ardente à conquérir un savant ministère,
Tout entière au travail, au dévoûment obscur,
Offrant dès le matin les fruits de l'âge mûr.

Ils sauront qu'orphelin des tempêtes civiles,
Qui laissèrent sans chefs nos maisons et nos villes,
A cet âge où le cœur porte en lui son danger;
Enfant sans protecteur, vous saviez protéger.
Vous avez, jeune sage amoureux de l'étude,
Du père qui manquait pris la sollicitude :
Vous avez fièrement payé de vos sueurs
Le pain de votre mère et celui de vos sœurs.
Et pendant ces longs jours, ferme en sa double tâche,
Votre âme aux doctes fleurs aspirait sans relâche;
Et du noble savoir dont vous étiez épris
Vous forciez vos pareils à vous céder le prix.

Toujours ainsi portant, couronne familière,
Les travaux du penseur et les soucis du père,
Vous avez, à l'abri de ces féconds rameaux,
Nourri des cœurs dans l'ombre et soulagé des maux.
Et moi, j'ai promené mon enfance éternelle !
Vos sérieux labeurs furent trop lourds pour elle;
Le fardeau dont un fils devait vous affranchir,
Vous l'avez soutenu tout seul et sans fléchir.
C'est par vous que ma muse, à travers des années,
Put attendre, en rêvant, ses moissons ajournées,
O mon père ! et vous seul, dans vos mâles hivers,
M'avez fait les loisirs d'où fleurirent mes vers.

A chacun de mes fils, avec le nom qu'il porte,
Puissé-je avoir transmis votre âme douce et forte !
A vos côtés, que Dieu leur fasse, longuement,
Voir votre fils docile à votre enseignement;
Des leçons du foyer qu'ils apprennent sans cesse
Le respect des aïeux, source de la sagesse;

Qu'ils reçoivent de vous la raison et le cœur,
D'un esprit large et droit la sereine vigueur,
Surtout ce vieil honneur, richesse peu commune,
Par qui l'homme est toujours plus haut que sa fortune!

En quel siècle fatal grandiront ces enfants?
Quels crimes prévaudront, railleurs et triomphants?
Les lois, les mœurs, les arts, rien de grand ne nous reste;
Je vois monter à flots tout ce que je déteste.
Nous, du moins, il nous faut, dans un respect profond,
Rendre un culte suprême à nos dieux qui s'en vont.
O mon père! je viens, jusqu'à l'heure dernière,
Me ranger avec vous sous l'antique bannière :
Les plus jeunes de cœur sont encor les aïeux;
Dans le monde nouveau les hommes naissent vieux.
Nous! résistons au temps : fidèles à l'histoire,
D'un siècle sans honneur retardons la victoire.
Mieux vaut rester soi-même et noblement finir
Que rien sacrifier à ce vil avenir.
Je veux dresser mes fils à des luttes pareilles;
Qu'ils jugent au vrai poids leur temps et ses merveilles,
Et, malgré le courant des esprits asservis,
Qu'ils suivent les sentiers que vous avez suivis;
Qu'ils lèguent à leurs fils le dieu de votre culte;
Et, quand le monde entier lui jettera l'insulte,
Qu'un dernier défenseur, issu de votre sang,
Veille sur ses débris, fidèle et frémissant!

IV

Recevez donc ces fils ! en eux plus qu'en mon livre,
O mon père ! l'honneur de votre nom doit vivre.
Puissiez-vous, de longs jours, régnant sur la maison,
Dispenser la culture à leur jeune raison.
Pour former dans ces cœurs un sang de bonne race,
J'espère que le ciel y répandra sa grâce;
Car, veillant sur nos fils d'un amour éternel,
Nous avons près de Dieu notre ange maternel.
Oui, toujours attentive à nos maux, dans sa gloire,
Elle nous voit encor, j'ai besoin de le croire.
Quand je serre en mes bras cet enfant gracieux,
Je sens un froid au cœur et des larmes aux yeux,
En songeant qu'à travers sa douloureuse voie
Ma mère n'a pas eu cette suprême joie,
Elle qui m'aima tant et l'aurait tant aimé,
Ce grand cœur tout de flamme et qui s'est consumé!

Mais je sais que là-haut, commise à notre garde,
D'aussi près qu'autrefois ma mère nous regarde;
Qu'elle préside encor, pour nous rendre meilleurs,
A nos humbles travaux, surtout à nos douleurs.
Je la vois, je lui parle! et c'est elle, ô mon père!
Que j'invoque pour vous; c'est elle en qui j'espère.
Son amour inquiet ne vous quittera pas;
Elle nous garde encore; et son âme, ici-bas,
Inspirant dans leurs soins votre fils, votre fille,
Vous rendra doux encor le foyer de famille.

C'est elle qui répand sur l'enfant au berceau
Les fleurs de son sourire et qui le rend si beau.
Et, pour asseoir là-haut tous les siens auprès d'elle,
Quand elle aura bien fait notre place immortelle,
Quand nous aurons fini d'attendre et de souffrir,
C'est elle qui viendra nous aider à mourir.

V

Ainsi je porte au cœur, enchaînés l'un à l'autre,
O mon père, le nom de ma mère et le vôtre.
Dieu seul a pu savoir et peut vous dire un jour
Quelle place en ma vie a tenu cet amour.
Dans mes heures de calme et dans mes nuits de fièvre,
Ils reviennent sans fin, vos deux noms, sur ma lèvre.
Et, quand l'âme en priant fuira mon corps glacé,
Ces noms seront l'adieu que j'aurai prononcé.

1855.





LIVRE PREMIER

I

SYMPHONIE DES SAISONS

I

PRINTEMPS

L'ABEILLE.

Sur la ruche qui dort, Avril au doigt vermeil
Frappe, et le jeune essaim respire à son réveil
La fraiche odeur des sèves ;
Il s'envole et murmure à travers les pruniers ;
Et le même soleil, dans les cœurs printaniers,
Fait bourdonner les rêves.

Pars, diligente abeille, et choisis bien tes fleurs !
A l'appel des parfums et des vives couleurs,
Tu peux fuir ta cellule;

Car un dieu te conseille, et tu sais éviter
Ces beaux fruits vénéneux qui se font récolter
Par notre main crédule.

Vienne un guide aussi sûr diriger ton essor,
Enfant qui vers la rose et vers le bouton d'or
Veux t'envoler si vite !
Sache imiter l'abeille et les oiseaux du ciel;
Et puisses-tu, comme eux, ne trouver que du miel
Dans la fleur qui t'invite !

ADAH.

Hier, je l'ai reconnu sans l'avoir vu jamais !
A travers les taillis j'ai surpris son visage.
C'est le bel étranger que dès longtemps j'aimais;
Mon cœur m'a dit son nom et montré son visage.

Il vient ! ces prés en fleurs se sont parés pour lui.
Comme l'air est plus pur, quel beau soleil se lève !
Avant ces doux rayons je n'existais qu'en rêve;
Je me sens vivre enfin à partir d'aujourd'hui.

FLEURS DES PRÉS.

Viens consulter les marguerites,
Oracles des fraîches amours.
Toutes les pages de vos jours
Dans les fleurs des prés sont écrites.
Viens consulter les marguerites.

Viens nous cueillir comme autrefois,
Et tresser de blanches couronnes
Pour parer le front des Madones.

Assise encore au bord des bois,
Viens nous cueillir comme autrefois.

A nos prés nous restons fidèles,
Sans folle envie et sans dédains;
Nous ne rêvons pas les jardins
Où nos fleurs deviendraient plus belles.
A nos prés nous restons fidèles.

ADAH.

Dans le vallon natal cueillons toutes nos fleurs;
Où trouverai-je ailleurs les trésors qu'il rassemble?
C'est là que j'ai connu mes plus chères douleurs;
C'est là qu'il faut s'aimer, qu'il faut vieillir ensemble.

Oh! quel charme, avec vous, de longer ces buissons,
De nous pencher tous deux sur les nids sans défense,
Et de vous voir sourire à ces mêmes chansons
Dont ma mère, en filant, a bercé mon enfance!

Qu'il est bon de mêler ainsi tous ses amours,
Avec ma mère et vous d'habiter sous ce chaume!
J'y verrai de mon cœur s'agrandir le royaume,
Et mes tilleuls chéris l'abriteront toujours.

LA SOURCE.

L'humble source est intarissable;
Dans l'herbe entendez-la frémir.
J'y suis bien sur mon lit de sable,
Si bien que j'y voudrais dormir!

Je n'en sors qu'avec un murmure,
Pleurant mon bassin de cristal;
Et mon eau va, sous la verdure,
Se perdre au bout du pré natal.

C'est assez d'apporter la vie
Aux fleurs de mes bords transparents :
J'y mourrai sans porter envie
Aux flots voyageurs des torrents.

L'eau du fleuve est trop agitée
Pour être un fidèle miroir;
Et jamais la lune argentée
Ne s'y baigne en paix tout un soir.

Mais moi, quand tu viens, jeune fille,
Je reflète, en mon flot charmé,
Tes grands yeux où ton âme brille,
Et les regards du bien-aimé.

ADAH.

Que ton sourire est beau sous ce grand front sévère!
Comme il invite bien à l'amour, à l'espoir!
Ainsi, sous le grand chêne où tu m'as fait asseoir,
J'ai vu, dans un rayon, s'ouvrir la primevère.

Un charme, ô bien-aimé! m'enchaîne auprès de toi;
Mes yeux semblent contraints à chercher ton visage.
Et pourtant, à tes pieds, je sens un vague effroi
M'arriver de ton front, s'il y passe un nuage.

Ton aspect a des dieux la grâce et la fierté,
O mon bel inconnu ! mais aussi leurs mystères.
Tes doux regards, souvent mêlés d'éclairs austères,
M'apportent la tristesse avec la volupté.

Quel enivrant parfum autour de toi voltige !
Hier, tu m'offris des fleurs aux étranges contours ;
Des signes merveilleux sont peints sur leur velours,
Et, quand je les respire, il me vient un vertige.

Tu m'as parlé souvent d'une terre aux fruits d'or ;
Tu voudrais la revoir et l'habiter ensemble ;
Je suis prête à t'y suivre... et malgré moi je tremble.
Sous l'aubépine en fleur, ami, restons encor.

Je veux cueillir encor les genêts de nos landes ;
Laisse-moi du vieux temple en orner les piliers,
Et, des fleurs du pays, achever ces guirlandes
Que j'ai fait vœu d'offrir à nos dieux familiers.

CHŒUR DES FÉES.

Dans l'aube où nous régnons bienheureux qui sommeille !
Dénoue avec lenteur notre écharpe vermeille,
Et garde un voile encor sur ton front ingénu.
Que l'innocent réveil du printemps qui se lève
Ressemble encore au rêve
Où ton âme entrevit le céleste inconnu.

Fais durer longuement la saison des prémices :
Les jours y sont pareils, mais tous ont leurs délices.
Vos heures passeront comme un groupe de sœurs :

Toutes ont le même air et semblable parure;
Pourtant chaque figure
A sa grâce distincte et ses propres douceurs.

Reste donc parmi nous, dans le pays des songes,
Seul monde où le cœur vive à l'abri des mensonges,
Habite nos palais de nuages construits;
Ne poursuis que des yeux nos vagues perspectives;
Fuis les clartés trop vives,
Et nourris-toi des fleurs plus douces que les fruits.

II

ÉTÉ

LE ROSSIGNOL.

Dans un buisson de roses
Mon nid fut bien caché;
Mais, sous les fleurs écloses,
Amour m'a déniché.

Il courut au bocage,
Léger et triomphant.
J'eus pour première cage
Les doigts du bel enfant.

J'ai reçu la becquée
Sur le bout de son dard;
Ma langue y fut piquée
Par le dieu babillard.

Aussi ma voix subtile,
En tout cœur, dès ce jour,
S'insinue et distille
Un doux venin d'amour,

Et ma gorge en délire,
Dans ses brillants fredons,
De l'amoureuse lyre
Sait prendre tous les tons.

Je veux chanter encore
Ma joie et mes ennuis;
Je chante avec l'aurore,
Je chante avec les nuits.

Je défie et méprise
Fauvettes et pinsons,
Et la mort seule épuise
Mon cœur et mes chansons.

J'aime une fleur nouvelle,
La rose qui m'entend;
J'aime, et je veux, près d'elle,
Expirer en chantant.

ADAH.

J'y suis bien, sous ton ciel de flamme!
J'y sens mieux respirer mon âme;
C'est la vie après le sommeil.
J'aime aux fleurs ces parfums sauvages

Et l'air brûlant de ces rivages...
Marchons toujours vers le soleil.

Vois-tu la grenade et l'orange;
Vois-tu ces fruits à forme étrange
Rouler autour de nos pieds nus?
Cueillons-les! et, plus loin encore,
Cherchons, aux lieux d'où vient l'aurore,
Des enivrements inconnus.

LES ROSES.

Le soleil a bu dans la rose
Les pleurs dont le matin l'arrose;
Il enlève aux boutons charmants
Le poids de leurs frais diamants.

Mille fleurs, heureuses d'éclore,
S'ouvrent au feu qui les colore;
Un zéphyr passe et fait larcin
Des parfums cachés dans leur sein.

Il s'en va partout les répandre,
Ces parfums qui font le cœur tendre;
Avec lui l'enivrant poison
Vole aux deux bouts de l'horizon.

Il n'est au loin, sous la verdure,
Une âme si fière et si dure
Où l'amour, en sa folle ardeur,
N'entre avec la subtile odeur.

Si tu ne veux qu'elle t'enivre,
Il ne faut respirer ni vivre;
Il faut fuir l'odeur du rosier
Et son poète au doux gosier.

Fuis cet air que l'été respire;
Fuis cette chanson qu'il soupire;
Fuis vers ces monts toujours couverts
Du neigeux manteau des hivers.

ADAH.

Pour vous, ô mon frère, ô mon maître!
J'abandonne, à jamais peut-être,
Ma mère et nos dieux offensés.
Je vais, dans mon idolâtrie,
Sans nom, sans autel, sans patrie...
Mais si tu m'aimes, c'est assez.

Le bonheur dont ta voix m'inonde
Me paierait la perte d'un monde.
Ton regard ouvre au mien les cieux;
Si sa clarté m'était ravie,
Je donnerais toute une vie
Pour un seul éclair de tes yeux.

Vois le ciel, la mer qui flamboie;
Entends ces oiseaux dans leur joie;
Respire à flots l'air embaumé.
Goûtons ces splendeurs infinies.
Viens! la clef de ces harmonies,
C'est l'amour, ô mon bien-aimé!

VOIX DE LA MER.

Un désir, une ardeur immense
Court jusqu'au fond des flots amers ;
C'est l'amour qui jette en démence
Et fait gronder l'esprit des mers.
La mer, la belle mer de Grèce
S'enfle et rougit d'une caresse,
S'embrase au soleil d'Orient,
Et, de la vague où tout palpite,
Voici que la blanche Aphrodite
Sort toute nue en souriant.

Elle vient, la déesse blonde;
Tout cède au charme de ses yeux;
Elle vient, la fille de l'onde,
Régner sur l'homme et sur les dieux.
Dès lors, on entend sur tes plages
Rire, ô mer! les amours volages,
Et retentir leurs doux sanglots.
Et l'on voit tes nymphes hardies,
Accourant à leurs mélodies,
Plonger avec eux sous les flots.

Mais la brillante et folle écume
D'où sort la belle au sein d'argent,
Cache au fond ta noire amertume,
O mer! ton désir est changeant.
L'astre d'or, qui, durant des lieues,
Enflamme ainsi tes vagues bleues,
S'éteint sous les flots rembrunis...

O Vénus! et l'eau qui sommeille
Berce, hélas! ta conque vermeille
Sur des abimes infinis.

ADAH.

Les mers, si nous voguons ensemble,
N'ont pas de courroux dont je tremble;
Je m'y berce en paix sur ta foi.
Viens! dans ces mondes que j'ignore,
Sous un ciel plus torride encore,
O mon amour, emporte-moi!

CHŒUR DES SIRÈNES.

La douce voix de la Sirène
Est plus douce à qui vient plus près.
Le vent dort, la mer est sereine;
Suis l'instinct charmant qui t'entraine
A jouir de nos dons secrets.

Cherche avec le Triton folâtre
A dénouer nos cheveux d'or,
A plonger sous l'onde bleuâtre
Qui s'enlace à nos flancs d'albâtre:
Des beautés s'y voilent encor.

C'est nous, au pays de ses rêves,
Qui portons le cœur ingénu;
Au poète errant sur nos grèves,
Nous faisons respirer, sans trêves,
L'air enivrant de l'inconnu.

Quiconque à nos flots s'abandonne
Verra des palais enchantés
Où tout désir a sa couronne,
Où, par nous, jour et nuit résonne
Le plein accord des voluptés.

Si d'un regret ton cœur soupire,
Nous guérissons du souvenir.
Là, dans l'air, l'oubli se respire,
Et quiconque a vu notre empire
A refusé d'en revenir.

Suis l'instinct charmant qui t'entraîne
A jouir de nos dons secrets :
Le vent dort, la mer est sereine;
Venez écouter de plus près
La douce voix de la Sirène.

III

AUTOMNE

ADAH.

C'en est fait des beaux jours ! le soleil incertain
S'est levé dans la brume.
De nos baisers d'hier, pleurant jusqu'au matin,
Je garde une amertume.

Nous marchions, au retour, sur les gazons flétris,
Sur la feuille jaunie,
Quand j'ai vu s'allumer dans ses yeux assombris
L'éclair de l'ironie.

Et mon cœur se referme! et j'oublie à jamais
Nos printemps et mes songes.
Bonheurs qu'il m'a donnés, saisons où je l'aimais,
N'étiez-vous que mensonges?

VENTS D'AUTOMNE.

Tenez la porte close et gardez votre cœur!
Je sens un souffle aigu, j'écoute un bruit moqueur;
Voici les vents d'automne.
Les feuilles devant moi volent en tourbillons;
Un brouillard glacial étend sur les sillons
Sa blancheur monotone.

Adieu, tièdes zéphyrs aux murmures discrets!
C'est la bise insolente; elle arrache aux forêts
Des cris de mille sortes.
Je l'entends qui nous raille en ses longs sifflements...
Et j'ai fait, sous mes pieds, comme des ossements,
Craquer les branches mortes.

ADAH.

Je m'éveille au milieu du lointain univers
Où tu m'as entraînée.
Je cherche autour de moi, dans nos jardins déserts...
J'y suis abandonnée!

Que me font ces fruits d'or dérobés sur ta foi
Pour les goûter ensemble?
Que me font ces beaux lieux où j'aspirais pour toi?
J'y suis seule et je tremble.

Pauvre cœur, à jamais exilé de l'amour,
Mon supplice commence.
Pourrai-je sans mourir traverser tout un jour
Ma solitude immense?

CHŒUR DE FAUNES.

Quand les fleurs tombent du rosier,
Quand mûrit le rouge alizier,
Quand les bois sont devenus jaunes,
Entre les ceps de pourpre et d'or,
Prompts à cueillir leur doux trésor,
Voici le chœur des joyeux Faunes.

Les jours ont perdu leurs clartés,
Les derniers fruits sont récoltés,
Mais il reste encor la vendange.
Le soleil, au fond du raisin,
Cache un feu pour l'hiver voisin :
En Bacchus Apollon se change.

Vois, sous les chênes dépouillés,
Danser les Faunes barbouillés,
Riant sous leur masque de lie.
Fardez ainsi votre pâleur;
Le rire étouffe la douleur :
On la cache, et puis on l'oublie.

Plus mon âme a de lourds chagrins,
Plus ma voix a de gais refrains,
Mon œil de railleuses tendresses!
Voyez, sur les gazons flétris,
Le soir qui passe en manteau gris...
C'est l'instant propice aux ivresses.

Ta joue a perdu son carmin;
L'ennui rendrait chauve, demain,
Ton front jauni par son haleine.
Reçois nos joyeuses couleurs;
Il faut, sur un visage en pleurs,
Mettre le masque de Silène.

Pourquoi, dans tes yeux obscurcis,
De ton cœur trahir les soucis?
Veux-tu que la pitié t'accable?
Laisse notre doigt acéré
Sur ton masque transfiguré
Graver un rire ineffaçable.

Des traits que vous avez reçus,
Pour bien guérir, ô cœurs déçus!
Rendez des blessures pareilles.
Venez apprendre à nos leçons
Comment dans le miel des chansons
On tient prêt le dard des abeilles.

CHANSON DU MERLE.

Le rossignol amoureux,
Langoureux,

Qui s'enivrait d'une rose,
L'oiseau poète est parti,
Averti
De l'hiver et de la prose.

Mais il reste encor des voix
Au doux mois
Où le raisin nous arrive.
Voyez, sans craindre les rêts,
Des forêts
Sortir en chantant la grive;

La grive et le sansonnet
Qui connait
Les plus beaux ceps de nos vignes;
Le merle, siffleur méchant,
Dont le chant
Raille et fait peur à vos cygnes.

Il mord, le hardi voleur,
Au meilleur;
A tout fruit mûr il fait brèche;
Puis des pampres déliés,
A nos pieds,
Part, sifflant comme une flèche.

Il effleure, oiseau fripon,
Le jupon
Et la main de la plus belle;
Portant sur l'arbre voisin
Un raisin,
Qu'il becquète en riant d'elle,

Sans doute, un jour, l'étourdi,
Engourdi
Par le jus divin qu'il aime,
Sans voir nos lacets subtils,
Dans leurs fils
Ira se jeter lui-même.

Aux chasseurs qui l'ont guetté,
Sa gaîté
Le trahit sous le feuillage ;
La mort vient dans son plaisir
Le saisir...
C'est le soir rêvé du sage.

ADAH.

Voici l'urne où j'ai bu la divine liqueur,
Plus rien, plus rien n'y reste...
Et je garde aujourd'hui des voluptés du cœur
Un souvenir funeste.

O vous qui dans nos prés où je dansais pieds nus,
Et d'où je suis proscrite,
Interrogez encor, sous vos doigts ingénus,
La blanche marguerite;

Vous qui rêvez encor d'innocence et d'amour,
Enfant rieuse et blonde,
Le vent qui m'a porté doit vous porter un jour
Dans ce désert du monde.

Et quand disparaitra le mirage trompeur,
A moitié dans la route,
Vous aussi, vous aurez ma voix qui vous fait peur,
Et mes yeux qu'on redoute.

Car vous ne voudrez pas exposer votre deuil
A la foule qui passe;
A défaut du bonheur, gardons au moins l'orgueil
Pour dernière cuirasse!

Repoussons des humains l'insolente pitié :
Mieux vaut leur lâche envie.
Jetons comme un mépris, à leur fausse amitié,
L'éclat de notre vie.

Je veux faire pâlir le printemps et l'été
Devant ma belle automne;
Du charme rayonnant de ma sérénité
Je veux que l'on s'étonne.

Je veux plus haut qu'eux tous rire et chanter encor!
Je veux, je veux répandre
Mes plus sombres pensers avec une voix d'or,
Avec un regard tendre.

Que chacun loue en moi la stoïque raison,
La tendresse divine...
Quand chaque flot de miel portera son poison,
Chaque fleur son épine.

Viens, ô consolateur que j'insultais hier!
Sois mon amer génie.

Oh! viens m'ouvrir ton temple, asile d'un cœur fier,
Ironie, Ironie!

FEUX FOLLETS.

Les cieux de vapeurs sont chargés;
Sortez de terre et voltigez,
Flammes railleuses de l'automne.
Venez, sylphes et lutins,
De vos rires argentins
Rompre sa voix monotone.

Levez-vous, esprits follets,
Sur l'étang qui fume;
Trilby chante ses couplets:
Valsez dans la brume.

Sautez, sans courber les joncs,
Sur les fossés des donjons
Et sur les bruyères,
Sur les crânes dispersés
Dans les cimetières;
On entend, où vous dansez,
Le rire des trépassés.

IV

HIVER

ADAH.

Fantômes importuns de mes belles années,
O mes chers souvenirs, que voulez-vous de moi ?
Otez ces jeunes fleurs de vos tempes fanées,
Fermez ces yeux brillants qui me glacent d'effroi.

J'aimais en vous l'espoir : vous m'apportiez en foule
Des promesses que Dieu n'a pas voulu tenir;
Désormais, tout, chez moi, s'assombrit et s'écroule :
Et je hais le passé, n'ayant plus d'avenir.

Je sais, ô mes printemps ! j'ai vu ce que vous êtes
Sans les illusions dont vous fûtes ornés;
Quand le temps a flétri vos couronnes de fêtes,
Le remords apparaît sur vos fronts décharnés.

LES CORBEAUX.

Voici l'hiver lugubre et son affreux cortège
D'oiseaux noirs répandus sur son linceul de neige.
Les corbeaux ont senti le parfum de la mort.
Ils viennent, enhardis en leurs instincts funestes;
De nos belles saisons ils dévorent les restes,
Croassants et rongeurs, et pareils au remord.

Là, les débris sanglants du coursier plein d'audace
Dont le vol idéal nous portait dans l'espace;
Ici, le chien fidèle à son maître oublieux;
Là, le cygne plaintif et la tendre colombe...
Bien, corbeau! fais rouler sur cette fraîche tombe
Ce crâne chauve et blanc dont tu crevas les yeux.

ADAH.

Hier, je vous pleurais; je désirais peut-être,
O mes jeunes saisons, revoir vos jours si doux;
Maintenant je dirais, si vous pouviez renaître :
Fuyez, ô mes printemps! je ne veux plus de vous.

Je vous connais trop bien pour songer à revivre!
Je sais trop à quel but mènent tous les chemins;
Je sais quel est le fond du vase où l'on s'enivre;
Je sais, ô mes beaux jours! quels sont vos lendemains.

Et toi, que viens-tu faire en ces mornes ténèbres,
Image encor chérie et qu'en vain je veux fuir?
Je ne dois pas te voir à ces clartés funèbres;
J'aime mieux t'oublier... Il faudrait te haïr?

LES GNOMES.

Les rêves sont rentrés dans leurs lointains royaumes,
Et ton foyer désert s'est peuplé de fantômes.
L'hiver évoque en toi les spectres du passé.
Nous voici, les dragons, les vampires, les gnomes!
En vain ta porte est close : à ton chevet glacé
L'essaim des noirs esprits dans l'ombre est amassé.

Vois du plafond qui s'ouvre une forme descendre,
Vois ces nains s'accroupir, à tes pieds, sur la cendre;
Vois ces doigts tout sanglants écarter tes rideaux.
Un râle, sous ton lit, vient de se faire entendre;
Le livre que tu tiens se déchire en lambeaux,
Et le vent d'un soupir a soufflé tes flambeaux.

Les reconnais-tu bien sous leurs formes nouvelles,
Ces folles visions que tu trouvas si belles?
Ta main blanche a serré ces doigts courts et velus :
Les voilà, tes amours, sans que tu les rappelles!
Tu fais pour nous bannir des efforts superflus;
Le remords nous conduit, nous ne te quittons plus.

ADAH.

O frère de la mort, ô sommeil que j'envie!
Dans ma suprême attente, hélas! tu me trompais!
Je souffre, en ton linceul, les horreurs de la vie :
Tu n'as pu me donner ni l'oubli, ni la paix.

Je ne demandais pas à ta douce magie
De verser à mon cœur des songes superflus;
J'invoquais pour tout bien la froide léthargie.
Heureux qui dort sans rêve et ne s'éveille plus!

Je bornai là mes vœux. Je ne dois plus entendre
Ce vain nom du bonheur, sans objet, sans échos :
Si Dieu même ici-bas s'offrait à me le rendre,
Je le refuserais! J'ai besoin du repos.

LA NEIGE.

Tombe sans bruit, neige éternelle;
Couvre de ton linceul ces prés jadis si verts.
Tombe sans bruit, neige éternelle,
Sur ce corps où brillaient tant de charmes divers,
Sur cette âme qui fut si belle.
Tombe sans bruit, neige éternelle;
Enveloppe à jamais ce corps et l'univers.

Tombe sans bruit, neige éternelle;
Étouffe, en même temps, la crainte et le remords.
Tombe sans bruit, neige éternelle;
Interdis le réveil à tout ce qui s'endort,
Au souvenir vivant chez elle...
Tombe sans bruit, neige éternelle,
Et fais régner partout le silence et la mort.

ADAH.

Bien! je vois s'effeuiller, avec mon dernier rêve,
Tout ce qui fut mon cœur, mes regrets, mes désirs.
Voici le vent d'oubli qui souffle et vous enlève;
Tombez avec la neige, ô derniers souvenirs!
Allez où va la voix quand les lèvres se taisent,
Où vont en s'éteignant les rayons du soleil.
Bien! d'un sang tiède encor les orages s'apaisent;
Tout est rentré dans l'ombre, et je tiens mon sommeil.

CHŒUR DES TÉNÈBRES.

C'est pour nous qu'ont fleuri les roses et l'aurore,
Pour nous tous ces fruits d'or que le soir voit éclore,

Pour nous chaque rayon qui sourit dans les cieux,
Chaque regard d'amour qui brilla dans vos yeux;
Tout revient à la nuit solitaire et profonde.
Ton règne, ô sombre hiver! s'est levé sur le monde;
Viens couvrir de tes flots sans forme et sans couleur
Ces germes inquiets de vie et de chaleur;
L'espace ouvre son lit à tes ondes funèbres :
Roule en paix sur la neige, océan des ténèbres!

II

LA SOURCE ÉTERNELLE

A MON AMI LOUIS JANMOT

En vain ton corps palpite et parle avec cent voix,
Ils disent l'âme absente,
Nature! et tu n'as rien sous tes flots, sous tes bois,
Rien qui rêve et qui sente!

Simple théâtre, en toi l'homme seul est acteur,
Lui seul veut, souffre, expie.
Qui voit l'esprit frémir sous ta face est menteur,
Qui t'adore est impie.

Dans ce bruyant vallon, rien n'a de vie, hors moi;
Tout est forme éphémère;
Et j'étais insensé quand j'allais, plein de foi,
Dire au chêne : Mon frère!

Rien n'est pensée au fond des forêts où j'entends
La parole suprême;
Rien n'est amour ni joie en tes fleurs, ô printemps!
O toi par qui l'on aime!

Cependant écoutez : — Sur le chemin du cœur
Il est des jours de vide
Où, dans l'or le plus pur, toute humaine liqueur
Trompe la lèvre avide;

Où, brisé par le monde, incapable d'effort,
Le penseur sur son livre,
L'amant sur son amour, croyant que tout est mort,
Veut renoncer à vivre.

C'en est fait! feuille et fleurs sèchent en un moment;
La sève a quitté l'arbre;
Le dernier flot tarit, et ta main vainement
Frappe ton front de marbre.

Tes poëtes aimés, tes peintres, et, le soir,
L'archet qui nous enlève,
Plus rien d'humain ne rend à ton cœur un espoir,
A ton esprit un rêve!

Tu vois tout à travers une froide vapeur;
Tu passes lent et sombre;
Ta vie, objet pour tous d'ironie ou de peur,
Est le rêve d'une ombre.

Mais tout à coup l'esprit, déchirant ton linceul,
Vers le désert t'emmène;

Jusqu'aux âpres sommets cultivés par Dieu seul,
Tu fuis la race humaine.

Tu vois les noirs sapins sous leurs neigeux manteaux,
Les lacs dans les cratères;
Tu vois la blanche nue argenter les plateaux
Tout rouges de bruyères.

Du glacier irisé d'azur et de vermeil
Où le chamois s'abreuve,
A l'heure où l'a frappé la verge du soleil,
Tu vois naître le fleuve.

Quand, pour gravir au loin d'autres cimes encor,
Dès l'aube tu t'apprêtes,
Tu vois, à l'orient, courir la ligne d'or
Qui dessine leurs crêtes.

Tu descends dans la nuit des antres souterrains
Au feu pâle des lampes;
Vers toute œuvre où de Dieu les pas restent empreints,
Tu vas, tu cours, tu rampes.

Sur les rocs, sur le sable aux torrides clartés,
Ta chair sue et ruisselle,
Et rejette à grands flots tout ce que les cités
Ont mis d'impur en elle.

Tu dors sur le granit; ce dur chevet te rend
Plus fort à chaque halte;
Tu manges le miel pur, tu bois l'eau du torrent,
Et ta vertu s'exalte.

Tous tes sens ont grandi : ton œil voit des éclairs
Où tu ne voyais qu'ombre;
Ton oreille, au milieu du silence des airs,
Entend des voix sans nombre.

Tu saisis les regards que, la nuit, chaque fleur
Adresse à chaque étoile;
Le front mystérieux de l'astre de douleur
Devant toi se dévoile.

Avant que nul n'ait vu sur la feuille des bois
La perle déposée,
Tu sens couler d'en haut sur ta lèvre et tu bois
L'impalpable rosée.

Tu démêles dans l'air les rapides odeurs
Des fleurs les plus lointaines;
Et tes pieds sous le sol, mieux que tous les sondeurs,
Devinent les fontaines.

Autour de toi tu sens affluer l'infini;
Et ces ondes sonores,
Ce torrent de parfums à la lumière uni,
Entrent par tous tes pores.

Ivre de ces senteurs, des bruits de ce concert
Plein d'encens et de flammes,
Tu comprends que ton âme, en s'ouvrant au désert,
A respiré des âmes.

Car tu vins t'y plonger pâle, épuisé, trainant
Ton corps, ton cœur malades;

Et la vie en toi coule et gronde maintenant
Comme l'eau des cascades.

La neige s'est fondue, aux rayons du vrai jour,
Sur ta lèvre engourdie;
L'urne de ta pensée, au toucher de l'amour,
Déborde en mélodie.

L'arbre a repris sa feuille et ses vertes couleurs,
Et ses divins murmures;
Au moindre vent, ses fruits pleuvront avec des fleurs;
Ses pommes d'or sont mûres.

Tresse, au bord du verger, tresse encor, pour demain,
Des corbeilles plus grandes,
Et va parer l'autel où ta stérile main
N'apportait plus d'offrandes.

Le désert t'a rendu cette vertu d'aimer
Que l'homme t'a ravie...
Et l'on nie à ce sein qui t'a pu ranimer
D'avoir en soi la vie!

Il répare en un jour ces longs mois où l'ennui
Appauvrissait ta muse.
Tout s'accroît au désert, tout s'engendre de lui;
Dans la cité tout s'use.

Crois-en donc à l'instinct qui t'y fait sentir Dieu :
La nature est vivante;
L'infini coule en elle et t'abreuve, en tout lieu,
De joie et d'épouvante.

Oui, c'est Dieu qui circule en cet immense corps,
Dans la moindre corolle;
Ces formes, ces couleurs, ces parfums, ces accords,
Tout n'est que sa parole.

Cette parole vit; c'est l'âme, c'est la voix
De toute créature;
C'est l'amour que tu sens, la beauté que tu vois
Au fond de la nature.

Cherche donc le désert quand tu vas poursuivant
L'esprit qui renouvelle,
Poète, et, chaque été, plonge-toi plus avant
Dans la source éternelle!

III

LES DEUX MUSES

A MON AMI ULRIC GUTTINGUER

L'AVEUGLE.

L'aveugle a deviné que la Muse, ô pasteurs,
Conserve encore ici deux jeunes serviteurs;
Démêlant de vos voix l'harmonieuse trame,
Déjà dans votre accent j'ai lu toute votre âme.

Vous êtes doux et fiers; et, puisque vous chantez,
Enfants, vous honorez les dieux et respectez
Les vieillards, qu'on méprise en ces jours de délire;
Car toutes les vertus sont filles de la lyre.
Vous m'exaucerez donc : je fus poète aussi;
Peut-être on sait encor mes chansons loin d'ici.
Mais, trop vieux aujourd'hui, des saintes mélodies
L'urne d'or reste close à mes mains engourdies;
Et par mes yeux éteints, mais non taris de pleurs,
La Muse ne fait plus sa moisson de couleurs.

Ce matin, l'air plus tiède, arrivant sous mon chaume,
Me guida vers ces prés où le zéphyr s'embaume;
L'aveugle y vient encore, une dernière fois,
Respirer le printemps dans l'haleine des bois.
Chantez pour moi, bergers, ces beaux lieux qui vous plaisent;
Ce n'est pas le printemps, si les oiseaux se taisent.
Pour l'aveugle, chantez! pour lui, qui ne peut voir
Les cieux de rose ou d'or fleurir matin et soir.
Redonnez-moi l'aspect de la Nature absente;
Qu'aux clartés de vos vers mon âme encor la sente.
Ces bois si chers, ces prés de soleil éclatants,
Faites-les-moi revoir par vos yeux de vingt ans.
Dites-moi la Nature et la saison nouvelle,
Et le charme secret qui vous attire en elle.
Rendez-moi, tous les deux à ce hêtre adossés,
Ces combats si charmants, hélas! et délaissés,
Où les bergers, rivaux d'amour et de génie,
D'une double chanson mariaient l'harmonie.
La Muse aime les chants alternés; les beaux vers
Sonnent mieux balancés sur deux modes divers.
Ouvrez la lutte, enfants! pour prix de la victoire,
Je réserve au vainqueur une lyre d'ivoire,

Présent d'un dieu pasteur qui vécut parmi nous.
L'heureux vaincu prendra cette coupe de houx
Ciselée avec art, de vin vieux imprégnée;
En un pareil combat, jadis, je l'ai gagnée.

ADMÈTE.

Salut, printemps, salut! c'est toi qui fais aimer.
Salut aux champs, aux bois que tu viens ranimer;
Où, sous chaque rameau, la volupté palpite.
Je cherche les forêts, car l'amour les habite.
L'odeur des prés m'attire et les vives couleurs;
Car j'y trouve une enfant plus douce que les fleurs.

ERWYNN.

O Nature, salut! c'est toi seule, ô ma mère!
C'est toi que je visite en ton palais charmant;
Je n'y viens pas, épris d'une idole éphémère,
Chercher d'un autre amour l'asile et l'ornement.

ADMÈTE.

Dans un sentier discret de ce taillis d'yeuse,
Rose comme une nymphe et comme elle joyeuse,
Moi, j'aperçus Myrto pour la première fois;
J'aime depuis ce temps la campagne et les bois.

ERWYNN.

Ton vrai charme, ô Nature! est dans ta solitude;
Quand j'erre au sein des bois sans guide et sans chemins,
Je m'y sens préservé de toute lassitude;
J'aime avant tout chez toi l'absence des humains.

J'y dépose la vie et la charge commune;
Tout vain désir s'y calme et cède à ton attrait;
Devant tes doux tableaux toute image importune,
Tout fantôme d'amour s'efface et disparaît.

ADMÈTE.

Aux pieds des frais buissons l'oubli des soins moroses
Se respire au soleil avec l'odeur des roses;
Et la gaîté captive, ainsi qu'un jeune oiseau,
Chante et nargue en fuyant la cage de roseau.
Dans ces flots de parfum que l'air des prés balance,
Mon âme tout entière hors de mon sein s'élance,
Et ne songeant à rien qu'à jouir des beaux jours,
Comme une abeille aux fleurs, vole toute aux amours.

ERWYNN.

Oui, plus libre en ces bois, mon âme y rompt les chaînes
Dont l'homme et les destins avaient su me lier.
Oui, l'oubli se respire avec l'ombre des chênes,
Sur les grèves des lacs..., j'y viens pour oublier.
Tandis qu'au bruit des flots et des forêts que j'aime,
La voix des passions s'adoucit et se perd,
Mon âme en ces beaux lieux se retrouve elle-même,
Et grandit dans sa force en touchant au désert.

ADMÈTE.

Ah! le désert est doux pour être deux ensemble;
J'y chéris, ô Myrto, tout ce qui te ressemble;
C'est toi qui m'embellis la taille du palmier,
Et l'œil de la gazelle et le cou du ramier.

La Nature me plaît, la Nature est charmante !
Mais d'un charme emprunté des grâces de l'amante.
Aveugle avant d'aimer, dans mes rudes penchants,
Je ne me doutais pas de la beauté des champs.

ERWYNN.

Quels yeux ont des regards profonds comme ces ondes
Sur qui le noir sapin s'incline échevelé ?
Quel front si pur de vierge a, sous ses tresses blondes,
De ces sommets neigeux l'éclat immaculé ?
Quelle voix a l'accent du flot baisant les rives ?
Quel amoureux silence est plus délicieux
Et verse un plus long rêve aux âmes attentives
Que l'entretien muet des bois silencieux ?

ADMÈTE.

Au bord du lac, un jour, sous l'aune et sous le frêne,
Belle et sans voile, ainsi qu'une jeune sirène,
J'ai vu Myrto tordant l'or de ses longs cheveux :
Des perles en tombaient et ridaient les flots bleus.
La blancheur de son corps par les rameaux couverte
Rend l'eau plus sombre autour et la feuille plus verte,
Et sur ses pieds de rose arrive en surnageant
Parmi l'or d'un fin sable une écume d'argent.
De ses yeux, de son sein et de ses tresses blondes
Un reflet émané flotte au-dessus des ondes ;
Et des ombres du bain sous le roc abrité
Cette molle lueur remplit l'obscurité.
Moi, je bénis tout bas l'invitante Naïade,
Et Pan qui me cacha sous cette ombreuse arcade,

Et les ardeurs de l'air et la fraîcheur de l'eau,
Les saules sur le bain étendus en berceau,
Tous les dieux de l'été, ces conseillers propices,
Des larcins de l'amour joyeux d'être complices,
Et par qui, sans combats, des voiles trop discrets
La beauté se désarme à l'abri des forêts.

ERWYNN.

Un jour, des passions brisant la coupe amère,
Las des bonheurs humains avec ennui goûtés,
Des promesses du cœur étouffant la chimère,
J'ai fui cet air épais qu'on respire aux cités.

J'ai cherché le désert, poussé vers la Nature
Par cet attrait sans nom des parfums, des couleurs,
Par ce charme qui tient, malgré toute culture,
L'homme vers le soleil tourné comme les fleurs.

J'avais des vains plaisirs pris et laissé l'amorce;
Ayant usé de tout, je croyais tout savoir;
Docile au sens borné qui s'arrête à l'écorce,
Ivre de vains désirs, j'avais nié l'espoir.

Tout le néant du monde et de sa folle pompe
S'étalait dans son vide à mon œil ébloui;
Sa sagesse qui ment et sa vertu qui trompe,
L'amour même, l'amour s'était évanoui!

Eh bien, je n'avais vu qu'un seul aspect des choses,
Avant de les sonder avec l'œil du rêveur;
Je n'allais pas plus loin que le parfum des roses,
Je n'avais jugé rien des fruits que la saveur.

Mais quand les bois sacrés m'ouvrirent leurs arcades,
Quand sous les noirs sapins j'eus gravi les hauts lieux,
Sur les glaciers, au bruit des vents et des cascades,
L'invisible apparut et dessilla mes yeux.

Dès lors, à ce soleil sans nuage et sans tache,
Mon âme voit des champs plus touffus et plus verts;
Sous les flots et les fleurs sentant ce qui se cache,
Pour son hôte inconnu j'aime cet univers.

ADMÈTE.

En aimant ces beaux lieux, moi, c'est Myrto que j'aime;
J'y cueille pas à pas ses traces qu'elle y sème;
C'est dans les champs surtout qu'absente je la vois;
J'entends ses pieds courir sur la mousse des bois;
La menthe et le rosier m'apportent son haleine;
Ces épis en flots d'or ondulant sur la plaine,
C'est l'or de ses cheveux; la neige a sa blancheur;
L'alouette a sa voix; la colombe est sa sœur;
La source est un miroir qui retient son image;
Le soupir de la vague en mourant sur la plage,
Ces feuillages émus qui parlent mollement,
C'est, parmi nos baisers, son doux gémissement.

ERWYNN.

Le magique pouvoir qui t'a soumis mon âme
N'est pas en d'autres yeux ni dans une autre main;
Ta beauté ne tient pas aux traces d'une femme,
Ce que je cherche en toi n'est pas l'aspect humain;

Tu ne dois rien à l'homme, et ton charme, ô Nature!
Vient d'ailleurs que des traits entre vous deux pareils;
Une âme s'est écrite en ta large structure,
Une âme a pris pour corps tes fleurs et tes soleils.

Non, tu n'as pas à l'homme emprunté cette grâce,
C'est lui qui te dérobe et doit suivre ta loi;
Il n'est beau qu'en portant imprimé sur sa face
Un peu de l'infini qui rayonne de toi.

ADMÈTE.

L'homme n'est jamais seul dans les lieux solitaires;
J'y sais mille témoins des amoureux mystères.
Chaque arbre et chaque flot a son hôte divin.
J'ai surpris dans les bois la Nymphe et le Sylvain.
Sous l'écorce j'ai vu le Faune en embuscade
De ses longs bras tortus enlacer la Dryade.
Les tritons argentés, les nymphes aux yeux verts,
Souriant aux pêcheurs, s'ébattent sur les mers.
J'ai vu mes gais chevreaux et mes brebis paisibles
Souvent bondir au son de pipeaux invisibles;
Puis un Satyre, au loin, apparaissait dansant.
J'ai vu parfois glisser sur l'herbe, au jour naissant,
La Napée y semant le safran et la rose.
Pareils à nous, ces dieux nous donnent toute chose;
Nous leur devons la flûte avec l'art des chansons,
Et surtout de l'amour les fécondes leçons.

ERWYNN.

L'ineffable habitant qu'enveloppe le monde
Sous mille aspects divers est le même en tous lieux;

Il chante avec la feuille et voit à travers l'onde;
Partout présent, cet hôte échappe à tous les yeux.

Mais, si profond qu'il soit dans sa vaste demeure,
Quoique baissés toujours, ses voiles sont légers;
A nos cœurs par les sens il s'adresse a toute heure,
Il communique à nous par mille messagers.

Les bois, les vents, les flots, sont pleins d'esprits sonores;
De vivantes odeurs voltigent sur les prés;
L'âme luit à travers les yeux des météores.
Je sens, je vois, j'entends ces envoyés sacrés.

Un souffle, des forêts agitant les grands dômes,
Verse en moi des accords le fécondant essaim.
Dans l'or de ce rayon des tourbillons d'atomes,
Avec l'air respirés, viennent vivre en mon sein.

Au penchant du coteau, des mains aériennes
Effeuillent mon bouquet et mêlent mes cheveux,
Écrivent leur pensée ou dessinent les miennes
Sur les horizons d'or où je lis quand je veux.

A ces pouvoirs de l'air sitôt que je me livre,
Sans rien faire souvent que respirer et voir,
Je sens mes bras plus forts, mon cœur prêt à revivre,
Comme un arbre arrosé des pleurs secrets du soir.

De quelques noms divers que la langue les nomme,
Ces esprits d'une autre âme émanent chaque jour;
Venus de l'invisible et se montrant à l'homme,
Tous me parlent ainsi d'un mystère d'amour.

Tous semblent me pousser sur une même route,
D'où le vulgaire impur s'est lui-même banni,
Sur ces èchelons d'or, renversés par le doute,
Qui vont du globe à Dieu, du cœur à l'infini.

ADMÈTE.

Par des liens plus doux la campagne m'attache,
J'aime en toi ce qu'on voit et non ce qui se cache,
O Nature! et ces dons prêts pour chaque désir,
Que dispense ta main et que je puis saisir.
J'aime ce que la fleur parfumée et vermeille
Dit aux yeux, et le chant des oiseaux à l'oreille.
J'aime, pour tous les fruits dont tu les as chargés,
Ces coteaux généreux et gaîment vendangés;
Ce bois, parce qu'il prête une ombre harmonieuse
Au sommeil, à l'amour, à la danse joyeuse;
Ces eaux pour rafraîchir ma coupe, et pour y voir
Rire avec moi Myrto, qui les prend pour miroir.

ERWYNN.

La terre a d'autres fruits que les fruits que tu cueilles.
Plus doux que les raisins dont tu bois la liqueur,
Un breuvage, émané des rayons et des feuilles,
Sans passer par ma lèvre, enivre aussi mon cœur.

L'oiseau n'a pas de chants, dans sa voix printanière,
Divins comme les bruits du silence écouté.
Les clartés que je vois en fermant la paupière,
De l'aube orientale effacent la clarté.

ADMÈTE.

Surtout j'aime, ô campagne! en tes vertes retraites,
L'asile et l'ornement qu'à nos amours tu prêtes;
Tu répands à plaisir tes parfums sur le lit
Où dorment les amours, car l'amour t'embellit.
Pour qui n'y porte pas l'image d'une amante,
Les champs mettraient en vain leur parure charmante;
De mille fleurs, en vain, le vallon est semé;
Nulle terre n'est belle où l'on n'a pas aimé.
Mais l'amour s'est sevré de voluptés sans nombre,
S'il n'a connu jamais les bois, la mousse et l'ombre;
Si jamais au printemps, sous ses fraîches splendeurs,
Un vallon des plaisir n'abrita les ardeurs.
Oui, qui n'a pas, à deux, marché par les prairies,
N'a jamais su du cœur les douces rêveries.
Oui, malgré les baisers, les pleurs, les noms touchants,
Nul ne sent bien l'amour, s'il ne le goûte aux champs.

ERWYNN.

Tu sers l'amour aux champs, et les champs m'en délivrent.
Si je chéris ces bois et le désert lointain,
C'est que les voluptés dont les forêts m'enivrent
M'ouvrent contre l'amour un refuge certain.

Sois bénie, ô Nature! et reste souveraine,
Toi qui, pour des beautés que rien ne peut flétrir,
Me soufflas cette ardeur profonde, mais sereine,
La seule dont le cœur n'a jamais à souffrir.

Oui, j'ai subi l'amour, j'ai vécu de ses flammes;
Oui, je sais qu'au désert il a mille ornements;
Qu'il agrandit parfois les ailes de nos âmes;
J'ai connu son délire et ses ravissements.

Mais quel tumulte, hélas! la passion déchaîne!
N'es-tu donc rien, Amour, qu'un orage éternel?
Amour, on te dirait toujours mêlé de haine;
Tu t'aigris parmi nous comme un levain mortel!

Oui, le fiel est au fond de ta coupe épuisée,
Même quand deux grands cœurs se la versent entre eux;
Tu n'es que la douleur un instant déguisée,
Qui reprend tôt ou tard ses droits sur les heureux.

Mais toi, culte paisible, amour de la Nature,
Tu n'as pas de soupçons, pas de haine à souffler;
L'âme en te respirant se console et s'épure;
Tes pleurs sur notre front tombent sans le brûler.

D'un lien éternel quoique tu nous enchaînes,
Jamais l'injuste ennui n'en alourdit le poids:
Amour doux à porter comme l'ombre des chênes
Dans ces chères prisons que je demande aux bois!

ADMÈTE.

La forêt n'a d'ombrage et de grottes profondes
Que pour donner asile aux amours vagabondes.
Pour qui tous ces parfums et tous ces nids charmants,
Nature, s'ils ne sont pour les heureux amants?

Qu'importeraient les fleurs, si d'une bien-aimée
Nul n'en venait tresser la couronne embaumée!
Pourquoi la mousse épaisse et la fraîcheur des eaux?
Pourquoi les voix de l'onde et le chant des oiseaux,
Si, de hêtres touffus discrètement couverte,
La couche au fond des bois devait rester déserte?
Si le flot qui murmure autour des verts tapis
N'y berce mollement des couples assoupis;
Et si l'oiseau d'amour, par son chant plus sonore,
Pour des baisers nouveaux ne les réveille encore,
Tandis que l'air, chargé d'enivrantes odeurs,
De leur lèvre altérée avive les ardeurs?

ERWYNN.

Les ombres sur la mousse en réseaux découpées,
Les monts rayés de bois plus jaunis ou plus verts,
Les fleurs qu'un art secret parmi l'herbe a groupées,
Le nuage mobile aux mille tons divers,

Les sinueux détours des flots qui se poursuivent,
Le vol des grands oiseaux, les tourbillons du vent,
Tracent au sein des airs et sur la terre écrivent,
Pour qui sait bien les lire, un langage vivant.

Ce bruit vague des airs, des oiseaux et de l'onde
Éveille mes pensers en éveillant tes sens;
Ces parfums exhalant le désir qui t'inonde
Versent aussi dans moi des désirs plus puissants.

Ces souffles, ces rayons, ces chœurs de voix lointaines,
M'arrachent à ce monde, importune prison;

Ils me font pressentir des amours plus qu'humaines
En m'ouvrant l'invisible et son large horizon.

ADMÈTE.

Charme invitant des bois, douce odeur, douce brise,
Va près d'elle, ô printemps, souffle et me favorise!
Amenez-moi Myrto, sentiers qu'elle connaît,
Champs où comme les fleurs l'amour germe et renaît;
Par votre charme il faut qu'en mes bras elle vienne,
Brûlante d'une ardeur vive comme la mienne.
O vents, semez près d'elle, en allant y gémir,
Ces parfums qu'on ne peut respirer sans frémir!
Qu'au plus secret du bois elle coure éperdue,
M'implorant et craignant parfois d'être entendue,
Et qu'au premier abord sentant ma main brûler,
Pâle, elle me sourie et ne puisse parler!

ERWYNN.

Désert, Nature, asile où l'être se transforme,
Dans tes chastes séjours reçois mon cœur lassé;
Éloigne de mon âme, afin qu'elle s'endorme,
Et les bruits de la vie et l'écho du passé!

La plus sainte vertu que possède ton onde,
Ce que je vais chercher dans ton sein, c'est l'oubli,
Ce doux sommeil par qui s'éveille un autre monde,
Lorsque en ta longue paix on reste enseveli.

Parlez donc, ô désert, ô voix de l'invisible,
Bois où tout autre amour a pour moi son tombeau;

Chantez de l'infini le cantique paisible,
O Nature! et bercez en moi l'homme nouveau.

L'AVEUGLE.

Sur un mode inconnu ta chanson se déploie,
O pasteur! et pourtant je t'écoute avec joie.
Avant d'être fermés au splendide univers,
Mes yeux ne l'ont pas vu tel que le font tes vers,
Mais mon âme aperçoit des régions plus belles
Surgir à la clarté de ces hymnes nouvelles.
Je vois qu'un dieu, manquant au ciel ionien,
Enrichit d'un accord ton luth aérien.
A mon cœur de vieillard cette Nature est douce;
Je connais cet ennui qui vers elle te pousse.
Il semble que ce luth, au son triste et charmant,
Je l'entendis en moi murmurer vaguement.
Sois salué vainqueur! c'est à toi que j'accorde,
Puisque toi seul tu peux l'enrichir d'une corde,
Ma lyre d'Ionie, antique et saint trésor,
Qu'Athènes cisela dans l'ivoire et dans l'or.
Jeune homme, elle est aussi d'origine céleste;
Moi, je meurs! oh! prends-la! le don sacré lui reste
D'imprimer aux accords d'harmonieux contours;
De tes vagues chansons plie à ses lois le cours;
Et qu'un doigt plus soigneux sur ta toile agrandie
Brode en vives couleurs la chaste mélodie.
Toi, prends la coupe, Admète, et le don plus joyeux
Qui verse une autre ivresse et vient aussi des dieux;
Partage-lui tes fleurs ainsi que tes caresses;
Son bois gardera mieux les roses que tu tresses
Que le front de Myrto prête, hélas! dès demain,
A s'orner d'un bouquet reçu d'une autre main.

Dans cette coupe, alors, près de quelque autre belle
Va boire un vin plus vieux à ton amour nouvelle.
J'aime aussi ta chanson! j'entendais autrefois
Les flûtes des bergers la dire autour des bois;
C'est d'un tel souvenir que coule cette larme.
Mais, d'un dieu je subis sans doute ici le charme,
Pour un autre est le prix, puisque autres sont les temps.
Je te l'aurais donné, si j'avais eu vingt ans!

IV

ENTRE DEUX ORAGES

A MON AMI CAUVET

La trombe éclate, il grêle sur mon champ;
Adieu, mes blés, mes roses, que je pleure!
La foudre encor va tomber tout à l'heure;
Un tourbillon s'amoncelle au couchant.

Dans tout le ciel se heurtent les nuages;
Celui-là passe, un plus sombre le suit...
Voilà pourtant qu'un peu d'azur nous luit,
Un rayon d'or glisse entre deux orages.

Charmant rayon, tu pourrais décevoir
Un cœur plus neuf et plus ardent à vivre.
Moi, je sais bien que l'éclair va te suivre,
Et qu'il pleuvra... peut-être jusqu'au soir.

Oui, je vois trop ce que le sort prépare.
Salut pourtant, sourire mensonger!
Entre deux nuits que ta clarté sépare
Je me réchauffe à ton feu passager.

Sans m'abuser, espoir, plus qu'un vain rêve,
Caresse un peu mes rosiers défleuris;
Rayon menteur, tu n'es rien qu'une trêve,
Mais je respire, au moins, quand tu souris.

Luis donc, espoir, montre à l'âme une route
Par ce sillon ouvert sur un ciel bleu;
Mon cœur te doit, dans la nuit de son doute,
Tout ce qu'il sait du bonheur et de Dieu.

V

CONSOLATION

A MON AMI P. CHENAVARD

Tous les fruits du verger ne sont pas mûrs encor,
Mais l'automne apparaît dans les bois jaunes d'or;
La brume se répand, grise comme la cendre,
Au pied de ce coteau que tu vas redescendre.

Sur la pierre annonçant la moitié du chemin,
Que fait cet homme assis et le front dans sa main ?
Il écoute les voix de la saison extrême
Gémir dans la forêt et parler dans lui-même.

I

La nature se plaint; un long gémissement
Aux larmes nous convie;
Et ce bruit douloureux reste, éternellement,
Le son que rend la vie.

Le sort frappe ses coups; plus riche est le métal,
Plus haut la cloche tinte;
L'homme jette, entre tous, sous le marteau fatal,
Une plus vive plainte.

Laisse-toi donc gémir, ô sombre voyageur!
Toi qui sors de la flamme;
Je sais quels coups, lancés par le divin forgeur,
Font retentir ton âme.

Je sais, moi, le désert, moi, confident sacré
De tous les cœurs qui saignent,
Moi, l'écho toujours prêt du rêveur ignoré
Que les foules dédaignent,

Je sais ton mal secret! Ta fierté cache un deuil;
J'aperçois, quand tu railles,
Le renard acharné, sous ton manteau d'orgueil,
A ronger tes entrailles.

Je connais tout de toi, fautes et châtiment,
Illusions diverses;
O fier vaincu! je sais s'ils coulent justement,
Tous les pleurs que tu verses.

L'ardent besoin du vrai, dès l'enfance, a veillé,
La nuit, dans ton alcôve;
De ses froides sueurs ton front trop tôt mouillé
A vingt ans resta chauve.

Tu convoquas, pour fuir les vulgaires erreurs,
Tous les guides célèbres;
Et tu vas, assiégé de doute et de terreurs,
Perdu dans les ténèbres.

Tu pouvais, comme un autre, amoureux du loisir,
Goûter les folles joies,
Vivre au moins et rêver..., mais tu voulus choisir
L'art et ses rudes voies;

Et tu t'es mis à l'œuvre, épris d'un idéal,
Espérant à la foule
Faire un jour adorer le glorieux métal
Dont ton âme est le moule.

L'étude à ta jeunesse a fait un lourd tombeau
De ton atelier sombre;
Et voilà que tes mains, ô poursuivant du beau,
S'attachaient à son ombre!

Pour en saisir la trace, oh! pleure, il est trop tard;
Plus rien qui lui ressemble!
L'automne a sur tes yeux mis son premier brouillard;
Voilà ta main qui tremble.

Ah! vieillir, sentir poindre en son cœur la saison
Stérile et monotone;
Voir déjà, quand l'été fut sans fleur ni moisson,
Neiger un froid d'automne!

Tu n'as pas de tes jours bu la douce liqueur,
Tu vas goûter la lie;
Tu bois ce fond amer qui reste sur le cœur
Et jamais ne s'oublie.

Tu rêvas tout! l'amour, la vertu, le savoir,
Et l'épée et la lyre.
L'amour! Était-ce lui?... Tu subis son pouvoir
Assez pour le maudire.

Il t'a brisé! tu fuis; ta stoïque raison
Le juge et le déteste;
Il t'abreuva de fiel..., et de son doux poison
L'ardente soif te reste.

Lui qui t'a si souvent baigné de pleurs amers,
Brûlé d'un flot de lave;
Lui qui sur tes beaux jours a fait peser des fers
Et t'a vu son esclave,

Il te reste ignoré!... Tu t'en vas, désormais,
Enviant ceux qu'il trompe;
Te voilà de son temple exilé pour jamais,
Sans avoir vu sa pompe.

Du royaume interdit, où tous auront vécu,
Tu sors sans le connaître,
Gardant une blessure, ô douloureux vaincu!...
Et des remords peut-être!

Mais, royaume ou prison, ton cœur s'en est banni;
Voici les froides heures.
Hélas! ce mal de moins laisse un vide infini,
Et déjà tu le pleures.

Rien au fond de ton âme et rien autour de toi!
La nuit, la nuit commence;
La nuit d'hiver, dont l'homme aborde avec effroi
La solitude immense.

Ici, l'horrible mort moissonna sans pitié
Dans le champ de ta race;
Là, tu lis, sur les fronts, que la sainte amitié
Fuit sans laisser de trace.

Va, pleure, et ne crains pas! Ta voix au loin se perd:
Car l'oubli t'environne.
Tes sanglots, éclatant sur ton chevet désert,
N'éveilleront personne.

Pleure! nul front craintif, endormi près du tien,
N'est mouillé de tes larmes.
Sur tes nuits sans repos jamais doux entretien
N'aura versé des charmes.

Quand tu t'endormiras d'un sommeil étouffant,
Il faudra qu'il s'achève;
Jamais, en ton angoisse, un joyeux cri d'enfant
N'interrompra ton rêve.

La flamme va s'éteindre au paternel foyer;
Les récits vont se taire.
Tiens-toi prêt à vieillir sans bras pour t'appuyer;
Voilà l'hiver austère.

Déjà le fiel se glisse en ton sang qui tarit,
Ta veine s'est glacée;
Et la noire tristesse, à travers ton esprit,
Coule avec la pensée.

Tu vis avec effort; Dieu semble te nier
Ce qu'il donne à chaque être,
Ce doux réveil de l'âme au soleil printanier
Où l'on se sent renaître.

L'air libre du désert, où jadis, en rêvant,
Tu pansais tes blessures,

Brûle aujourd'hui ta lèvre; et les baisers du vent
Sont pour toi des morsures.

Souffrir, toujours souffrir! du travail, du repos!
Le feu qui te dévore
Circule sourdement de ton âme à tes os,
Et Dieu l'attise encore.

Tout croule autour de toi! rien qui fasse espérer;
L'antique foi succombe.
L'air du siècle où tu vis est triste à respirer
Comme une odeur de tombe.

Toute vie est douleur; tout gémit ici-bas,
La nature et toi-même.
Connais-tu des échos où ne résonnent pas
La plainte et le blasphème?

Pleure sur ce qui meurt et sur ce qui grandit;
C'est ta loi; pleure, ô maître!
Et lance l'anathème à ce monde maudit,
A Dieu qui t'a fait naître.

II

C'est ainsi qu'il entend, au coucher du soleil,
Parler ses passions et les échos du monde;
Mais bientôt, en lui-même, une voix plus profonde
Oppose au désespoir un plus ferme conseil :

Oui, si j'écoute en moi les sens et la nature,
Tout ce qui doit finir,
Je pleure et je maudis, ou du moins je murmure,
Quand je devrais bénir.

Cependant, au plus fort du blasphème et du doute,
Dans ma plus sombre nuit,
Une infaillible voix me parle, et je l'écoute;
Une clarté me luit.

C'est toi, saint idéal, c'est toi qui m'illumines!
J'ai gardé ton flambeau;
C'est toi qui fais briller, du sein de mes ruines,
L'astre éclatant du beau.

Par toi m'est révélé notre but invisible.
A ton amour divin,
Mon cœur, libre des sens et désormais paisible,
N'aspire pas en vain.

J'oublie, à t'entrevoir, mes souvenirs funèbres,
Mes doutes plein d'effroi;
Et, comme l'aigle, heureux en sortant des ténèbres,
Je m'élance vers toi.

Beauté, splendeur du vrai! ton infaillible oracle,
Qui me parle en tout lieu,
Habite ma raison, passager tabernacle,
Mais il s'appelle Dieu.

Rayon de l'idéal, un cœur à qui tu restes
A gardé son trésor;

Tôt ou tard, s'arrachant à ses ombres funestes,
Il reprendra l'essor.

En vain je sens gronder, dans cette chair flétrie,
Le mal accusateur,
Et l'horrible souffrance en vain blasphème et crie
Contre le Créateur;

En vain, faisant tonner sa menace infinie
Sur les pâles mortels,
Une voix, jusqu'à Dieu lançant la calomnie,
Sort même des autels...

L'esprit consolateur, siégeant au sanctuaire
De l'auguste raison,
L'éternel idéal, à travers ma misère,
Vous affirme, ô Dieu bon !

La douleur devant vous passera comme une ombre,
Comme un songe au réveil;
Oui, dans un ciel sans borne et pour des jours sans nombre
J'attends votre soleil.

L'esprit qui parle en nous raconte votre gloire,
Votre immense bonté;
Il m'ordonne l'amour et me défend de croire
A d'autre éternité.

Avant que votre foi dans mon cœur soit troublée,
Dieu bon et triomphant,
Les Alpes crouleront sur leur base, ébranlée
Par le doigt d'un enfant.

Tant que je porterai ce rayon de vous-même,
Qui résiste à tout vent,
Tant que j'apercevrai dans la raison que j'aime
Votre Verbe vivant,

Je puis souffrir! je puis, plaignant vos créatures,
Errer sous ce ciel noir;
Je suis sûr de rester, au milieu des tortures,
Plein d'amour et d'espoir,





LIVRE DEUXIÈME

I

SYMPHONIE DU TORRENT

A MON AMI A. BRIZEUX

LE POÈTE.

O nature! en ton sein où l'ennui me ramène,
Je sens une âme triste ainsi que l'âme humaine;
Tu gémis : c'est pourquoi je t'apporte mon cœur.
Toi, du moins, tu n'as pas de sourire moqueur;
Jamais ton doux regard ne lance l'ironie,
Et ton front porte haut sa tristesse infinie.
L'homme croit se guérir s'il peut cacher son mal;
La froide raillerie est son masque banal.
Mais toi, dans la douleur, tu restes calme et vraie;
Tu n'as pas dans les yeux ce rire qui m'effraie;

Je viens mêler mes pleurs à tes pleurs sans orgueil,
Car je me reconnais dans ta figure en deuil.
Oui, nous avons tous deux notre peine secrète,
La mienne en tes soupirs trouve son interprète;
Ta voix semble un écho de mon gémissement.
La nature et mon cœur, tout parle tristement.

LE PATRE.

Dans la douce rumeur des forêts, des fontaines,
J'ai distingué ta voix et des plaintes humaines,
Étranger! et de loin je t'ai vu, tout le soir,
Marcher sans but, courir ou brusquement t'asseoir,
Frapper ton front, tes mains, comme un homme qui souffre,
Et parfois te pencher sur le bord de ce gouffre.
J'accours; te voilà pâle, immobile, égaré,
Et je vois dans tes yeux qu'ils ont beaucoup pleuré.
Malade ou malheureux, l'un et l'autre, peut-être,
Jeune homme, car, mon âge a le don de connaître,
Dispose du vieux pâtre en sa rude amitié;
Le désert et mon Dieu m'enseignent la pitié.
Viens et dors, cette nuit, sous mon abri de chaume;
Tout l'été, d'un air pur respire ici le baume.
A bien des affligés conduits sur ces hauteurs,
Il fut bon d'habiter la hutte des pasteurs.
Un vigoureux sommeil émané de l'étable,
Le lait et le pain noir de ma rustique table,
Et les belles chansons et la sainte gaîté,
Rendirent à plus d'un la joie et la santé.
Sur ces sommets, d'ailleurs, un art héréditaire
M'apprit à découvrir chaque herbe salutaire.
Tout mal a son remède au sein de quelque fleur;
J'en connais pour guérir ta chétive pâleur.

Sois docile au vieillard, viens, et par moi renaisse,
Renaisse dans ton cœur la divine jeunesse!

LE POÈTE.

Ton âme hospitalière, ô généreux pasteur!
De la crèche et des bois l'énergique senteur,
Le souffle de tes bœufs, la sève de tes plantes,
Seraient un vain remède à mes peines brûlantes.
Mon mal est trop profond; mais, pour le soulager,
Avec d'autres douleurs je viens le partager.
Je viens mêler mon deuil au deuil de la nature.
J'entends ici l'écho des tourments que j'endure,
La voix de l'univers n'est qu'un gémissement;
Mes pleurs unis aux siens coulent plus doucement,
Et je sens plus de calme et plus de patience
Quand je me plonge à fond dans sa tristesse immense.

LE PATRE.

Je cherche autour de nous ces gémissantes voix,
Et ces mornes tableaux, et ce deuil que tu vois:
Un large rayon d'or flotte sur les fougères;
L'alouette s'égaye en ses notes légères;
La cloche tinte au cou de mes taureaux joyeux,
Et les prés, tout en fleurs, réjouissent mes yeux.

LE POÈTE.

La nature se plaint : sa voix, terrible ou tendre,
Parle d'une souffrance à qui sait bien l'entendre.
Tout menace ou gémit. De la source au torrent,
Le flot, qui va gronder, s'écoule en murmurant.

Comme un soupir sans fin qui remplit tout l'espace,
Dans les sapins tremblants le vent passe et repasse;
Et, même aux plus beaux jours, la voix qui sort des mers
Atteste un mal obscur dans leurs gouffres amers.
Ici, dans cette paix des douces bergeries,
Écoute ces taureaux et ces brebis chéries,
Ton chien, tes blonds ramiers posés sur ces vieux ifs,
Et tes agneaux bêlants... Tous ces bruits sont plaintifs.

LE PATRE.

J'entends, je vois partout s'appeler, se poursuivre,
Les animaux joyeux du seul bonheur de vivre.
Tous semblent, à tes yeux, ou tristes ou méchants,
Jeune homme aux blanches mains, qui crois aimer les champs!
Quel noir démon t'invite à ces pensers moroses,
Enfant? Et tu n'as vu que la saison des roses!
La neige des hivers où nous marchons pieds nus,
Nos soucis, nos travaux, te sont tous inconnus!

LE POÈTE.

Toi, tu ne connais pas la volupté des larmes!
Ces pleurs de la nature en sont pour moi les charmes;
Vous l'aimez pour les fruits que vous lui dérobez,
Avides laboureurs sur la moisson courbés!
Moi, conduit aux déserts par la haine du monde,
J'y goûte leur douleur en sagesse féconde.

LE PATRE.

J'aime le champ natal et non pas les déserts.
J'ai là, dans ce vallon, j'ai des trésors bien chers :

Mes souvenirs d'enfant et le toit de mes pères,
Mon vieux clocher, ma vigne et mes vergers prospères.
J'habite en paix leur ombre, et jamais je n'appris
Des hommes, nos pareils, la haine et le mépris.
Ami de ces forêts, frère des vieux érables,
J'aime nos bois sacrés bien mieux que mes semblables,
Et quoique sur ces monts, tout l'été, sans ennuis,
Je sache vivre seul bien des jours, bien des nuits,
C'est un bonheur plus grand, dès qu'arrive l'automne,
De rentrer dans le bourg que le pampre festonne.
Là, par mes compagnons, dans leur franche gaîté,
Du pâtre et du troupeau le retour est fêté;
La table fume, et l'âtre est tout rouge de braise,
Et, le verre à la main, tous les soirs, à notre aise,
Nous chantons; le vin vieux, à défaut de soleil,
Pendant les noirs hivers tient les cœurs en éveil.
Ainsi chaque saison, qu'un Dieu bon nous ramène,
Nous apporte un plaisir aussi bien qu'une peine.

LE POÈTE.

Ah! j'ai trop éprouvé quel partage inégal,
En mesurant nos jours, grossit la part du mal!
Les hommes sont mauvais, et les destins sont pires,
Mais la nature, au moins, n'a pas de faux sourires;
Vois-tu le vague ennui sur son front répandu?
Moi, je n'y cherche pas l'espoir que j'ai perdu;
Mais, à défaut d'une onde où je me désaltère,
Le désert à ma soif offre une ivresse austère,
Et, plongé dans son sein par l'inconnu rempli,
J'y respire à longs traits le vertige et l'oubli.

LE PATRE.

Ta voix me trouble, ami, ta parole est funeste.
Tu souffres, je le vois; ta pâleur me l'atteste;
Tu souffres, je te plains et ne te comprends pas.
Le remède à ton mal, Dieu me le cache, hélas!
Je te plains; mais pourquoi, dans tes peines sans cause,
Ne rien voir que le mal au sein de toute chose?
La nature, où tu viens savourer tes douleurs,
Sourit quand ton orgueil lui commande les pleurs;
Tu l'aimes, sois joyeux! car elle est tout en joie;
Regarde à l'horizon ces feux qu'elle déploie.
Laisse ton cœur s'ouvrir au coucher du soleil;
Et de ce grand spectacle emporte un bon conseil.

LE POÈTE.

La nature m'invite à sa douce tristesse :
La résignation fait toute sa sagesse;
Obéir sans révolte à de sinistres lois,
C'est le morne conseil, ami, que j'en reçois.

LE PATRE.

Non, la voix du désert, qu'il pleure ou qu'il sourie,
Ne t'a pas conseillé l'inerte rêverie!
La nature m'enseigne, en ses chères leçons,
La vie et le travail égayé de chansons.

LE POÈTE.

Écoute, dans ces bois déjà pleins de ténèbres,
Du zéphyr qui s'endort les murmures funèbres!

LE PATRE.

J'entends plus près de nous, sur le frêne voisin,
Siffler le joyeux merle enivré de raisin.

LE POÈTE.

Écoute ce torrent : quelle douleur profonde
Exhalent à nos pieds les soupirs de son onde!

LE PATRE.

J'entends sur les cailloux le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau.
Chacun se réjouit d'en habiter la rive;
Car l'eau donne à ses bords une voix toujours vive.
Mais toi, pâle étranger, si triste en l'écoutant,
Explique en sa chanson ce que ton âme entend.

LE POÈTE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve et fontaine :

LE TORRENT.

Le sourd travail des eaux a fendu le rocher :
Ma source, en murmurant, fuit des plus minces veines,
Comme une larme, aux yeux qui la voudraient cacher,
Jaillit d'un cœur miné par de secrètes peines.

Mais bientôt je reçois et j'emporte en courant
Et la neige et la grêle, et des flots d'eau fangeuse,

Et les mille débris de ma vie orageuse...
J'enfle dans la tempête, et je suis le torrent!

Sur l'or d'un sable pur, sur les fines pelouses,
Le flot n'a qu'un murmure, et jamais de chanson.
J'entends à mes côtés, dans l'herbe et le buisson,
Mille gais sifflements dont les eaux sont jalouses.

Il est des bruits joyeux même au fond des grands bois:
Je mêle à ces accords ma rumeur incessante;
L'eau fait dans leur concert la note gémissante.
L'homme devient rêveur, s'il ne pleure, à ma voix.

Je vois naître et mourir la brise passagère
Et les oiseaux rieurs dont la voix lui répond :
Pour avoir, même un jour, cette gaîté légère,
Je descends de trop haut et viens de trop profond.

L'eau circule depuis que la nature existe.
J'ai pénétré la terre et j'ai tout visité;
Un douloureux secret remplit l'immensité,
Moi, j'en murmure un mot: c'est pourquoi je suis triste.

J'en parle aux jours sereins, j'en parle aux sombres nuits;
Le vent, parfois, retient sa voix intermittente;
Dans ses rares fureurs, la foudre est inconstante;
Moi, je suis éternel, ainsi que tes ennuis.

Mon flot dit, à travers le calme ou la tempête,
Ce mot affreux : TOUJOURS! de tant de pleurs baigné;
Ce mot, par la souffrance aux humains enseigné,
Je l'appris de la mort, et je vous le répète.

A ce bruit de mes flots parfois tu t'endormis:
Mais ce n'est pas la paix que ce sommeil te verse;
Tu le sais, ô penseur! les rêves que je berce
Ne sont rien moins pour toi que des rêves amis.

L'excès de la douleur, dans une âme affaissée,
Apporte au malheureux un repos tout pareil;
C'est en abolissant ta force et ta pensée
Que la rumeur de l'onde engendre ce sommeil.

LE PATRE.

Voici ce que nous dit la voix, proche ou lointaine,
Qui coule avec les eaux, torrent, fleuve ou fontaine;
Voici ce que nous dit le bruit clair du ruisseau,
Du ruisseau qui gazouille aussi gai que l'oiseau :

LE TORRENT.

L'eau jaillit! la roche déserte
Va répondre aux chansons des bois.
Je donne aux prés leur robe verte;
Ils sont muets, je suis leur voix.

La vie autour de moi fourmille;
Elle coule avec les ruisseaux.
J'abrite une immense famille;
Un peuple entier vit sous mes eaux.

Sous chaque roche un hôte habite.
Là, dans l'ombre et dans la fraîcheur,
Le saumon, l'anguille et la truite
Invitent la main du pêcheur.

De mes bords chérissant la zone,
Les arbres croissent par milliers;
Le merle bleu siffle sur l'aune,
Le vent berce les peupliers.

Toute chose que Dieu féconde,
Prête à chanter, prête à fleurir,
Aime le vif accent de l'onde,
Aime à voir le ruisseau courir.

Quand de la ruche printanière
L'essaim s'est échappé dans l'air,
Il vole, au bruit de la rivière,
Vers le frêne au feuillage clair.

Ma rive a d'heureuses retraites
Où s'échangent de longs serments;
J'y couvre sous mes voix discrètes
Les douces plaintes des amants.

La génisse, au bruit de sa cloche,
Conduit vers moi de gais troupeaux.
En chantant le berger s'approche
Et prend sa flûte à mes roseaux.

C'est moi qui fais tourner la roue
Du meunier conteur et malin.
Ma voix l'accompagne et se joue
Au joyeux tic-tac du moulin.

A vos travaux je m'associe :
Je bats le fer du forgeron ;

Je meus l'infatigable scie
Sous le toit du vieux bûcheron.

A travers le roc et l'argile
L'eau glisse et creuse incessamment;
C'est moi, sur la terre immobile,
C'est moi qui suis le mouvement.

L'onde vierge à grands flots m'arrive,
Quand l'été ronge le glacier;
L'écume alors blanchit ma rive
Comme la lèvre du coursier.

Si parfois mon flot déracine
L'épi d'un imprudent sillon,
Le sol que j'ôte à la colline,
Je le restitue au vallon.

L'eau dans son sein, rapide ou lente,
Tient tous les germes en éveil;
Pour donner la sève à la plante,
Elle se marie au soleil.

La chanson du torrent convie
Chaque être à sortir du repos.
J'appelle au travail, à la vie,
Les fleurs, les hommes, les troupeaux.

Je dis : Suivez mes flots rapides,
Quittez avec moi ce haut lieu;
Marchez, voyageurs intrépides,
Sur les chemins tracés par Dieu.

Suivez les torrents et les fleuves,
O flot des générations!
Enrichissez de races neuves
Les plaines et les nations.

Placez vos tentes sur ma rive;
Un secours vous viendra des eaux;
Je tournerai la meule active,
Je porterai vos lourds vaisseaux.

Avec moi cheminez en foule
Et chantez, peuple industrieux!
Dieu vous dit dans mon flot qui coule :
Travaillez et soyez joyeux.

LE POÈTE.

Pauvre cœur, dupe, hélas! de ta propre imposture,
Tu n'entends que toi-même à travers la nature!
L'esprit qui t'a parlé de joie et d'avenir
T'a promis, ô pasteur! ce qu'il ne peut tenir.
Ainsi, pour t'affranchir de l'ennui qui te ronge,
O folle humanité, tu n'as que le mensonge!
Je trouve ta gaîté plus triste que mes pleurs,
Et mon front ne veut pas de ces trompeuses fleurs.
Va donc, et suis la voix de l'antique Sirène;
Suis ton illusion qui parle et qui t'entraîne.
Au but de ton travail, à travers les chansons
Cours le long de ces flots, docile à leurs leçons!
Crois l'homme juste et bon; crois les saisons propices,
Et joue avec les fleurs au bord des précipices.
La mer, la mer se creuse et va nous recevoir
Engloutis dans le flot qui te parlait d'espoir;

Vous tomberez tous deux au noir abîme où gronde
Le terrible inconnu que j'entends sous cette onde.

LE PATRE.

L'inconnu qui me parle est un Dieu bienfaisant.
Accomplissons d'abord la tâche du présent!
La nature l'enseigne à la sagesse humaine:
A chaque jour suffit le fardeau de sa peine,
Et, pour le cœur sincère et simple en ses désirs,
Chaque jour que Dieu fait offre aussi ses plaisirs.

LE POÈTE.

Adieu! Reste, ô berger! dans l'erreur qui t'est douce:
L'ignorance est un lit plus tendre que la mousse;
Reste, au bord de cette onde, à voir tes prés fleurir,
A vivre sans penser, pour vivre sans souffrir.

LE PATRE.

Ami, qu'un Dieu propice, à ma voix, te délivre
Du démon qui t'a dit: Reste à rêver sans vivre!

LE POÈTE.

Ah! puissé-je abdiquer, au sein de quelque fleur,
De ce cœur importun la vie et la chaleur!
Pour la sève paisible en ces chênes dormante
Que j'échangerais bien l'âme qui me tourmente,
Que je voudrais jeter tout mon être à ce vent!
Je souffre, ami, tu vois que je suis bien vivant.

LE PATRE.

Tu souffres d'un corps faible et d'une âme impuissante,
Le mal dont tu te plains, c'est la vigueur absente.
Je le vois, dans tes yeux, sur ton front sans couleur,
C'est un fruit de l'orgueil que ta lâche douleur.
Abdique ta mollesse et ces larmes superbes;
Il est temps d'amasser quelques solides gerbes.
O rêveur! sors enfin de ton sommeil fatal!...
Mais tu ne peux guérir, car tu chéris ton mal.

II

A UNE JEUNE FILLE POÈTE

Si j'étais jeune fille, et si, dans ma saison,
J'étais belle et poète,
Pour chanter, j'aimerais mieux un nid de pinson
Qu'un trépied de prophète;
Je saurais peu quel vent pousse l'humanité,
Et quel trône vacille;
Mais je dirais son nom à chaque fleur, l'été,
Si j'étais jeune fille.

Je n'aurais jamais lu nos apôtres nouveaux;
Aimant ce qu'ils méprisent,

Moi, j'irais par les bois dérober aux oiseaux
Les secrets qu'ils se disent;
J'irais, comme une sœur du peuple harmonieux,
Qui vole et qui babille,
Saluer avec lui chaque aube dans les cieux,
Si j'étais jeune fille.

Sans avoir demandé le secret de la foi,
Sans connaître le doute,
Comme une eau qui s'enfuit sur sa pente, ainsi moi,
Je courrais sur ma route.
Si le siècle s'agite en des nuits sans sommeil,
Si nul phare n'y brille,
Je l'aurais ignoré!... Je verrais le soleil,
Si j'étais jeune fille.

L'air des champs me ferait rêver, rire ou sauter,
Tout heureuse de vivre;
La fauvette serait mon seul maître à chanter,
Les prés seraient mon livre;
Comme en un frais écrin je ferais là mon choix;
Et sous une charmille
J'irais parer ma lyre avec les fleurs des bois,
Si j'étais jeune fille.

La cigale aux bleuets parle dans les sillons,
Aux grands blés l'alouette;
L'âtre se réjouit d'écouter les grillons:
Car tout a son poète.
Moi, je serais, — bien mieux qu'un écho des docteurs, —
La voix de la famille;
Et mes vers chanteraient ce que rêvent nos sœurs,
Si j'étais jeune fille.

Car il est deux trésors qu'on ne peut appauvrir,
Qu'on creuse à fantaisie;
Il est deux ruisseaux purs d'où coule, sans tarir,
Toute la poésie :
La nature et le cœur. — Deux célestes forêts!
La musique y fourmille;
J'y chercherais la mienne, et je l'y trouverais,
Si j'étais jeune fille.

Mais je donnerais tout, renom déjà fondé,
Peuple ému de m'entendre,
Pour un seul mot de l'être à qui j'aurais gardé
Ma chanson la plus tendre;
Je jetterais mon luth pour tenir, tout le jour,
Sa main sous ma mantille...
Le génie est bien beau! — J'aimerais mieux l'amour,
Si j'étais jeune fille.

III

L'ALPE VIERGE

A LA JUNGFRAU

I

Un esprit gardien de toute pureté
Habite les glaciers et la neige éternelle.
L'air qu'on respire autour de ce faîte argenté
Rajeunit l'âme et jette une lumière en elle.

O vierge ! cette nuit, dans son fluide azur,
Semble exprès pour mes yeux dissiper tous tes voiles ;
J'adore en sa blancheur ton front chargé d'étoiles.
En toi, jusqu'à ton nom, tout est splendide et pur !

Le ciel seul boit ton souffle à ta lèvre sacrée ;
Ton sein veiné d'azur, rougissant au réveil,
Laisse à Dieu seul cueillir sur sa neige empourprée
Les roses d'Orient qu'y sème le soleil.

Toi seule entre les monts as préservé ta face
De l'affront qu'aux sommets imprime un pied humain.
Partout survient la fange où se forme un chemin :
Tu dois de rester pure à tes remparts de glace.

Par eux tes flancs sacrés conservent leur candeur.
Le soir, lorsque à tes pieds tout le pays est sombre,
De l'azur infini perçant la profondeur,
Des sommets fréquentés ton front domine l'ombre.

Toi-même as cependant tes vallons ténébreux,
Et tu tiens, par ta base, aux régions impures
Où l'eau du ciel se trouble à laver nos souillures,
Où l'homme teint de sang un sillon douloureux.

Mais au-dessus de tous, belle vierge de neige,
Attirant le premier l'onde et les feux du ciel,
Ton front chaste et hautain garde le privilège
De porter l'invisible et l'immatériel.

Dieu, pour trône ici-bas, a pris ta blanche cime,
Seul séjour assez pur pour qu'il s'y daigne asseoir ;

C'est lui, dans tes splendeurs, qui m'apparaît ce soir,
C'est sa voix que j'entends sur ton glacier sublime.

II

Tu portes, ô mon âme ! un sommet tout pareil,
Un sommet virginal plus haut que tous nuages,
Et qui toujours reflète un peu du vrai soleil,
Quand ta plaine assombrie est en proie aux orages.

Tu n'as que trop, aussi, d'infimes régions.
Noirs marais dont chacun cache une hydre rampante;
Chemins à tous venant, où la fange serpente,
Et qu'en troupeaux impurs foulent les passions.

Oui, ta vallée ouverte est basse, humide, obscure,
O cœur par les désirs, par l'ennui fréquenté !
Mais vous savez, mon Dieu, si l'humaine souillure
Jusqu'au sacré sommet a jamais remonté.

Parfois une vapeur sort d'en bas et le cache :
Je ne vois plus briller sa neige à l'horizon;
Mais elle reste vierge, ô divine raison !
Ta splendeur reluira sur ce glacier sans tache.

Nul impur voyageur du pied ne l'a terni.
A l'homme inférieur par moments invisible,

O région sereine où siège l'infini,
Ta cime aux passions demeure inaccessible !

C'est toujours l'Alpe vierge au front éblouissant,
Dont la chaste hauteur ne peut être abaissée,
Tabernacle où de Dieu réside la pensée,
Échelle de cristal par où l'esprit descend.

Oui, j'ai gardé ta neige en sa fierté suprême,
Oui, ton faîte est debout ! je le dis humblement :
Car j'en reviens toujours indigné de moi-même,
Quand mon cœur, de là-haut, se mesure un moment.

Et j'offre à cet autel splendide et vierge encore
Mon culte et le tribut de mes jours les meilleurs ;
Sa beauté luit en moi, mais elle vient d'ailleurs ;
En l'adorant, c'est vous, ô mon Dieu ! que j'adore.

En vous est la hauteur de ce front radieux ;
En vous est sa blancheur où l'arc-en-ciel se joue :
Dans l'homme seul est l'ombre, en lui sont les bas lieux.
A vous la neige, à moi la poussière et la boue.

Si ce mont reste pur, c'est que vous l'habitez :
Toute virginité n'est que votre présence.
L'homme, s'il eût trouvé ces cimes sans défense,
Eût traîné là sa fange et ses obscurités.

A l'abri de moi-même, ô Père ! et de la foule,
Garde donc l'Alpe vierge où luit ton tribunal,
Ce sommet de mon cœur d'où ta grâce découle ;
Renforce chaque nuit son rempart glacial ;

Pour qu'au-dessus, toujours, des lieux sombres, immondes,
Brille un degré du ciel que je puisse entrevoir,
Et qu'aux feux de midi ce divin réservoir
M'abreuve tout entier de ses fertiles ondes.

IV

ASILE

A MON AMI AMÉDÉE HENNEQUIN

Non, le fatal ennui qui nous pousse au blasphème
Ne sera pas vainqueur !
Pour échapper au monde et pour me fuir moi-même,
J'ai des ailes au cœur.

Je conserve immortels l'amour de la nature,
Votre amour, ô mon Dieu !
Ce double asile, ouvert aux peines que j'endure,
Me reçoit en tout lieu.

L'homme sur votre nom, que l'univers atteste,
A répandu sa nuit :
J'irai vers le désert où votre empreinte reste,
Où votre beauté luit.

Le désert ! épanchant sur les âmes qui saignent
Des philtres embaumés,
Et faisant de mes pleurs, que les humains dédaignent,
Vos joyaux bien aimés.

Le désert ! où je puis ramasser votre manne,
Seigneur ! où votre loi
Rayonne dans l'éclair, ou de la fleur émane,
Et vient s'écrire en moi.

L'espoir coule à grands flots de ton sein, ô nature !
L'eau vive du rocher
Calmant les nobles soifs qu'une source moins pure
Ne saurait étancher.

Mon cœur maudit le monde et l'ennui m'en exile ;
Toute ma foi s'y perd ;
Le poëte, à qui Dieu te donna pour asile,
Ressuscite au désert.

Oui, je comprends toujours l'esprit de vos feuillages,
Arbres mélodieux !
Je trouve encor le sens des rapides images
Peintes au front des cieux.

Quand j'écoute chanter les nids et les fontaines,
Je suis heureux encor.
Entre les voix des mers et des forêts lointaines,
Je démêle un accord.

J'aime encor, sur les flancs des montagnes désertes,
Sans songer au retour,

Joyeux des horizons et des fleurs découvertes,
Me perdre tout un jour.

Le soir, quand je reviens, plein de rêves sans nombre,
J'aime à voir en marchant
Le noir profil des monts découper sa grande ombre
Sur le soleil couchant.

Je tiens encor la clef des grandes harmonies,
L'âme des sons divers
Qui murmurent un peu des choses infinies
Dans l'étroit univers.

L'aspect de nos cités m'irrite et me désole :
Dieu ne s'y fait plus voir;
Là, tout rire est amer, toute humaine parole
M'y souffle un désespoir.

Je vais aux champs! les prés, les oiseaux et les chênes,
Dès que l'homme s'est tu,
Tout me dit, m'invitant à des fêtes prochaines :
L'espérance est vertu.

Si j'ai cessé jamais d'adorer vos merveilles,
O terre, ô vastes cieux!
Quand vos bruits n'apprendront plus rien à mes oreilles,
Vos couleurs à mes yeux;

Quand mon cœur n'aura plus une voix qui réponde
A vos divers accords...
C'est que j'habiterai dans l'invisible monde,
Délivré de mon corps,

Nature ! et qu'au delà de ta dernière étoile,
En face de ton roi,
L'éternelle beauté, dont tu n'es que le voile,
Paraîtra devant moi.

V

LA MUSE ARMÉE

Oui, l'austère amitié qui te lie aux grands chênes,
Ce charme du désert qui t'enivre toujours,
S'ils t'ont fait ignorer nos calculs et nos haines,
Ont agrandi ton cœur pour les nobles amours.

Quand tu disais : Mon frère ! à l'arbre sans culture ;
Quand les oiseaux du ciel venaient baiser tes mains,
O toi qui pour famille avais pris la nature,
Non, tu n'abjurais pas la cité des humains !

Au fond des bois sacrés où tu te réfugies,
Poète aimé du chêne et du vieux bûcheron,
Tu voulais échapper au bruit de nos orgies ;
Mais tu redescendras à l'appel du clairon.

Tu n'as point redouté nos combats, mais nos fêtes.
Sur la neige éternelle ou sur le sable en feu,

Tu consultais la voix qu'entendent les prophètes,
Apprenant du désert à nous parler de Dieu.

Ce vieil amour du sol, cet honneur qu'on abdique,
Ce culte des aïeux et de leurs saintes lois,
Ils coulent dans ta veine, ô Muse druidique!
Je les ai respirés sous les chênes gaulois.

Descends donc aujourd'hui, poète! il n'est plus l'heure
D'écouter les soupirs des flots ou des rameaux;
C'est l'âme des humains qui s'agite et qui pleure :
Va retrouver ton peuple et souffrir de ses maux.

Viens faire, au cœur de ceux qui frappent dans l'arène,
Sonner des rhythmes fiers appris dans les grands bois.
Tu sais tailler aussi les javelots de frêne;
C'est le jour d'épuiser ta lyre et ton carquois.

Viens! la toison de l'ours flotte sur tes épaules.
Emprunte à nos forêts leurs divines terreurs;
Entraine sur tes pas le vrai peuple des Gaules,
De la faux implacable arme tes laboureurs.

Abdique enfin ta paix, Muse rêveuse et lente,
Avec ce flot vengeur descends de ton glacier;
Marche, et lève à nos yeux ta hache étincelante,
La neige des sommets en a trempé l'acier.

Montre à l'homme agité dans les projets serviles
Ce qui dort dans la paix des saintes régions,
Et combien le désert, plus peuplé que les villes,
Fait, au jour du combat, germer de légions.

Car tu peux seule, ô Muse ! à la foule insensée
Souffler du haut des monts un esprit sage et fier;
Et ceux que tu revêts d'une grande pensée
Marchent dans la bataille à l'épreuve du fer.

VI

LES DEUX CIMES

Aux grands monts la nature a fait des lots divers
Ainsi qu'aux grandes âmes :
De glaciers éternels ceux-là furent couverts,
Ceux-ci remplis de flammes.

Toujours dans leur cratère, ou lave, ou passion,
Grondent des voix latentes;
Puis le volcan s'éclaire, à chaque éruption,
De gerbes éclatantes.

Jamais phare des cieux n'a lui d'un feu pareil.
Quand vient la nuit, il semble
Qu'un astre, ardent rival des splendeurs du soleil,
Surgit du mont qui tremble.

De ses jets flamboyants il embrase les airs,
Rougit les eaux voisines :
Son front fait envier sa couronne d'éclairs
Aux jalouses collines;

Vers les flots qu'il embrase, en voyant ondoyer
Ce torrent d'étincelles,
On dirait que ce faite est le vivant foyer
Des clartés éternelles.

Maïs l'ombre va bientôt couvrir du mont géant
La lave refroidie ;
L'astre éphémère issu du cratère béant
N'était qu'un incendie.

Rien n'éclora de lui ! Nul rayon créateur
N'en peut sur nous descendre;
Il ne pleut sur nos champs, de ce soleil menteur,
Qu'une infertile cendre.

Toi donc, que ces hauteurs ont souvent ébloui,
Gravis un jour leur cime :
Tu trouveras, au lieu de l'astre évanoui,
La nuit froide et l'abîme !

Le sein de la montagne, en proie à ces ardeurs,
Se ronge et se consume;
Il exhale à ses pieds les impures odeurs
Du soufre et du bitume.

Telle est la passion : brillant-foyer d'abord,
Chaleur, clarté sans ombres;

Puis sa lave se change, au cœur dont elle sort,
En cailloux durs et sombres.

Et, si vient quelque enfant par l'éclair abusé,
Il tombe au noir cratère,
En respirant, du mont que la flamme a creusé,
Un souffle délétère.

II

Préfère donc, mon âme, à cette cime en feu,
Dont l'éclair n'est qu'un piége,
Le sommet froid et pur, paré, sous un ciel bleu,
D'un long voile de neige.

Son rempart de glaciers t'épouvantait d'abord,
Sa froideur te repousse ;
Mais ses pieds sont fleuris, mais un flot clair en sort
Et coule dans la mousse,

Sitôt que le soleil, de ses lèvres d'amant
Portant la vie en elles,
Rougit sous ses baisers et presse doucement
Les neiges éternelles.

Ce mont n'a pas de feu, mais pas de gouffre obscur,
Pas de cendres éteintes ;
Mais les rayons du ciel embrasent son front pur
De leurs plus vives teintes ;

Il emprunte d'en haut tout l'éclat dont il luit;
Sa blancheur se colore
De l'or ardent du soir, du bleu pur de la nuit,
Des roses de l'aurore;

Ses pieds sont revêtus du frais émail des prés;
Et ses flancs, pour ceinture,
Ont la chaste forêt où les chênes sacrés
Grandirent sans culture;

Où le neigeux ravin, tout en fleur au printemps,
Nous offre un lit suave...
Mais le mont plein d'éclairs se hérisse, en tout temps,
De scorie et de lave.

Or, quand tout flot tarit, éternel réservoir,
Source où l'été s'abreuve,
De ses grottes d'azur le glacier fait pleuvoir
L'eau mère du grand fleuve.

Telle est la froide cime : une vive lueur
Sur sa neige étincelle,
Et la fertilité coule avec sa sueur
Dès que son front ruisselle.

O mon cœur! pour qu'en toi le sommet nourricier
Garde sa sève austère,
Sois donc ainsi! pareil aux neiges du glacier
Plus qu'aux feux du cratère.

VII

A UN MORT

A LA MÉMOIRE DE MON AMI BARTHÉLEMY TISSEUR

Sur sa tombe lointaine et que rien ne protège,
Entassant la poussière et les rameaux flétris,
Dix ans viennent de fuir, fertiles en débris;
Dix ans sur sa mémoire ont répandu leur neige.

Son nom, toujours présent et baigné de nos pleurs,
Reste écrit dans ma vie à la plus belle page.
Ami ! mon cœur, si plein de nouvelles douleurs,
Garde encore une place où saigne votre image.

Que de fois dans ce cœur vous fûtes invoqué !
A chaque jour d'épreuve, à chaque éclair de joie !
En ces temps où tout homme hésite sur sa voie,
O ferme esprit, combien vous nous avez manqué !

J'aimais cette raison puissante et familière;
J'avais en vous la force appuyant le conseil,
Car l'amitié du sage est comme le soleil :
Elle a sa chaleur vive et sa douce lumière.

Dans votre âme, ô penseur avant l'heure endormi !
Pour l'âge des moissons germaient de grandes choses ;
Vous abondiez de fleurs qui ne sont point écloses...
Nul ne l'a su, peut-être, excepté votre ami.

Vous aviez la sagesse et l'esprit d'harmonie ;
Vous deviez les répandre, et vous l'avez tenté,
Poète mort dans l'ombre et sans avoir chanté !
Mais Dieu fit pour lui seul votre amoureux génie.

Et la mort vous a pris ! je vous ai plaint longtemps ;
Le combat de la vie a ses heures de trêve ;
Vous aimiez nos soleils, nos grands bois où je rêve,
Où nous allions tous deux respirer le printemps.

Désormais un printemps plus sûr et plus paisible
Exhale autour de vous ses parfums sans tarir,
Vous couronne de fleurs que rien ne peut flétrir,
Et dévoile à vos yeux le soleil invisible.

Entre nous tous, c'est vous que Dieu prit en pitié !
Du jour de votre mort ma jeunesse est finie ;
Vous eussiez d'un autre âge écarté l'ironie
Et préservé d'aigreur le miel de l'amitié.

Dieu cueille ses élus dans leurs fraîches années.
Vous avez emporté vos fleurs de l'âge d'or ;
Vous aimiez, vous croyiez, vous espériez encor ;
Vous n'aviez pas subi nos sinistres journées.

Vous étiez, en partant, plein de votre idéal,
N'ayant vu que le bien au fond de toutes choses,

Confiant au succès des généreuses causes,
Et, même en vos douleurs, ferme à nier le mal.

Nulle idole d'un jour n'avait eu votre culte;
Vous rêviez pour vos dieux un avenir vainqueur,
A la religion que vous portiez au cœur
Les hommes et les temps ne jetaient point l'insulte.

Désespérant du bien, plaignant ceux qui naitront,
Sondant les profondeurs de la bassesse humaine,
Vous n'avez pas vécu la honte sur le front...
Vous-même, ô cœur sans fiel, auriez connu la haine!

Mais, du chaste séjour où vous êtes monté,
Vous n'apercevez plus rien de triste et d'infâme;
L'atmosphère d'amour enveloppe votre âme,
Et vous garde à jamais votre sérénité.

Restez dans votre azur au sein des harmonies,
Assis et souriant sur des rayons vermeils;
Plongez du cœur au fond des choses infinies,
Et mesurez l'espace où flottent les soleils.

Détournez vos regards des cités où nous sommes;
Vos dieux en sont partis, et leur culte s'y perd...
Mais vous viendrez toujours visiter le désert,
Et j'y retrouverai votre esprit, loin des hommes.

Car c'est là que mon cœur aime à se souvenir;
Là j'ai versé pour vous mes plus fécondes larmes :
Ami, vous m'y rendez du courage et des armes,
Sous ces chênes sacrés qui parlent d'avenir.

Quand je m'enivrerai de leurs accords sublimes,
Quand tout sera musique et parfum sous les cieux,
Quand tous les horizons s'étendront à mes yeux,
Quand je serai baigné de soleil sur les cimes;

Dans ces jours où le monde est tout de flamme et d'or,
Où l'ardente couleur sur les formes ruisselle,
Où toute aile palpite et prend un large essor,
Où l'on boit à grand flot la vie universelle,

Si je sens sur mon front un esprit frémissant,
Si je respire l'être à plus larges haleines,
Si l'amour dans mon âme et le sang dans mes veines
Coulent en un accord plus calme et plus puissant;

Si le rayon d'en haut m'éclaire avec largesse,
Si quelque mot d'espoir doucement soupiré
Fait entendre à mon cœur la voix de la sagesse...
Je saurai que c'est vous, et je vous bénirai.

VIII

FEUILLES, TOMBEZ

Déjà le vent, tant la saison est brève,
Sème la feuille autour de la forêt;
Et des sentiers encor verts, où je rêve,
Sous le bois mort le gazon disparaît.

Arbres chéris! plus d'ombre sous vos branches;
La clarté pleut à travers leurs réseaux.
Sur cette mousse, adieu les robes blanches;
Sur ces buissons, adieu les gais oiseaux!

Ainsi, mon cœur, dans les bois où tu songes
L'automne arrive et la bise a soufflé;
Le jour s'est fait à travers leurs mensonges:
De nos plaisirs l'asile est dépeuplé.

La feuille tombe et les cimes jaunies
Laissent glisser de clairs mais froids rayons;
Je n'entends plus nos vagues harmonies,
Je ne sens plus flotter nos visions.

Comme ces bois, en perdant ton mystère,
Tu vois la fin de tes rares beaux jours;
L'automne, hélas! si précoce, a fait taire
Le chœur ailé qui chantait les amours.

D'hiver chez toi le ciel avance l'heure;
Il t'a banni de tes chères forêts;
L'été s'en va!... mais qu'un autre le pleure.
Pour nous, mon cœur, point de lâches regrets.

Fais tes adieux à la folle jeunesse;
Cesse, ô rêveur abusé si souvent,
De souhaiter que la feuille renaisse
Sur tes rameaux desséchés par le vent.

Ce doux feuillage obscurcissait ta route,
Son ombre aidait ton cœur à s'égarer;

La feuille tombe, et, sillonnant la voûte,
Un jour plus pur descend pour t'éclairer.

Oui! si les bois, l'ombrage aimé du chêne,
Ont trop caché la lumière à mes yeux,
Soufflez, ô vents! que Dieu si tôt déchaîne,
Feuilles, tombez, laissez-moi voir les cieux!

IX

L'HIVER

Vers la forêt, là-bas, à mi-coteau,
Quand le brouillard s'entr'ouvre et s'illumine,
Je vois, plié dans son neigeux manteau,
Un lent vieillard qui vers nous s'achemine.

Les noirs rameaux que brise un vent du nord
Autour de lui pleuvent comme des flèches;
D'un pied pesant foulant les feuilles sèches,
Il vient, courbé sous son faix de bois mort.

Chênes si verts, aubépine si blanche,
Si pleins de fleurs et d'oiseaux familiers!...
Par la forêt, le verger, les halliers,
Il a glané son fagot branche à branche.

Il en a pris au tronc où fut gravé
Un chiffre encor souriant sur le hêtre,
Où, dans le nid, fut, pour elle, enlevé
Le gai pinson qui chante à sa fenêtre;

La branche aussi d'où l'amant fit pleuvoir
Sur un cou blanc les vermeilles cerises,
Et celle encor du saule à feuilles grises
Qu'il écarta sur son bain pour l'y voir;

Et les rameaux du bois plus solitaire
Où tant de mousse invite à se poser,
Sous le rocher qui garde avec mystère
L'écho furtif de leur premier baiser!

A pas rêveurs le vieillard nous apporte
Son lourd faisceau dont il aime le poids;
Du chaume antique il a franchi la porte,
Sur les chenets il a rangé le bois.

Là, chaque brin du fagot qu'il ménage
Flambe à son tour et fait durer le feu...
Débris ardents des trésors d'un autre âge,
Vous pouvez seuls le rajeunir un peu!

Assis dans l'âtre, en sa robe de laine,
Il tend ses doigts vers les rouges tisons;
Sur le chenet tiédit sa tasse pleine
D'un vin gardé des fertiles saisons.

Du doux brasier son cœur ressent le charme;
La sève encor monte à ses yeux taris;

De ses cils blancs éclairés d'un souris
Jusqu'à sa main roule une grosse larme.

Brûlez, rameaux des buissons printaniers,
Débris de fleurs amassés en relique;
A votre feu pâle et mélancolique,
De ses soupirs réchauffez les derniers.

Chers souvenirs de la forêt secrète,
Bois sec et noir, jadis bouquet vermeil,
Au vieil Hiver, donnez, dans sa retraite,
Quelques tisons à défaut de soleil !





LIVRE TROISIÈME

I

SYMPHONIE DES MORTS

A MON AMI PAUL DE MAGNAN

I

NOVEMBRE aux cheveux gris s'est drapé dans sa brume ;
Il répand ses vapeurs sur le sillon qui fume,
Et, de ses fils d'argent croisés sur le gazon,
Tresse un premier linceul à la belle saison.
Près des bois, dépouillés comme un sombre ossuaire,
On pressent aux brouillards la neige mortuaire.

ÉDITH.

Combien, au temps du renouveau,
Quand les bourgeons naissent à peine,
Combien le désert était beau,
Combien la nature était pleine !
L'Automne, hélas! a récolté
Tous ses fruits dont j'étais avide;
J'ai touché la réalité...
La terre est vide.

Mon âme avait, dans un ciel bleu,
Des amours lointains et tranquilles;
Je rencontrais partout mon dieu,
Même à travers la nuit des villes.
Aux champs, des esprits, par milliers,
M'emportaient dans leur vol rapide...
Plein jadis d'hôtes familiers,
Le ciel est vide.

Ce monde n'a plus d'horizon,
Il est muré par les ténèbres;
Et moi, dans sa morne prison,
J'entends glisser des pas funèbres.
Je vois, sous l'habit des vivants,
S'approcher un squelette aride;
L'homme a jeté son âme aux vents...
Partout le vide.

II

L'ÉTÉ DE NOVEMBRE

Novembre a son été! sous ses derniers soleils
Il est quelques beaux soirs, froids et pourtant vermeils;
Mais toi, si tu n'y peux, dans tes brouillards moroses,
Tirer de ton jardin quelques suprêmes roses,
Près du feu vif et pur de l'antique manoir,
Va chercher le rayon qui manque à ton ciel noir.

ÉDITH.

Près du foyer héréditaire,
Je m'assieds comme un exilé;
C'est là, surtout, qu'il faut se taire,
Car mon mal doit rester voilé.
L'âme à qui j'empruntais ma vie,
Elle dort sous le froid linceul...
Et dans ce monde où l'on m'envie,
Mon cœur est seul.

Quand, parfois, un mot de tendresse
Me rendrait mon deuil plus léger,
La lèvre à qui mon cœur s'adresse
Me parle un langage étranger.
Nous répétions si bien ensemble
Le même aveu sous le tilleul!...
Et, sous le toit qui nous rassemble,
Mon cœur est seul.

Ceux qui m'aiment d'amitié sûre,
A me voir ce front soucieux,
Craignant de toucher la blessure,
Devant moi sont silencieux.
Hélas! je ne vois plus sourire
Les yeux indulgents de l'aïeul;
Et, parmi nous, il semble dire:
Mon cœur est seul.

Sais-je, au moins, ce que tu dois être,
Toi qu'il endort sur ses genoux?
Seras-tu digne de l'ancêtre?
Auras-tu son cœur fier et doux?
Je tremble, hélas! qu'un Dieu sévère
Ne te frappe, innocent filleul!
Tu n'auras pas connu ta mère!...
Mon cœur est seul.

III

LES FEUILLES MORTES

Chaque arbre a perdu sa couronne,
Et le rameau, chauve et tremblant,
Aux coups d'un vent aigu, frissonne
Sous ses longs fils de givre blanc.

Mais la feuille, encore amassée
En tapis, au bord du chemin,
Offre à ta rêveuse pensée
Un doux sentier jusqu'à demain.

Là, tu peux, d'un pas qu'elle allège,
Suivre encor tes lieux favoris,
Avant que la fange ou la neige
Du passé couvre les débris.

Viens saisir à leur jour propice,
Par la brume à demi voilés,
Les murs que le lierre tapisse
Et les vieux donjons écroulés.

Quand l'essaim des feuilles jaunies
Tourbillonne encor sur les bois,
C'est une heure où les agonies
Ont encor quelques douces voix.

Avant de plus mornes bruines
Viens donc, sans attendre le soir,
Si tu veux revoir tes ruines
Sans blasphème et sans désespoir.

ÉDITH.

Oui, je veux les revoir avant des jours plus sombres,
Avant que sous mes pas le sol en soit glacé;
Des choses que j'aimais j'aime encor les décombres,
Et, dès longtemps, mon cœur habite le passé.
J'attache à ses débris mon regard qui s'épure;
J'y vois fleurir encor mes printemps révolus,
Et, dans tes mille voix, je démêle, ô nature,
Et j'écoute parler les temps qui ne sont plus.

IV

VOIX DES RUINES

LE DONJON

Il s'est écroulé sur sa base antique,
Le toit des aïeux, le toit rude et fier
Où l'honneur venait, d'une main rustique,
Pendre et la faucille et l'épieu de fer.

Il s'est écroulé sous des bras serviles !
Et, du vieux granit pris à ta maison,
D'obscurs étrangers pour des œuvres viles
Ont bâti des murs sans forme et sans nom.

Et toi, tu t'en vas sur la route adverse,
Vivant sous la tente, éphémère abri,
Que chaque saison déplace ou renverse,
Mais toujours plus loin du manoir chéri.

Perdant, chaque jour, avec le courage,
Un trésor du cœur, un legs des tombeaux,
Tu vois, sur tes pas, fuir, à chaque orage,
Quelque souvenir qu'on met en lambeaux.

Si la ronce, au moins, les fleurs des ruines,
La nature, ornant ce que l'homme abat,
Venaient s'emparer des chères collines
Où germa ton sang, un jour de combat !

Mais du fier donjon il subsiste encore,
Lâchement, hélas, du temps épargné,
Un étage, au moins, que ton nom décore,
Un cintre où frémit ton chiffre indigné.

Là, peut-être, au coin de la cheminée
Où l'aïeul sacré dictait ses leçons,
Quelque fils d'esclave à bouche avinée
Souille tes vieux murs avec ses chansons.

Un juif, étalé sous ton blason morne,
A dressé l'échoppe en ta vieille tour ;
Et sur le créneau, qui devient la borne,
S'assied le tribun du vil carrefour.

Fuis donc, et bien loin ! toi qui tiens au culte
Des grands souvenirs et du toit natal ;
Va cacher ton nom sensible à l'insulte ;
Et soustrais ton cœur au siècle brutal.

Fuis les temps nouveaux : ce sol te repousse !
Il faudra mourir loin, sous d'autres cieux ;
Toi qui trouverais la tombe si douce
Auprès de ta mère et de tes aïeux.

Tu connus, au moins, les pleurs et la joie
Devant ce manoir, même abandonné ;
Tes enfants, jetés dans une autre voie,
Iront sans savoir où leur père est né.

Malheur à ton fils s'il a l'âme fière,
S'il a gardé pur le sang dont il sort !

Sa maison n'a plus une seule pierre
Pour marquer la fosse où sa mère dort.

Après son exil, au moins, l'hirondelle
Revient, sous le chaume, à son même nid;
Toi, tu partiras, moins heureuse qu'elle,
Pour ne plus revoir ta tour de granit.

Nul homme, aujourd'hui, ne sème et ne cueille,
Comme ses aïeux, au même sillon;
Le chêne est mobile autant que la feuille;
Tout roule entraîné dans le tourbillon.

LA CHAPELLE.

Viens! sous l'arceau qui reste à la vieille chapelle,
Sous cet abri qui tombe ainsi que les grands bois;
Viens, dans l'ombre où l'esprit des aïeux te rappelle,
Prie et pleure encore une fois.

Tu vas voir des autels se disperser la pierre;
Ton Dieu n'a plus d'asile et fuit l'homme vainqueur;
Si tu connais encor la soif de la prière,
Emporte ton Dieu dans ton cœur!

Ce chef-d'œuvre béni de l'artiste et du prêtre,
Avec l'antique foi, demain, va s'écrouler.
Pleure et frappe ton front! car tes mains ont, peut-être,
Aidé ce siècle à l'ébranler.

Mais puisque la douleur à nos pieds te ramène,
Defends nos saints débris contre un passant moqueur;

Et, pour garder une âme à cette chair humaine,
Emporte ton Dieu dans ton cœur!

LA VIGNE ET LE FIGUIER.

Il te restait sous le chaume,
Un royaume
Peuplé par le souvenir,
Sous le figuier de ta vigne
Qui s'indigne
De ne plus t'appartenir.

Pour cacher, âme offensée,
Ta pensée,
L'enclos de ronce et d'ajonc
Forme une verte ceinture,
Aussi sûre
Que les créneaux du donjon.

Ce débris des champs prospères
De tes pères
T'aimait d'amour éperdu;
Il portait, à pleines sèves,
Fruits et rêves...
Et c'est toi qui l'as vendu!

Tu pouvais, sous ce treillage,
Vivre en sage,
Fière ainsi qu'en ton manoir:
A la liberté fidèle,
Tenant d'elle
Ta noblesse et ton pain noir.

Tu l'as quitté, cet asile !
Pour la ville,
Dont tu maudis les rumeurs;
Pour la ville, où l'on respire
Le délire
Et la fièvre dont tu meurs.

Et ta vigne, hélas ! s'étonne,
Quand, l'automne,
Elle est prête à vendanger,
D'offrir ses pêches vermeilles
Et ses treilles
Aux enfants d'un étranger.

LES IMAGES.

Sur les débris du temple ils trainent leurs charrues;
Ils ont brisé tes dieux dans le marbre vivant;
Des tableaux paternels la toile flotte aux vents...
Grave bien dans ton cœur ces beautés disparues.

Pour la dernière fois, sous ces chastes couleurs,
Tu vois sourire encor les yeux de la madone;
Pour la dernière fois cette blanche colonne
Brille au soleil, debout sous son chapeau de fleurs.

Austères et sereins, comme des dieux antiques,
Les aïeux cuirassés dont tu connais la voix,
Qui surveillaient tes fils jouant sous les portiques,
T'ont parlé de l'honneur pour la dernière fois.

Ils ne revivront plus avec leurs yeux de flamme,
Près de Jésus en croix saignant sous ces arceaux,
Ressuscités, chez vous, par ces nobles pinceaux
Qui prêtaient leurs couleurs à la beauté de l'âme.

Tes enfants n'auront plus la chère illusion
De ce portrait sacré devant qui l'œil ruisselle;
Ta mère t'y sourit comme une vision,
Et du feu de ton cœur t'y garde une étincelle.

Ils ne sont plus, tous ceux dont l'esprit souverain
Pénétrait dans le marbre et le rendait sensible;
Dont les doigts, en touchant ou la toile ou l'airain,
Faisaient jaillir une âme et briller l'invisible!

Ils sont bien morts! et nul n'a suivi leur sentier.
Vers l'ignoble laideur l'homme se précipite;
L'esprit s'est retiré de la chair décrépite;
Et, l'idéal absent, l'art est mort tout entier.

Ah! c'est là, c'est encore une auguste ruine,
Un grand culte expiré dont tu mènes le deuil,
Une mort que ce temps nie en son fol orgueil...
Dis adieu, pour toujours, à la beauté divine!

LA VIEILLE ARMURE.

N'emporte pas ce fer! laisse avec ces piliers
        Crouler tes vieilles panoplies;
Sous ces murs qu'animait l'esprit des chevaliers
        Nous voulons être ensevelies.

Qu'importe à notre acier vos étuis de velours!
L'arme est faite pour la bataille.
Pour un vain ornement ces casques sont trop lourds;
Tes fils ne sont pas à ma taille.

A quoi nous gardez-vous? épargnez à ce fer
Un sordide emploi qui le souille;
Il trouve en ces débris un tombeau noble et fier;
Qu'il meure ignoré dans sa rouille!

Entre vos faibles mains que puis-je devenir,
Moi, l'instrument des épopées?
Emportez des aïeux quelque autre souvenir;
Ne touchez pas à leurs épées.

CHŒUR DES VAMPIRES.

Nous sommes l'avenir! nous venons, par troupeaux,
Ronger sous leur drap d'or les restes des empires.
A nous vos champs, vos toits, vos armes en lambeaux;
Vous êtes énervés, vos enfants seront pires;
Ils sont impuissants même à garder vos tombeaux.
A nous la chair des morts, nous sommes les vampires!

Nourris avec les loups dans les neiges du nord,
Éclos avec les vers dans les fanges des villes,
Nous allons réveiller l'Europe qui s'endort.
Le sceptre des saints rois échoit aux mains serviles,
Adieu les lois, les arts et les grandeurs civiles.
Ruons-nous sur le monde, ouvriers de la mort.

V

ÉDITH.

Ah, pourquoi, dans ces jours d'opprobre et d'épouvante,
Aux larves des tombeaux me gardez-vous vivante?
Tout pâlit, tout s'éteint, jusqu'à votre soleil.
Dieu! laissez-moi dormir de mon dernier sommeil.

LA CLOCHE DES MORTS.

Non, ce n'est pas l'heure
Que tu dois bénir!
Ici-bas demeure
Pour te souvenir;
Souffre, expie et pleure,
Avant de finir.

La tombe offre aux douleurs ses charmes;
C'est le calme après les efforts.
Mais tu resteras sous les armes,
Car tu dois vivre pour tes morts.
Les uns ont besoin de tes larmes,
Et les autres de tes remords.

Pendant les nuits sombres
De ce mois glacé,
Va sur les décombres
Et songe au passé;
Marche avec nos ombres,
O cœur harassé!

FANTÔME.

Tu me revois avec surprise,
Tu pensais m'avoir oublié;
Mais ne crois pas que la mort brise
La chaîne dont tu m'as lié.

Tu veux douter, cacher, peut-être,
Ton effroi sous un air moqueur...
Mais il faut bien me reconnaître
A ces blessures de mon cœur.

Tu sais quelle main les a faites,
Tu les vis trop souvent saigner.
Ce n'est plus l'heure où, dans les fêtes,
Tu peux fuir et me dédaigner.

Mes larmes s'échappent encore...
Et cependant, même aujourd'hui,
Comme autrefois je les dévore,
Pour t'exempter de leur ennui.

Quand tu creusais leur source amère,
Moi, je t'en demandais pardon,
De ces pleurs, objets de colère
Et prétextes de l'abandon.

Dans ma tombe, encor, je le jure,
Ces plaintes de mon cœur aimant
Sont envers toi ma seule injure...
Va! moi, j'aurais été clément.

Tu semblais toujours te défendre
D'un oppresseur sombre et fatal;
Comment donc un amour si tendre
Pouvait-il faire tant de mal ?

En retour de toute ma vie,
T'ai-je demandé rien de plus,
Sans soupçon, sans jalouse envie,
Qu'un peu de tes jours superflus?

Une des heures dépensées
Dans l'orgueil et ses faux plaisirs
Eût illuminé mes pensées
Et comblé mes humbles désirs.

Tu m'accordais, triste chimère,
Parfois, dans un transport soudain,
Quelques moments d'ivresse amère
Que j'expiais par ton dédain ;

Quelques éclairs d'une âpre flamme
Qui me pénétrait jusqu'aux os;
Jamais un rayon de ton âme,
Jamais l'espoir et le repos.

Quand tu vins, à travers ma voie,
M'imposer ton cruel amour,
Je vivais, peut-être sans joie,
Mais sans avoir maudit le jour;

Quand, pour exercer leur empire
Dont s'égayait ta vanité,

Tes yeux daignèrent me sourire
Dans un moment d'oisiveté.

Mon cœur ne t'avait point cherchée;
Je te vis, et je voulus fuir!
Par dépit, tu t'es attachée
A m'aimer, comme on doit haïr.

Il fallait, d'ailleurs, à ta bouche,
Boire, ou dans l'argile ou dans l'or,
La volupté sombre et farouche,
Hélas! que j'ignorais encor.

Je fus un instant le calice
Où ta soif horrible a puisé;
Tu m'avais choisi par caprice,
Et ton caprice m'a brisé.

Tu sais dans notre lutte intime,
Tu sais les maux que j'ai soufferts,
Eh bien, tu semblais la victime,
Et tu te plaignais de tes fers!

De ma mort, dont toi seule es cause,
As-tu du moins porté le deuil?
Peut-être, alors, un pli morose
De ton front a ridé l'orgueil.

Mais si quelque larme suprême,
De tes yeux secs, un soir, coula,
C'est que tu pleurais sur toi-même
Et que le remords était là.

Sur ma tombe que l'herbe cache,
Qui t'empêche encor de venir;
N'y pourrais-tu, sans qu'on le sache,
Porter dans l'ombre un souvenir?

Je le vois, ta terreur est grande
Lorsque mon nom t'est prononcé;
Il fallait donc par quelque offrande
Satisfaire au ciel offensé.

De ton crime et de ma faiblesse
As-tu, dans quelques saints combats,
Bénissant le Dieu qui te blesse,
Accepté la peine ici-bas?

Non!... près de mon humble croix noire
Tu n'osas pas venir pleurer
Une fois seule, et murmurer
Quelque parole expiatoire!

VOIX DES TOMBES.

Tu cherches vainement, dans ces funèbres nuits,
Ceux qui se partagaient le poids de tes ennuis
Et qui te donnaient leur courage.
Où sont-ils, ces grands cœurs, pour t'ouvrir leur trésor?
Où sont-ils, pour sourire et pour pleurer encor,
Tous ces amis du premier âge?

Ceux à qui tout penser peut se montrer à nu,
A qui chaque recoin de notre âme est connu
Comme un logis l'est à ses hôtes,

A qui nous demandons leur sévère coup d'œil,
Confessant devant eux, sans honte et sans orgueil,
Les vertus ainsi que les fautes;

Ceux qui, dans les travaux, les périls du chemin,
Combattaient à la fois du cœur et de la main,
Mieux que toi prenant ta défense;
Ceux qu'on interrogeait, comme un passé vivant,
Sur ces vieux souvenirs racontés si souvent,
Ceux qui te rendaient ton enfance?

Ceux-là n'ont pu lever le marbre du cercueil;
Pour donner le conseil avec le doux accueil,
Leurs chères ombres sont absentes;
Rien, pour eux, n'interrompt la morsure des vers:
Car on n'entend jamais, des tombeaux entr'ouverts,
Sortir que des voix menaçantes.

AUTRES MORTS.

Nous sommes les plus froids d'entre les trépassés
Dormant dans la fosse éternelle;
Nul cercueil n'a reçu nos cadavres glacés...
Mais ton âme les porte en elle.

Nos yeux sont sans regard, aussi bien que les yeux
Dont les vers ont creusé l'orbite;
Nous marchons comme l'ombre, à pas silencieux...
Et pourtant notre chair palpite.

Nous vivions de ta vie, et le même soleil
Nous réchauffe encor l'un et l'autre;

Quand la voix du passé vient troubler ton sommeil,
Elle interrompt aussi le nôtre.

Quand ce passé t'arrête et te force à songer
A la route par toi suivie,
Tu ne penserais pas à nous interroger,
Nous qui savons si bien ta vie.

Et pourtant, chaque jour, quand tu sors en rêvant,
Tu pourrais, en ouvrant tes portes,
Aller heurter du front notre spectre vivant...
Nous sommes les amitiés mortes.

VI

VISION

Si ton cœur des vivants n'obtient plus de pitié,
Si, lorsque ton effroi nous invoque à leur place,
Le sépulcre jaloux, dans un sommeil de glace,
Retient tes amis morts et jusqu'à l'amitié;

Moi, je veille et j'entends! et du fond de la tombe
Je suis toujours présente à mon poste éternel;
Tes cris sont arrivés à mon cœur maternel;
Et le poids du cercueil en vain sur moi retombe;

Je le soulèverai pour t'aller secourir!
Mon âme, en s'élançant, comme un feu du cratère,

Briserait l'épaisseur du ciel et de la terre,
Si Dieu, qui sait aimer, ne venait me l'ouvrir.

En vain un noir fantôme à tes côtés murmure,
En vain tout ce passé t'assiège en ton effroi,
Et les plus chères mains se dressent contre toi,
Je vis pour t'entourer d'une invisible armure.

Comme au temps où ma chair enfermait mon enfant,
Mon être entier frémit sitôt que tu tressailles;
Ta mère sent, là-haut, près du Dieu triomphant,
Qu'elle te porte encore au fond de ses entrailles.

Va, je sais tout de toi, les vertus et les torts;
Je suis là comme aux jours où je pansais ta plaie;
S'il passe à ton chevet un spectre qui t'effraie,
Moi, je te défendrai des vivants et des morts!

ÉDITH.

C'est donc vous, ô ma mère! ô douce Providence,
Dont le cœur se donnait avec tant d'abondance;
C'est vous, prête à quitter votre divin séjour
Pour me couvrir encor de pardon et d'amour!
Eh bien, lorsque j'entends votre voix indulgente,
Devant ce front heureux qu'une auréole argente,
Le doute agite encor mon esprit révolté,
Le remords à mes pleurs mêle son âcreté;
Je m'accuse, et, parfois, accusant Dieu lui-même,
Je sens frémir ma lèvre entr'ouverte au blasphème.
Car, malgré votre palme et ce bandeau de fleurs,
Je n'absous pas le ciel de vos longues douleurs,
Et mon cœur, si distrait par sa souffrance amère,

N'est pas guéri pourtant de la vôtre, ô ma mère !
Ah ! du moins si j'avais, à vous mieux soulager,
Rempli chacun des jours de ce temps passager ;
Si chaque heure, éprouvant mon active tendresse,
Ainsi que son angoisse, avait eu sa caresse !
Mais que d'instants perdus en futiles soucis,
Qui, donnés à vos maux, les auraient adoucis !
Rien n'absoudra mon cœur, expiant ces journées
Du devoir filial lâchement détournées.
Quand de ce lit sacré je m'écartais d'un pas,
Pourquoi votre regard ne m'appelait-il pas ?
Pourquoi garder ainsi toute votre agonie
Sans partager son poids avec l'enfant bénie,
Laissant mes yeux dormir, par un sublime effort,
Quand les vôtres veillaient en face de la mort ?
Ah ! durant cette nuit, fin de votre martyre,
Peut-être accusiez-vous mon amour sans le dire !
Mais non ! et votre adieu, si clément et si doux,
Fut rempli de pardon et nous a bénis tous.
J'ai besoin des vertus de ce pardon si tendre ;
Contre ces nuits d'horreur lui seul peut me défendre !
Des spectres du passé qui m'attirent entre eux,
Un remords filial serait le plus affreux.

LA VISION.

A des maux effacés ne donnons plus de larmes ;
L'ombre de nos douleurs là-haut n'existe plus ;
Le souvenir qui reste à l'âme des élus,
A l'éternelle paix ajoute encor des charmes.

C'est pour toi, pour vous tous, ô mes êtres chéris !
Pour laisser mon exemple à ta foi défaillante,

Que j'acceptai la lutte et que j'y fus vaillante ;
C'est pour vous, près de Dieu, que j'en reçois le prix.

Si je quitte le ciel durant vos nuits suprêmes,
C'est pour vous l'apporter, ce prix de mes combats ;
Tu dois, quand mon regard t'apparait ici-bas,
Oublier tes douleurs, tes fautes elles-mêmes.

Le Seigneur choisirait un autre messager
S'il avait contre toi des pensers de colère ;
Il t'aime, il te pardonne, il vient t'encourager,
Puisqu'il te parle ici par ma voix tutélaire.

Le rayon de mes yeux chassera loin de toi
Ces vapeurs d'un passé qui n'est plus qu'une cendre ;
Tout ce ciel ne m'est rien, si je n'en puis descendre
Pour te nourrir encor d'espérance et de foi.

Si je n'y gardais pas ta place au sein du maître,
Si je n'y puis aimer ceux que j'aimais jadis,
Le Dieu qui fit mon cœur, et qui doit le connaitre,
Ne m'aurait pas donné, sans vous, son paradis.

Porte donc vaillamment ta douleur éphémère,
Tu blasphèmes de moi quand tu maudis le sort ;
Je ne t'engendrai pas pour l'éternelle mort.
Va ! crois en un Dieu bon, si tu crois à ta mère.

ÉDITH.

Oui, nul amour en moi ne peut brûler pour Dieu,
Si du vôtre, ô ma mère, il n'emprunte son feu.

Quand la douleur m'étreint de sa main meurtrière,
C'est votre nom, toujours, qui me sert de prière;
Par lui seul je combats le doute frémissant;
J'ai retrouvé l'espoir, rien qu'en le prononçant.

HYMNE A LA MORT.

Pourquoi, vous qui rêvez d'unions éternelles,
Maudissez-vous la mort?
Est-ce bien moi qui romps des âmes fraternelles
L'indissoluble accord?

N'est-ce donc pas la vie aux querelles jalouses,
Aux caprices moqueurs,
Qui vient, comme la feuille à travers ces pelouses,
Éparpiller vos cœurs?

C'est sa main qui disjoint vos plus chères entrailles,
Vos âmes en lambeaux,
Et qui dresse entre vous d'aussi froides murailles
Que celles des tombeaux.

Moi, je vous réunis; je vais, liant ma gerbe,
Aux champs les plus lointains;
Et des cœurs divisés, de l'humble et du superbe,
Je confonds les destins.

C'est moi qui fais tomber les plus fortes barrières,
Qui brise tous les fers;
J'ouvre un monde plus vaste aux vertus prisonnières
Dans l'étroit univers.

Chaque âme dans mon sein touche à toutes les âmes ;
Des bouts du firmament
J'assemble et je confonds les plus diverses flammes
Dans mon embrasement.

L'amour est, sous ma loi, pur de la jalousie
Qui l'empoisonne ailleurs ;
Il peut, sans rien ôter à l'idole choisie,
Se donner à plusieurs.

L'illusion si douce, ici-bas, t'est ravie ;
Tu vois partout le mal.
La mort conservera, mieux que n'a fait la vie,
Ton rêve d'idéal.

Viens, ô cœur fatigué, qui me craignis naguère,
Vois si je te trompais !
Repose-toi ! La vie est l'éternelle guerre ;
Et moi, je suis la paix.

II

LE FRUIT DE LA DOULEUR

Sur le versant pierreux d'un plateau du midi,
Respirant le soleil d'un hiver attiédi,
J'errais en longs détours ; les collines désertes
D'arbustes odorants étaient au loin couvertes.

Promeneur attentif au plus humble arbrisseau,
J'évitais en marchant de blesser un rameau.
J'avais déjà suivi tous les sentiers des landes
Sans briser une tige, une feuille aux lavandes ;
Aussi de leurs bouquets intacts et respectés
Nul parfum ne montait dans l'air, à mes côtés.

A travers champs, bientôt, dans ma course plus prompte,
Je m'élance, et des fleurs je ne tiens plus de compte ;
Je marche au plus touffu des arbustes meurtris,
Et disperse à grands pas leurs feuilles en débris.
Alors jaillit, alors le vent à longs flots roule
Un doux torrent d'odeurs des plantes que je foule ;
Et plus mon pied rapide, au penchant du coteau,
A coups précipités frappe comme un fléau,
Plus j'écrase, à pas lourds, feuilles, rameaux et tige,
Plus l'essaim des parfums rapidement voltige,
Et plus épais, dans l'air que j'entraîne en courant,
S'amasse et monte au loin un nuage odorant.

Vous, mon Dieu ! parmi nous, quand nos âmes sont mûres,
Vous cheminez ainsi, malgré nos vains murmures,
Faisant votre moisson ; et, lorsque vous voulez
Respirer les parfums dans nos cœurs recélés,
La douleur vous précède ; elle vient, sans colère,
Ainsi que le coursier foulant le blé sur l'aire,
Et brise sous ses pieds, comme moi ces rameaux,
Nos fleurs et nos fruits mûrs, et nos espoirs nouveaux.
Vous dirigez, Seigneur, tous les coups qu'elle porte ;
Les plus durs sont toujours pour l'âme la plus forte.
C'est vous, dans la douleur, qui nous êtes présent ;
Vous ne nous visitez, mon Dieu, qu'en nous brisant.

Mais c'est alors aussi qu'à travers ses blessures,
La fleur exhale au loin ses senteurs les plus pures;
Alors, mon Dieu, le cœur brisé par le chagrin
Vous livre ses vertus comme l'épi son grain,
Et mille odeurs ont fui de ses veines subtiles,
Qui dormaient jusque-là dans la plante inutiles.
Alors, enfin, versant de l'argile ou de l'or
Le flot immaculé qui s'y gardait encor,
L'homme à vos pieds répand, comme fit Madeleine,
Les plus divins parfums dont son âme était pleine.

III

LE RENOUVEAU

Avril en fleur nous invite à l'espoir;
Sur nos pommiers l'oiseau s'est fait entendre;
C'est le printemps!... J'ai cru ne pas le voir...
A son appel mon cœur se laisse prendre.

Je vais aux champs: le soleil est si beau,
Tout est si vert et si gonflé de sève!
Je me sens vivre à la fin d'un long rêve;
Peut-être aussi j'aurai mon renouveau.

Autour de moi la nature est à l'œuvre:
Toute eau jaillit, toute aile a pris son vol;

Des flancs de l'orme où niche un rossignol,
Voyez sortir la guêpe et la couleuvre.

Moi, dans mon âme ouverte à ce soleil,
Je sens germer des fleurs inaperçues;
Les flots captifs ont trouvé leurs issues,
Et tout frémit dans un vague réveil.

Dernier printemps, j'obéis à tes charmes!
Viens de ma sève épuiser le trésor;
Fais-en jaillir ce qui me reste encor...
Des souvenirs, des soucis et des larmes.

IV

L'AME DU POÈTE

I

Beau lac, j'ai vu, de ce bois sombre,
Tes flots s'embraser au soleil;
Ils brillaient de couleurs sans nombre,
De bleu, d'orangé, de vermeil.

Mais cet azur, ces roses vives,
Cet or qui serpente là-bas,
Ces rayons qui baignent tes rives,
O lac, ne t'appartiennent pas!

Ce n'est pas de tes flots qu'émane
Ta clarté si douce à mes yeux ;
L'azur de ton sein diaphane,
Beau lac, n'est qu'un reflet des cieux.

Sur ton lit de roc et de sable,
Tu n'as reçu, pour don natal,
Que ta transparence immuable
Et tes profondeurs de cristal.

Les couleurs dont ton eau rayonne,
Le soleil en toi répété,
Cet éclat qu'un beau jour te donne,
Tu les dois à ta pureté,

A tes ondes immaculées
Comme les neiges des sommets :
Dans la source et l'âme troublées
Les cieux ne se peignent jamais.

II

Toi donc, si tu veux, ô poète,
Vivant miroir de l'univers,
Qu'animant ton œuvre imparfaite,
Le vrai soleil brille en tes vers ;

Si tu veux qu'à travers ses voiles,
Un meilleur monde, en souriant,

Reflète en ton sein les étoiles
Et les roses de l'Orient;

Que l'homme à ta voix se console,
Et, comme au bord de ce lac bleu,
Qu'il se penche sur ta parole
Pour voir passer l'esprit de Dieu;

Qu'enfin l'adorable nature
Respire et vive en tes tableaux...
— Garde ton âme toujours pure
Et profonde comme ces eaux.

V

CONSEILS DES CHAMPS

A UN ENFANT

Après vos sœurs et votre mère,
Enfant au cœur tendre et soumis,
Que la nature vous soit chère:
Les champs sont vos meilleurs amis.

L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel;
Il fait croître en âge, en sagesse,
L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
L'aspect des prés verts, du lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne,
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

L'air parle sous sa fraîche voûte;
Le nid chanteur, dès son réveil,
Au pieux enfant qui l'écoute
Donne toujours un bon conseil.

Enfant qui devez être un homme,
Les bois vous diront des secrets;
Venez, il faut que je vous nomme
Les grandes vertus des forêts.

Préservant la paisible enfance
De nos désirs et de nos maux,
L'ombre, la fraîcheur, le silence,
S'éternisent sous ces rameaux.

Le chêne, aux jours d'ardeurs brûlantes,
— Pour que tout vienne en sa saison, —
Garde, à ses pieds, les jeunes plantes
D'une précoce floraison.

Aimez cet arbre aux fortes branches;
Voyez, sous son feuillage épais,

Comme l'œil bleu de ces pervenches
Dans l'ombre vous sourit en paix.

Sur le chêne essayant sa force,
L'enfant, jusqu'au nid du bouvreuil,
En s'aidant des nœuds de l'écorce,
Sait grimper comme l'écureuil.

Jouez sous le chêne robuste,
Et vous grandirez comme lui;
Et, vous-même, d'un jeune arbuste,
Quelque jour, vous serez l'appui.

Ces chants que l'arbre fait entendre,
Cette ombre aux viriles douceurs,
Vous pourrez un jour les répandre
Sur votre mère et sur vos sœurs.

Imitez les grands bras du chêne
Qui lutte avec le vent du nord;
Endurcissez-vous à la peine,
C'est en luttant qu'on devient fort.

Loin de vous une enfance molle!
Du laboureur, du bûcheron,
Suivez, enfant, la rude école;
L'homme fort peut seul être bon.

Pour faire ainsi vos jours utiles
Et doux à ceux que vous aimez,
Profitez des leçons fertiles
Dont les champs sont partout semés.

Partout la nature sereine
Offre l'aide avec le conseil :
Semez, enfant, la bonne graine,
Dieu vous donnera le soleil.

VI

LES TAUREAUX

A MON AMI CASIMIR FOURNIER

Sur les âpres sentiers du coteau basaltique,
J'entends crier le char de la Cérès antique.
Les blés étant semés, avant la fin du jour
Il ramène au hameau les outils du labour.
Sur le timon de frêne, un jeune bouvier celte,
L'aiguillon à la main, se dresse fier et svelte,
Dirigeant de sa voix, qu'il adoucit encor,
Ses taureaux accouplés comme au temps de Nestor.
Dans les plis de leur cou le poil frémit et fume;
Les voilà dans la cour, le poitrail blanc d'écume.
Le maître, alors, paraît lui-même, et de sa main
Leur enlève le joug qu'ils reprendront demain;
Et sur leurs fronts touffus pour effacer l'empreinte,
Un enfant les caresse et les frappe sans crainte.
Sous sa verge d'osier je me plais à les voir,
Dociles et joyeux, marcher vers l'abreuvoir,

Puis, libres et gardant un calme qui m'étonne,
Brouter avec lenteur l'herbe rare d'automne.
Alors au bord du pré je m'arrête, et souvent,
Jaloux de ce repos, je leur parle en rêvant :

Salut! ô vieux amis, vieux nourriciers de l'homme,
Qui depuis six mille ans creusez votre sillon,
Et subissez en paix le joug et l'aiguillon!
Des noms les plus sacrés il faut que je vous nomme.

Géants, à qui suffit un peu d'herbe et de fleurs,
Qu'à la main d'un enfant un grain de sel amorce,
J'adore en vous voyant, ô vieux souffre-douleurs!
Deux attributs divins, la douceur dans la force.

Si vous sentiez l'orgueil, si, las de nos mépris,
Dans les champs du labour transformés en arènes,
Vous tourniez contre nous vos armes souveraines,
Les bouviers et les chars voleraient en débris.

Mais soumis à la main qui frappe et qui récolte,
Comme si vous aviez quelque lointain espoir,
Vous tracez devant nous le sentier du devoir,
Et vous obéissez quand l'homme se révolte.

Laissez-moi donc flatter votre rude poitrail;
Je vous aime entre tous, ouvriers des vieux âges :
Votre exemple est offert aux plus forts, aux plus sages;
Soyez bénis, taureaux, symbole du travail.

Pour m'instruire avec vous, j'ai quitté les retraites,
Les bois qui me parlaient, animés par les vents;

C'est vers vous que me guide, entre tous les vivants,
L'esprit qui me choisit mes amitiés secrètes.

Vos pieds noirs et cambrés sont durs comme l'airain ;
J'aime en un droit sillon leur pesanteur sacrée.
La force m'apparaît, une force qui crée,
Devant vos larges fronts à l'air morne et serein.

Qu'un autre soit jaloux du coursier ou de l'aigle !
Je vois d'aussi près qu'eux l'inaccessible azur,
Quand près de mes taureaux je marche d'un pied sûr,
Entre le bois de hêtre et la moisson de seigle.

Du pas lourd des grands bœufs, du bruit sourd des forêts,
J'écoute avec amour la lenteur cadencée ;
C'est ainsi que je sens, dans mes instincts secrets,
Cheminer vers le but mes vers et ma pensée.

J'aime la majesté de votre doux sommeil,
Quand la splendeur du soir, dorant votre poil sombre,
Sur les prés rougissants où s'allonge votre ombre,
Semble aux cornes d'ébène attacher un soleil.

Vers l'astre qui descend, tournant un front superbe,
Couchés en demi-cercle et fermant vos grands yeux,
Tandis que l'enfant joue entre vos pieds dans l'herbe,
Vous ruminez en paix, semblables à des dieux !

Vous êtes, comme ils sont, patients et terribles,
Bienfaisants, comme ils sont pour nous, ingrats mortels !
Et le sage Orient vous dressa des autels,
L'Orient, qui voyait vos vertus invisibles !

Mais l'esprit de nos jours, sombre ennemi du beau,
Et dont l'étroit savoir insulte à la nature,
De sa difformité posant partout le sceau,
A corrompu ta race, ô noble créature!

Dans ces monstres épais qu'il te donne pour fils,
Je cherche, hélas! en vain, ta fierté disparue.
Lui déjà, dans son rêve, ô vieux roi de Memphis,
Il t'arrache aux honneurs de l'antique charrue!

Entends, au bout des prés, cet affreux sifflement :
C'est ton rival qui passe, et le monde l'acclame.
Doux et noble ouvrier, place au vil instrument;
Place au corps monstrueux qui vient détrôner l'âme.

Que l'esprit désormais passe dans le métal!
Mais en donnant au fer la vitesse et la vie,
O pâle humanité, subis l'arrêt fatal :
A l'œuvre de tes mains tu seras asservie!

Accepte un joug plus dur que celui des taureaux;
Plus de soleil, d'air pur et d'horizons sans bornes;
Va pleurer longuement, dans les ateliers mornes,
Ce travail libre et fier qui faisait les héros!

Moi, tant qu'il restera quelque Celte aux mains rudes,
Du taureau de labour gardant le sang bien pur,
J'irai pour adorer, dans son chalet obscur,
L'antique liberté, fille des solitudes.

Disciple et confident des êtres dédaignés,
Je suivrai les troupeaux sur les sommets bleuâtres;

Là, docile aux accords par les bois enseignés,
Je veux goûter aussi la sagesse des pâtres.

Là, d'un siècle énervé je ressens moins le mal,
Je me crois un moment affranchi de ses chaînes,
Quand j'écoute, en mon rêve enivré d'idéal,
Mugir les grands taureaux à l'ombre des grands chênes.

VII

UNE VOIX DANS L'HERBE

Voix des torrents, des mers, dominant toute voix,
Pins au large murmure,
Vous ne dites pas tout, grandes eaux et grands bois,
Ce que sent la nature.

Vous n'exhalez pas seuls, ô vastes instruments,
Ses accords gais ou mornes,
Vous ne faites pas seuls, en vos gémissements,
Parler l'être sans bornes.

Vous ne dites pas seuls les mots révélateurs
D'un invisible monde;
L'âme éclate à travers de plus humbles chanteurs,
Une âme aussi profonde !

Le filet d'eau caché sous l'herbe, le buisson,
La touffe de bruyère,
L'épi, le brin de mousse, ont aussi leur chanson,
Ont aussi leur prière.

Bruit de la goutte d'eau monotone et plaintif,
Cri des feuilles froissées,
Où, seul, trouve un accent le poète attentif
Aux choses délaissées,

Murmure inaperçu du brin d'herbe odorant
Qui tremble à ma fenêtre,
Tu sors, comme les voix du chêne et du torrent,
Des entrailles de l'être!

Tu parles d'infini, comme sur les sommets
L'orgue des bois immenses,
Qui commencent aussi, sans l'achever jamais,
L'accord que tu commences.

Ainsi vous, cœurs perdus dans l'ombre et dans l'oubli,
Cœurs muets pour la foule,
Filet d'eau sous la pierre ou l'herbe enseveli,
Brin de mousse qu'on foule;

L'harmonie est en vous, l'accord triste ou joyeux!
Et qui bien vous écoute,
Distingue avec amour le flot mystérieux
Qui filtre goutte à goutte.

Ce soupir contenu qui s'exhale à regret
N'en est pas moins sublime;

C'est un monde profond autant qu'il est secret,
Que ce murmure exprime.

Mais pour l'entendre, il faut, vers l'humble voix penché,
Dans un lieu solitaire,
Comme vers le ruisseau sous ces gazons caché,
S'arrêter et se taire.

Or, le sage, écoutant, loin du monde moqueur,
Dieu dans la moindre brise,
Saisit pour son clavier et garde dans son cœur
Tous ces bruits qu'on méprise;

Car tous, là-haut, soupirs exhalés, sans témoin,
Du brin d'herbe ou du hêtre,
Pour l'éternel concert, avec le même soin,
Sont notés par le Maître!

VIII

L'IDÉAL

A MON AMI LOUIS JANMOT

I

Sur les quais populeux je suis seul, et j'y foule
L'affreux limon qui naît sous les pas de la foule;
Cherchant un peu de jour dans ce ciel infecté

Par les jaunes vapeurs que vomit la cité,
Sous la voûte fumeuse où couve la tempête,
Je marche appesanti, morne et baissant la tête,
Sans pouvoir, à travers mille bruits discordants,
Entendre au moins la voix qui me parle au dedans.

Comme ces murs tout noirs de suie et de nuages,
Il semble qu'un brouillard couvre aussi les visages.
Ici, des yeux brillants, un teint net et vermeil,
Sont plus rares encor qu'un rayon de soleil;
Un froid sombre, où jamais l'éclair ne peut se faire,
Y règne dans les cœurs plus que dans l'atmosphère.
A voir tous ces fronts bas et couleur de gros sous,
Vous devinez l'esprit qui s'agite en dessous.

Là, nul ne marche au but où j'aspire et que j'aime;
Dans la fangeuse ornière, on m'y pousse moi-même.
Là, des nobles désirs pour user le ressort,
Le peuple et le climat contre nous sont d'accord;
Dans l'air humide et lourd la fibre s'y détrempe,
Tout fier acier s'y rouille, et l'oiseau même y rampe.

Heureux qui n'a qu'à fendre un flot indifférent!
Mais tu devrais ici remonter le torrent,
Et trouvant, malgré toi, ta force dans la haine,
Couvrir ton cœur sans fiel d'une armure hautaine.
J'y marche ainsi, tendu par un constant effort,
Ou pliant sous moi-même et m'offrant à la mort.
Rien n'y répare en nous la vigueur dépensée;
L'air est, autant que l'homme, hostile à la pensée,
Et n'offre à respirer au tendre amant de l'art
Que l'égoïsme infect, la fange et le brouillard.
C'est là que Dieu nous mit pour subir notre épreuve.

Parfois, sans plus d'espoir, je vais le long du fleuve,
Pour tâcher d'y revivre une heure en respirant
Les parcelles d'air pur qu'entraîne le courant,
Pour saisir, à travers la cité qui murmure,
Un son mélodieux parti de la nature.
Mille infectes odeurs, mille affreux grincements
M'ont suivi jusqu'au bord de tes flots écumants,
Rhône indompté! voilà pourtant que sur ta grève
Mon front chargé d'ennui tout à coup se relève,
Et j'ai vu, par delà notre indigne prison,
Le Mont-Blanc radieux qui trône à l'horizon.
Il monte en plein soleil; de sa cime à sa croupe,
Son profil dentelé dans l'azur se découpe,
Et, libre des vapeurs qui couvrent les cités,
Il rayonne au-dessus de nos obscurités.

II

L'ombre alors se déchire en dedans de moi-même,
L'éclair du mont sacré m'arrache à mon sommeil;
Et je vois, aux rayons de sa blancheur suprême,
Se dresser dans mon âme un sommet tout pareil.

Pur, splendide, éclatant de lumière et de neige,
O Mont-Blanc, sur sa base aussi ferme que toi,
Il sort immaculé du brouillard qui l'assiège,
Couronné de soleil dans son manteau de roi.

Des torrents de clartés et de forces paisibles
Descendent de son front et remplissent mon cœur;

Les fanges, à mes pieds, ne me sont plus visibles;
Je n'entends plus ce monde ou plaintif ou moqueur.

Un invincible essor me soulève et m'emporte
Au-dessus de moi-même, et jusqu'à ces hauts lieux
Où l'âme est à la fois si tranquille et si forte,
Qu'elle y peut aimer l'homme et se soumettre aux dieux.

Ces blanches régions dont la neige flamboie,
Ce prisme étincelant du glacier virginal,
Ce sommet d'où me vient ma lumière et ma joie,
C'est toi que je contemple, éternel idéal!

A tes pieds, le réel s'assombrit ou s'écroule;
Toi, ferme en ta hauteur, tu brilles dans les airs;
Jamais le souffle impur et les pieds de la foule
N'auront sali ta neige et tes chastes déserts.

Parfois ton front se voile, ou mon regard s'abaisse;
Tu disparais, pour moi, dans la nuit de mes sens;
Toujours quelque rayon perçant la brume épaisse
Revient chercher mon cœur dans l'ombre où je descends.

Un vent souffle du ciel; il écarte la nue,
Je revois ta blancheur et ta solidité;
Et voilà qu'une extase, à la chair inconnue,
Fait tressaillir en moi l'esprit ressuscité.

O poésie, ainsi bravant l'homme et les choses,
Tu sièges dans mon cœur, sur les plus hauts sommets;
Tu peux voiler un jour la cime où tu reposes,
Mais ce trône en mon âme est fondé pour jamais.

Nul ne l'ébranlera par force ou par adresse;
Et la fange où le sort m'a contraint de marcher
Ne rejaillira pas, ô ma blanche déesse,
Jusqu'à ta neige vierge et ton lit de rocher.

Ta sereine hauteur domine leurs injures;
C'est là que j'ai placé mon rêve et nos amours;
Et du fond de leurs nuits, dans ces sphères plus pures,
Mes regards et mon cœur te chercheront toujours.

Pour voler jusqu'à vous si je n'ai pas des ailes,
Je veux monter du moins, ô sommets adorés,
Aussi loin que l'on va, porté sur des pieds frêles;
Je veux aller mourir sur un de vos degrés.

Si bas qu'il soit encore, heureux qui vous contemple,
Et, pour marcher à vous, sort des sentiers battus;
C'est beaucoup d'avoir pris le chemin de ce temple;
Nos aspirations font toutes nos vertus.

Quand j'aborde, à vos flancs, les vertes solitudes,
Quand j'ai goûté l'air vif et le pain du berger,
J'oublie, au fond des bois, toutes mes lassitudes,
Et, plus haut j'ai gravi, plus je m'y sens léger.

Cime du mont alpestre et cime de mon âme,
Je m'élance vers toi qui touches l'infini!
Tes pieds plongent en vain dans notre monde infâme,
Sur ton front l'idéal ne sera pas terni.

A ta base, ô grand mont, tout s'agite et tout change;
Les neiges et les fleurs s'y fondent sous nos pas;

Mais tout peut s'écrouler dans notre humaine fange,
Ton sommet radieux ne s'abaissera pas.

IX

LE VOL DE L'AME

A MON AMI SAINT-RENÉ TAILLANDIER

I

L'AME.

Dans cet air sombre et lourd qui pèse sur nos villes;
J'ai peine à soulever le fardeau de mon corps;
Courbé sous les douleurs et les travaux serviles,
Quand j'aspire à monter, je tombe et je m'endors.

J'entrevois du chemin, en marchant sur la boue,
Le grand mont qui se dore au soleil printanier;
Une chaîne éternelle, et qu'en vain je secoue,
Loin des sommets en fleur me retient prisonnier.

Pour fuir ce sol impur et l'odeur de nos tombes,
Pour m'approcher du ciel et goûter les beaux jours,
Ah! que n'ai-je un instant les ailes des colombes
Qui volent sur nos toits en chantant leurs amours!

II

LES AIGLES.

Nous montons si haut dans l'espace,
Nous planons dans un ciel si pur,
Que la terre à nos pieds s'efface
Comme un rocher noir dans l'azur.
Dans la sphère où le jour s'allume,
Nous allons baigner notre plume ;
La lumière est notre élément;
En vain l'aurore en feu ruisselle,
Nous n'avons jamais devant elle
Baissé nos yeux de diamant.

Eh bien, nous te cédons l'empire!
Nous n'avons pu suivre ton cœur,
Ni respirer l'air qu'il respire
Dans son vol sublime et vainqueur.
Hier, nous, les porteurs de la foudre,
T'avons vu là-bas dans la poudre,
Sous les barreaux d'une prison,
Homme! Et voilà que ta pensée,
Malgré les fers, s'est élancée
Et nous dépasse à l'horizon.

Va donc, plus libre et plus rapide
Que l'oiseau roi sur les sommets,
Jusqu'au monde où l'esprit te guide
Nos ailes n'atteindront jamais;

Nos yeux, que nul soleil ne lasse,
Ne sauraient regarder en face
Cet astre inconnu qui te luit.
Nous avons lutté contre l'âme!
Elle monte encor dans la flamme;
L'aigle est repoussé dans la nuit.

X

AU PIED DE LA CROIX

O Christ! tu livras donc à nos disputes vaines
Ta croix même et ton sang que tu viens d'y verser!
L'arbre divin fait ombre à nos clartés humaines,
Et notre orgueil le sape au lieu de l'embrasser.

Pour moi, Seigneur, si fort que ma raison s'effraie,
Je ne puis m'écarter ni douter de la croix :
Car j'ai fait plus que voir et que toucher ta plaie,
Je la sens dans mon cœur..., c'est par là que je crois!

J'y fus aussi cloué, sur l'arbre de torture!
Si je rends témoignage à sa divinité,
C'est qu'en moi, dominant l'indocile nature,
La douleur te démontre à mon sang révolté.

C'est que je porte aussi ta couronne de ronce,
Que j'ai goûté le fiel du calice infini;

C'est, ô Christ, qu'à tes pieds, sans obtenir réponse,
J'ai crié bien souvent : « Lama sabacthani! »

C'est, hélas! que j'ai vu pleurer sur mon calvaire,
C'est que je vois, martyre, y monter à son tour
Cet ange maternel qui, sous ta main sévère,
A tant souffert pour moi, mais avec tant d'amour;

C'est que je vois tous ceux que j'admire et que j'aime
S'attacher à ta croix et la porter entre eux;
Et jeter, sous les coups qui m'ont percé moi-même,
Des cris plus résignés, mais aussi douloureux.

Et l'homme douterait de l'œuvre salutaire
Qu'accomplit ici-bas l'arbre aux rameaux sanglants!
Lui qui, prêtre et victime en ce profond mystère,
Sur le rocher fatal a souffert six mille ans!

L'homme est fier, à bon droit, de sa raison superbe;
Qu'il soit fier de ses maux dont le ciel est l'enjeu!
En vain il porte en lui quelques rayons du Verbe,
C'est par la croix surtout qu'il ressemble à son Dieu.

Triomphez donc, ô vous qui gardez pour enseigne
Le sanglant labarum à l'amour confié;
Les temps ne verront pas la fin de votre règne :
Tout l'univers est plein du grand crucifié.

Ils sont morts! ils sont morts avec leur allégresse,
Ces dieux qu'un monde enfant adorait en sa fleur;
Ils ne revivront plus dans les marbres de Grèce :
La croix est immortelle ainsi que la douleur.

Fais-moi donc adorer cette loi qui nous lie
Au gibet où ton fils monte encor chaque jour;
Donne-moi d'en chérir la sublime folie,
Et d'épouser la croix comme un dernier amour;

Car il n'est ici-bas qu'un seul bonheur paisible,
Qu'on trouve au sein des maux librement acceptés:
C'est l'extase où les cœurs, épris de l'invisible,
Se font de leurs tourments de saintes voluptés.

XI

SYMPHONIE ALPESTRE

A LAMARTINE

CHŒUR DES ALPES.

Vois ces vierges, là-haut, plus blanchés que les cygnes,
Assises dans l'azur sur les gradins des cieux!
Viens! nous invitons l'âme à des fêtes insignes,
Nous, les Alpes, veillant entre l'homme et les dieux.

Des amants indiscrets l'abîme nous protège;
Notre front n'a rougi qu'aux baisers du soleil,
Et les rosiers du soir sur notre sein de neige
Répandent seuls l'ardeur de l'ambre et du vermeil.

Nos flancs ont retenu leur première ceinture;
Nul œil n'en profana les mystiques attraits;
Là, sous l'épais rideau des grands bois sans culture,
Le cœur seul est admis à goûter nos secrets.

Nous laissons sous nos pieds verdoyants de prairies
Se jouer les pasteurs et croître les troupeaux;
Viens, nous t'y verserons le lait des vacheries
Sur nos tapis de fleurs argentés de ruisseaux.

Notre souffle y répand toute vie, et nous sommes
Le réservoir sacré de toutes les vigueurs;
Nous gardons purs le sang des taureaux et des hommes;
Chez nous est le remède à tes vaines langueurs.

Pour qu'il reste ici-bas une place au mystère,
Nous cachons nos déserts avec un soin jaloux.
Nos bases de granit sont les reins de la terre,
Et ce vieux continent s'étaye encor sur nous.

L'Europe, où grandit l'âme, à nos urnes s'abreuve;
Nous portons notre sève aux Celtes, aux Germains.
Chaque peuple, à nos pieds, reçoit de nous son fleuve
Et le bois des vaisseaux façonné de nos mains.

En vain l'Himalaya mit le vieux Gange au monde,
Et vit des fils du Ciel descendre et s'y baigner:
Les hommes et les dieux qui sont nés de notre onde
Sont forts entre les forts et seuls doivent régner.

Nous avons donné l'âme à des races guerrières
Que nous berçons encor sous les chênes gaulois;

Nous sommes les autels d'où montent leurs prières;
Nous sommes les remparts de leurs antiques lois.

Chez nos rudes pasteurs, nourris d'orge et de seigle,
Naquit la liberté, cet enfant des hauts lieux;
Et c'est là, dans le nid du chamois et de l'aigle,
Qu'elle viendra mourir quand vous serez trop vieux.

Si vos lâches cités l'accusent de leurs fautes,
Sous notre dernier chêne elle aura son autel;
Car nous resterons, nous, dont les dieux sont les hôtes,
Fières d'avoir tendu l'arc de Guillaume Tell.

Toi donc, puisqu'il te faut un sol chaste, un air libre,
Viens et fuis les bas lieux et leur souffle grossier;
Si ton corps amolli veut retremper sa fibre,
Viens le frotter de neige au sommet du glacier.

Viens réveiller ton âme aux sources éternelles,
Toi, somnolent rêveur par la ville engourdi!
L'Alpe, fille du ciel, de ses blanches mamelles
Verse un lait généreux qui fait le cœur hardi.

Viens! si tu veux monter au niveau de ton rêve
Et gravir l'idéal par son échelle d'or;
Nous prenons dans nos mains l'âme qui se soulève,
Et l'emportons vers lui d'un invincible essor.

De nos premiers parvis, tout roses de bruyères,
Monte aux créneaux d'argent perdus dans le ciel bleu.
C'est là, de nos fronts purs, que l'aigle et la prière
S'élancent dans leur vol vers le soleil et Dieu.

Sur nos mille degrés qui mènent à son trône
Fleurissent les moissons dont ton âme a besoin;
Recueille, en y passant, le fruit de chaque zone,
La vertu qu'il te faut pour atteindre plus loin.

D'abord nous donnerons la force à tes pieds frêles,
Puis le calme à ton cœur plein de trouble et de fiel;
Puis à ton âme enfin tu sentiras des ailes,
Et l'aigle dépassé te cédera le ciel.

Là tu respireras l'éther incorruptible
Où germe toute chose, où s'allume le jour,
Et, par delà ce monde et l'univers visible,
Tes haines s'éteindront dans un immense amour.

I

FRANTZ.

Salut ! ô noirs sapins que les glaciers défendent !
        Temple contre l'homme abrité,
Asile des vaincus, mes douleurs te demandent
        Ta sauvage hospitalité.

Ici je n'entends plus gronder comme une injure
        La voix des cités que je hais;
Si je puis respirer ton silence, ô nature,
        Je serai guéri pour jamais !

Je suis venu croyant à ta verte jeunesse,
A l'éternité du désert,
T'apportant, pour qu'un jour leur empire y renaisse,
Mes dieux, dont le culte se perd.

J'ai cru que la forêt, m'abritant sous sa robe,
Régnait en paix sur tes hauteurs...
Mais voilà que j'entends, sur ces confins du globe,
Crier les outils destructeurs !

LES SAPINS.

Oui, les bois gémissants sont pleins de noirs présages ;
Un monde qui t'est cher avec nous disparaît.
Viens donc ! Recueille encor les leçons des vieux âges
Dans les derniers soupirs de la sainte forêt !

Elle meurt ! Nos remparts de rochers et de neige,
Rien n'arrête un seul jour ce siècle audacieux ;
Les chênes sont tombés sous un fer sacrilège,
Le même dont il frappe et les rois et les dieux.

C'est notre tour, à nous, de combler les abîmes !
Souillant sa chevelure aux fanges du torrent,
Le sapin qui trônait, voix des Alpes sublimes,
Croule avec les débris de tout ce qui fut grand.

Les sévères chansons avec nous sont bannies !
Hâte-toi, si ton cœur, disciple des hauts lieux,
Veut savourer encor les grandes harmonies
Dont la terre a nourri l'âme de tes aïeux !

FRANTZ.

Me voici ! Du désert je ne veux plus descendre :
Plus de pacte avec les humains !
Mes pieds de leurs foyers ont secoué la cendre,
Et la poudre de leurs chemins.

Les dieux, la liberté, seuls biens d'une âme forte,
Sont nés chez vous, sur les sommets ;
Ils y viennent mourir et je vous les rapporte :
La terre y renonce à jamais.

Chez vous, en plein soleil, sur ce lit de bruyère
Où nos amours avaient dormi,
Nous trouverons là-haut une mort libre et fière,
Loin des yeux d'un monde ennemi.

Mais avant de tomber avec tout ce que j'aime,
Avant de brûler mon drapeau,
Je veux lancer encore un dernier anathème
Sur les hommes, ce vil troupeau !

LES TORRENTS.

Prêtant ses fureurs à ta haine,
Le torrent se gonfle à ta voix ;
Il court en grondant vers la plaine,
Par la cime où furent les bois.
Tremblez, humains, stupide engeance !
C'est nous qui sommes la vengeance

Des monts dépouillés jusqu'aux os.
Vos désirs, qui lui font injure,
Ont forcé la sainte nature
A déchaîner les grandes eaux.

La trombe éclate, et, sur la pente
Qu'abritaient les chênes divins,
Vos champs où la vigne serpente
Sont emportés dans les ravins.
Le sol, œuvre de mille années,
Les chaumières déracinées,
Les sapins croulant des hauteurs,
La glèbe arrachée aux collines,
Vont enfouir sous les ruines
La cité des profanateurs.

Aide, ô foudre, à notre colère!
Frappe aussi le glacier d'azur!
Car l'homme, aujourd'hui, ne tolère
Rien de sublime et rien de pur.
La neige est trop blanche et trop belle;
Qu'un limon vil fonde avec elle
Pour grossir nos flots irrités!
Allons, roulant ce noir mélange,
Noyer dans une mer de fange
Votre orgueil et vos lâchetés.

FRANTZ.

Moi, je veux que le cri de mon âpre justice
Égale vos rugissements;

Afin que l'âme aussi gronde et vous avertisse
Jusqu'à l'heure des châtiments.

Vous savez s'il jaillit de quelque lâche envie,
L'anathème que j'ai lancé;
Leurs coups ne sont pour rien dans le deuil de ma vie;
Je ne suis pas leur offensé.

Mais je maudis en eux leur propre servitude,
L'orgueil qui leur cache leurs fers,
Leur main cupide osant, jusqu'en ma solitude,
Dépouiller les dieux que je sers.

Je les hais de l'amour que j'ai pour la nature,
Les vieux droits et la liberté.
Je puis mêler sans honte à votre saint murmure
La voix de l'honneur irrité.

Je sais bien qu'à leur souffle il est aisé d'éteindre
Et ma flamme et ces vains discours;
Mais, ô volcans! ô flots qui les forcez à craindre,
Sur eux vous gronderez toujours.

Portez, fléaux vengeurs, dans vos feux, dans votre onde,
Portez, à ce siècle odieux,
La menace qui sort des entrailles d'un monde
D'où l'homme osa chasser les dieux.

RANZ DES VACHES.

Voici les beaux jours, alerte!
L'herbe est verte,

La montagne nous attend;
Les troupeaux couvrent les routes;
Venez toutes,
Mes vaches que j'aime tant!

Par vos noms je vous appelle;
La plus belle,
Fauve et blanche au brun naseau,
Tend son cou pour que j'y mette
Sa clochette;
C'est la reine du troupeau.

Elle marche la première;
Et derrière,
Bondissant vers l'abreuvoir,
Vont, sans cloches argentines,
Les mutines,
Celles dont le poil est noir.

Mais du cornet de vos pâtres,
Mes folâtres,
Vous aimez toujours les sons;
Et sur le versant rapide
Je vous guide
Avec mes seules chansons.

L'oiseau gris de nos bruyères
Familières
Vole, et sans s'effaroucher,
Joyeux de notre venue
Bien connue,
Sur vos fronts veut se percher.

Qu'on est bien sous le mélèze,
Bien à l'aise
Pour traire et battre son lait,
En sifflant dès que l'aurore
Passe et dore
Le toit noir du vieux chalet!

Hier, j'ai vu, seul et l'air sombre,
Cherchant l'ombre,
Descendre un jeune étranger :
Quel ennui dans la montagne
L'accompagne ?
J'y sens mon cœur si léger!

Oh! comme la vie est douce
Sur la mousse,
A l'ombre des grands taillis,
Sous le chêne ou sous le tremble
Où s'assemble
Le groupe des armaillis!

Qu'il fait bon, sous les arcades
Des cascades,
Voir, au refrain de nos chants,
Briller, sur l'eau transparente,
L'amarante
Et l'or des soleils couchants!

L'écho du long précipice
M'est propice;
Le signal de mon cornet,
Sans y réveiller personne,

Y résonne,
Et Mina le reconnaît;

Mina, folle, et tout en joie
Qu'on l'envoie
Ramasser de grand matin
Les fraises, dans ses corbeilles,
Moins vermeilles
Que sa bouche au ris mutin.

Voici les beaux jours, alerte!
L'herbe est verte,
La montagne nous attend;
Les troupeaux couvrent les routes;
Venez toutes,
Mes vaches que j'aime tant!

II

LES FLEURS DU DÉSERT.

Les Alpes nous gardent encore,
Sur quelques sommets préservés,
Des jardins que le monde ignore,
Et que Dieu seul a cultivés.

Là, nos fleurs vivent dans la joie
D'un parfum qui reste inconnu;
Mais, s'il faut qu'un homme nous voie,
Poète, sois le bienvenu!

L'orgueil, dont tu connais l'empire,
T'avait dit peut-être : A quoi sert
La fleur que pas un ne respire,
Et qui sèche au fond du désert ?

Eh bien, à l'auguste nature,
Quand elle compte son trésor,
Le bouquet de fleurs sans culture
Est plus cher que la mine d'or.

Nous sommes les beautés secrètes
Dont la terre, aux jours de bonheur,
Se pare en ses chastes retraites
Pour s'offrir aux yeux du Seigneur.

Dieu voit la pervenche sourire
A l'ombre du rocher natal,
Pareille aux yeux bleus qu'on admire
Voilés du bandeau virginal.

Dans son ravin, seule et paisible,
La fleur n'y connait pas l'ennui ;
Car le jardinier invisible
Nous cultive au désert pour lui.

Il nous aime, il nous connaît toutes.
Or, malgré son amour jaloux,
Il cède aux humains quelques gouttes
Du baume qu'il prépare en nous.

S'il cache au désert ses corbeilles,
S'il a fait si haut son jardin,

Il permet à quelques abeilles
De boire aux fleurs de notre Éden.

Toute âme, aspirant à les suivre,
Goûte, avec leur miel merveilleux,
Un parfum qui l'excite à vivre
Pour atteindre aussi les hauts lieux.

FRANTZ.

Chastes fleurs du désert dont l'haleine est si douce,
Près de vous je respire un calme inattendu.
L'orage qui grondait en mon cœur éperdu
Se dissipe en touchant la bruyère et la mousse.

Jusqu'à vous n'atteint pas le bruit de la cité,
Et sa noire vapeur rampe, au loin, dans les plaines;
Vos soleils ont chassé toutes mes ombres vaines,
Et convié mon âme à la sérénité.

Je m'enivre d'oubli, de repos, de silence;
Je ne sais plus s'il est des cœurs vils, des tyrans;
Et le mol éventail que le zéphyr balance
M'endort sur le velours des gazons odorants.

LES LACS DES MONTAGNES.

Monte encore, et sur les faites
Cherche, à l'orient vermeil,
Des voluptés plus parfaites
Que l'oubli dans le sommeil,

Ton âme, en nos flots trempée,
Comme l'acier de l'épée,
Doit flamboyer au soleil.

L'argent de ma zone blanche
Encadre mon bleu miroir;
Le ciel est proche et se penche
Sur l'eau sans plis pour s'y voir.
Mon sein, des chastes fontaines
Qui vont jaillir dans vos plaines,
Est le profond réservoir.

Déjà ton pied, qui s'allège,
A dépassé les grands bois;
Viens vers la coupe de neige,
Où s'abreuvent les chamois;
Jamais une main grossière,
Jamais l'homme et sa poussière
N'ont souillé l'onde où tu bois.

Viens t'y plonger! et, peut-être,
Toi qui rêves liberté,
Des vertus qui la font naître,
Par nous tu seras doté.
Notre eau d'azur et de glace
Prête à tous ceux qu'elle enlace
Sa force et sa pureté.

FRANTZ.

C'est toi que je demande à la lumière, aux ondes,
Toi qu'enferme la terre en ses reins de granit,

Toi que je veux puiser à ces roches fécondes
D'où jaillit le grand fleuve, où l'aigle a fait son nid.

Toi qui meus l'univers en ta base immobile,
O force, ô bien suprême, ô mère des vertus !
Viens rapporter le calme en mes flancs abattus :
L'homme reste agité quand son cœur est débile.

Ce repos que j'invoque, il n'appartient qu'aux forts ;
Eux seuls auront connu cette paix souveraine
Qui n'est point le sommeil, la torpeur où je dors ;
Eux seuls sont à jamais sans colère et sans haine.

Ici je sens mon âme et mon corps raffermis ;
J'aspire à pleins poumons la vie universelle :
Un soleil créateur sur tout mon corps ruisselle,
Et, mieux prêt au combat, je n'ai plus d'ennemis.

Ici, la nature ouvre à mon nouveau courage
Un monde à conquérir sans y causer de pleurs.
J'y suis fier d'arracher les cristaux et les fleurs
A ces sommets abrupts défendus par l'orage.

J'y sens, à chaque essor vers l'horizon vermeil,
A chaque halte au bout d'une cime élancée,
J'y sens la passion qui cède à la pensée
Comme un feu plus grossier éteint par le soleil.

LES CHAMOIS.

Si tu veux briser tes chaines,
Fuis au delà des grands chênes ;

L'homme est encor trop près d'eux.
Prends, pour éviter ses pièges
Dans les rochers et les neiges,
Prends nos sentiers hasardeux.

Le chamois à barbe blanche
Au-dessus de l'avalanche
Monte avec son pied de fer;
Le vieux chamois solitaire,
Le seul des fils de la terre
Qui soit resté libre et fier!

S'il te faut gras pâturage,
Lit de fleurs et tiède ombrage,
Retourne avec les troupeaux;
Fuis ces rocs où le pied saigne;
L'amant des hauteurs dédaigne
La richesse et le repos!

Jamais, au prix d'une chaîne,
Je n'ai dans la tourbe humaine
Accepté l'herbe ou le pain.
La liberté seule est douce;
Avec elle un peu de mousse
Prise au tronc d'un vieux sapin.

Sous un joug, fût-il de soie,
Mon cou jamais ne se ploie
Comme celui du chevreuil;
Et jamais une caresse
N'éteint, quand mon front se dresse,
Le feu sombre de mon œil.

Le chamois noble et sauvage,
Vivant au nid de l'orage,
Mourra fidèle aux sommets.
Le chasseur qui suit ma trace
Peut exterminer ma race...
Mais l'apprivoiser, jamais.

Courage, enfants de l'aurore !
Bravons l'homme un jour encore,
Demain nous serons sauvés ;
Son pied chancelle à mesure
Qu'il trouve une arme plus sûre,
Et ses reins sont énervés ;

Il a perdu toute haleine
Dans l'air épais de la plaine ;
Tous ses enfants naissent vieux,
Et l'âme, dans leurs corps frêles,
N'a plus d'essor et plus d'ailes
Pour monter si près des cieux.

Mais, sur sa cime éternelle,
Toujours l'Alpe maternelle
Verra bondir d'un pied sûr,
Fier de sa robuste adresse,
Le noir chamois, qui se dresse
Entre la neige et l'azur.

III

LE GLACIER.

Il est sur l'Alpe immense, il est un froid empire
Où plus rien ne végète, où la nature expire,
Et dont nulle saison de joie ou de douleur
Ne change au gré des jours l'immobile couleur.
Là nul être vivant n'a laissé de vestige,
Et le sang le plus chaud dans les veines se fige.
Lorsque à ces blancs sommets l'âme atteint dans son vol,
Le feu des passions meurt en touchant le sol;
Car sur cette hauteur lumineuse et glacée
Rien ne peut habiter, si ce n'est la pensée.
Délivré de ton cœur et de tes sens épais,
Là ton esprit plus pur aura trouvé sa paix.
Va donc! pour embrasser cette vierge sans tache,
Monte à travers la brume où sa tête se cache.
Tu verras, de là-haut, s'élargir l'horizon
Dans la sérénité de l'auguste raison,
Et ton âme, ô poète, aura su faire en elle
Le calme et la clarté de ma neige éternelle.

FRANTZ.

Ici le jour rayonne, égal, tranquille et pur,
Sur la vie et les choses,
Et je vois du même œil, du haut de mon azur,
Les cyprès et les roses.

Je promène au hasard un œil indifférent
Sur cette foule humaine,
Et regarde couler le fleuve et le torrent
Sans amour et sans haine.

Ici, tout vain regret s'est éteint dans mon cœur;
J'y pourrais voir paraître
Mon siècle tout entier sans éprouver d'horreur,
Ni de mépris peut-être.

Sur ces hauteurs de l'âme établi sans retour,
Loin des lieux où l'on pleure,
J'y sens flotter, avec un impassible amour,
L'infini qui m'effleure.

Montons, enveloppé dans notre austère orgueil,
Et si la foudre gronde,
Là, nous aurons du moins soustrait notre cercueil
A la pitié du monde.

LA CLOCHE DE L'HOSPICE

Voyageur errant,
La nuit te surprend,
L'avalanche est proche.
Entends-tu, dans l'air,
Vibrer un son clair?
Entends-tu la cloche?

Pour si haut voler
Et pour t'appeler

Par des sons fidèles,
Notre lourd métal
Dans le feu natal
A trouvé des ailes.

Le fondeur pieux,
Qui fit pour les cieux
La cloche aumônière,
Au bronze écumant
Mêla saintement
L'or de sa prière.

Et l'oiseau d'airain
Cher au pèlerin
Qui sur lui se règle,
S'est venu percher
Au bout du clocher,
Plus haut qu'un nid d'aigle.

Or, toutes les fois
Qu'on entend sa voix
Tinter à l'oreille,
La nuit ou le jour,
C'est l'ardent amour
Qui frappe et l'éveille.

Il dit : qu'au désert
Un cœur reste ouvert,
Un toit qui protège;
Qu'en des lampes d'or
Un feu brûle encor
A travers la neige!

FRANTZ.

Qui m'a parlé plus haut que le glacier géant ?
Est-ce une voix des hommes ?
Vertu, qui fais ici subsister leur néant,
Il faut que tu te nommes !

CHŒUR DES HOSPITALIERS.

Il est un feu dans l'âme et plus pur et plus chaud,
Éclairant mieux pour elle un horizon sans borne ;
Il est une vertu qui la porte plus haut
Que ton orgueil vantant sa sérénité morne.
Près de la sphère ardente où l'amour nous conduit,
L'astre de ta raison est froid comme la nuit.

Tu ne la connus pas, en ta vie infertile,
Cette clarté plus chaude et pourtant plus subtile,
Cette flamme étrangère aux cœurs où tu frappais !
Tes amours ont vécu dans les pleurs, dans les chaînes :
Tous sont morts au milieu des mépris et des haines...
Le nôtre est immortel et nous consume en paix !

Un perfide sommeil t'a surpris sur la neige
Et va livrer ton cœur au néant qui t'assiège.
Sur sa froide raison malheur à qui s'endort !
Ne tiens pas pour sagesse et vrai repos de l'âme

Ton impassible orgueil, cette lueur sans flamme;
La pâle indifférence est la sœur de la mort.

Mais, va! sous ta froideur qui n'est rien qu'un mensonge,
Un souci noble et pur à ton insu te ronge;
Un amour doit renaître en ton cœur agité:
Celui par qui notre âme, en son printemps vivace,
Se couvre encor de fleurs dans ces déserts de glace...
Viens l'apprendre avec nous: son nom est Charité!

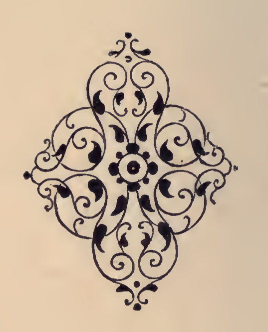
Viens! tu n'auras de paix que dans le sacrifice;
Goûte au moins les douceurs de ton amer calice.
L'homme, tu le sais bien, n'excelle qu'à souffrir;
Mais il peut de ses maux faire sa joie intime,
Si du prix de son sang il sauve une victime.
Tu serais épargné, si tu voulais t'offrir,

Si tu voulais monter sur la hauteur sereine
Où s'éclipsent les sens, où l'âme est souveraine,
Non pour fouler aux pieds tes souvenirs d'avril,
Non pour t'ensevelir sous la neige qui tombe
Et prendre ton orgueil pour chevet de ta tombe...,
Mais pour rester debout au poste du péril.

Nous n'avons pas si haut porté notre demeure
Pour y rêver sans vivre et devancer notre heure,
Et pour nous adorer dans notre oisif orgueil;
Mais, comme l'aigle aux cieux planant ivre de joie,
Notre amour y vola pour découvrir sa proie
Et l'embrasser au loin d'un plus large coup d'œil.

L'âme qui sait atteindre à la cime où nous sommes
S'y rapproche de Dieu sans s'éloigner des hommes;
Elle est là pour descendre et monter tour à tour,
Et, des sommets parés de neige et de bruyères,
Elle s'élance au ciel en gerbes de prières,
Et revient sur la terre en semences d'amour.





IDYLLES HÉROÏQUES



FRANTZ

DÉDICACE

AU PAYS DE FOREZ.

CHER pays de Forez, je te dois une offrande !
Terre où, dans mon berceau, les chênes m'ont parlé,
Ta sève et ton murmure en ma veine ont coulé ;
Il faut qu'un cri d'amour, aujourd'hui, te les rende.

C'est toi qui, la première, au sentier du désert
Fis marcher pas à pas mon enfance inquiète,
Qui m'as nourri d'un miel dans les bois découvert,
Et dans l'eau du torrent m'as baptisé poète.

C'est ton doigt maternel qui dirigea mes yeux
Sur l'alphabet sacré des couleurs ou des formes,
Et, dans l'accent divers des sapins et des ormes,
M'apprit à pénétrer des mots mystérieux.

Par toi, dans l'ombre sainte, enfant des vieux Druides,
J'ai connu des grands bois le sublime frisson;
Poursuivant l'infini des horizons fluides,
Par toi, des hauts sommets je fus le nourrisson.

Mon aile s'est ouverte au vent que tu déchaînes;
Enivré de ton souffle, à l'odeur des prés verts,
J'ai senti circuler, de mon sang à mes vers,
L'esprit qui fait mugir les taureaux et les chênes.

Près d'une eau qui frémit sur son lit de gravier,
Sous l'aune où le geai siffle, où se rit la linotte,
De l'hymne universel m'enseignant chaque note,
Tu conduisis mes doigts sur ton vaste clavier.

Tu fus mon premier livre et mon premier solfége;
Écolier, j'ai reçu mes plus sages leçons
De ces voix qu'on écoute en longeant les buissons;
Tes soleils m'ont tiré de la nuit du collége.

J'appris des laboureurs et des batteurs de grain
Ce rhythme indéfini qui dans l'écho s'achève;
Que de soirs j'ai trouvé, dans ce vague refrain,
Enfant un doux sommeil, jeune homme un plus doux rêve!

Le foyer et le champ, les récits de l'aïeul,
Tout ce qui pour le cœur compose la patrie,
Tous ces trésors que j'aime avec idolâtrie,
Cher pays de Forez, je les tiens de toi seul.

Tous mes fruits ont germé sur tes douces collines;
Ma sève ne sort pas d'une immonde cité;

Si je fleuris au sol où je fus transplanté,
C'est que je garde encor ta terre à mes racines.

Un sang paisible et fort, pur de tous vils penchants,
Est transmis à tes fils, chaste et verte contrée
Où d'Urfé promenait les bergers de l'Astrée,
Et dont la ville encor garde les mœurs des champs!

Par toi je fus poète, et d'un plus fier langage
Peut-être, sous mes doigts, la harpe des forêts
Parla mieux d'idéal et sut mieux tes secrets...
Mais cette œuvre est la tienne et je t'en fais hommage.

Reçois-le sans l'ouvrir, ce livre d'un songeur,
Trop plein des visions de ce siècle malade;
Reste à chanter encor quelque vieille ballade,
Et garde bien tes fils de son doute rongeur.

Quand de revoir ton sol Dieu m'accorde la fête,
Je veux qu'aux verts détours des sentiers réjouis
Tous ceux que je rencontre, ignorant le poète,
Tendent leur main calleuse à l'enfant du pays.

Que nul, pour me complaire, en s'efforçant, n'y cause
De livres et d'auteurs, de systèmes nouveaux;
Mais admire avec moi sa terre et ses travaux,
Et, sur chaque rosier me coupant une rose,

Me dise ses projets pour le futur printemps,
Combien de chars de blé sont entrés dans ses granges,
Quel nectar il espère aux prochaines vendanges,
Quel miracle aux pêcheurs promettent ses étangs.

Chez toi, je ne viens pas pour glaner quelque feuille
De ces douteux lauriers tressés d'un doigt moqueur;
Plus saine, ô cher pays! et plus douce à mon cœur,
Dieu me fait la moisson qu'en tes champs je recueille.

Sur la bruyère en fleur, sous les pins odorants,
J'y respire à longs traits l'air pur et la lumière;
Dans l'enclos séculaire, autour des bancs de pierre,
J'y vais interroger l'ombre des vieux parents.

C'est là qu'ils ont vécu comme je voudrais vivre,
Laborieux et fiers, obscurs, mais sans remords,
Traçant devant leurs fils le sillon qu'il faut suivre,
Et marchant, le front calme, à d'héroïques morts.

Si chez toi, loin du siècle et des modernes fanges,
Je vivais de repos, d'ombre et de souvenir,
Mon livre, sous ce chêne où je viens rajeunir,
Serait digne de l'œil des enfants et des anges.

Jamais je n'ai subi les orages du cœur
Sous ces rameaux sacrés dont j'aspirais la sève;
Dans nos sentiers amis quand je retourne en rêve,
Je n'y revois passer que ma mère et ma sœur.

Ignore, ô cher pays! mes vers et mon nom même;
Mais donne-moi ma part de soleil et d'air pur.
Où l'on se sent heureux, il est doux d'être obscur:
Garde-moi seulement le cœur de ceux que j'aime.

Si pourtant de l'oubli mon œuvre se défend,
S'il s'attache à mon nom quelque gloire modeste,

Alors rappelle-toi que je suis ton enfant,
Que tu m'as fait poète, et que l'honneur t'en reste.

Donne à mon souvenir quelque humble monument;
Que la mort me ramène en un lit que j'envie,
Au pied des monts si chers d'où m'a chassé la vie,
Et vers qui mon espoir s'élance à tout moment.

Là, j'ai rêvé la tombe où je voudrais descendre;
Là, d'avance, implorant le suprême repos,
Je voudrais rapporter la maternelle cendre,
Pour que les os des miens s'y mêlent à mes os.

Toi, dont le vieux granit survit à tous les marbres,
Terre où nous dormirons dans l'éternelle paix,
Fais sur nous verdoyer tes gazons plus épais;
Fais, dans l'air frémissant, chanter tes plus grands arbres.

Que tout, ruches et nids, fourmille en ce beau lieu;
Que la vie en sa fleur fête ma sépulture,
Pour que mon âme, encore, entende au sein de Dieu
Tes voix que j'essayai de traduire, ô Nature!

PROLOGUE

AVRIL.

C'est moi qui décoche à ta vitre
Ce rayon d'or leste et joyeux
Dont le feu, sur ton noir pupitre,
Tombe, et rejaillit dans tes yeux.

Ferme, en chassant ton rêve sombre,
Ce livre jaune où tu t'endors;
Fuis gaîment la ville et son ombre
Pour me suivre aux prés, d'où je sors.

Je suis le printemps! Dieu m'envoie,
Plein de musique et de couleurs,
Pour semer la vie et la joie
Dans les âmes et dans les fleurs.

FRANTZ.

Je fuirai sans regrets ce toit sombre et mon livre,
O printemps! mais je veux du moins,
Sous ton jeune soleil qui m'invite à le suivre,
Marcher sans guide et sans témoins.

Je hais tous les sentiers que le passant me nomme,
Tout lieu d'où je suis revenu;
Je veux, dans le désert, loin des traces de l'homme,
Je veux voir de près l'inconnu.

LE BATON DE L'AÏEUL.

Toi qui cherches ton passage,
Fier de le trouver tout seul,
Si ton cœur est resté sage,
Prends le bâton de l'aïeul.

Quelque jour, entre deux routes,
Hésitant, chargé d'ennui,
Si tu t'assieds, si tu doutes...,
Laisse-toi guider par lui.

Tu peux sur sa rude écorce
T'appuyer en sureté;
Il a donné de sa force
A tous ceux qui l'ont porté.

Il n'a pas conduit ses maîtres
Vers les orgueilleux sommets;
Mais, par lui, de tes ancêtres
Le pied n'a tremblé jamais.

Ceux-là n'avaient pas l'envie
De fuir tout le genre humain,
Et, pour traverser la vie,
Ils prenaient le droit chemin.

Par la montagne et la plaine,
Partout où le blé mûrit,
Ils creusaient, sans perdre haleine,
Le sillon qui te nourrit.

Posant leur sceptre de frêne
Sur le seuil de la maison,
Ils rentraient, l'âme sereine,
Sans rêver d'autre horizon.

Fais comme eux : viens, abandonne
L'oisif orgueil; il te perd...
La nature qui t'est bonne,
C'est le champ, non le désert !

I

LA FENAISON

Vois, par-dessus la haie où chantent les fauvettes,
Dans le foin verdoyant aux teintes violettes,
Cachés jusqu'aux genoux et montant de là-bas,
Les faucheurs, alignés, marchant du même pas;
En cercle, à côté d'eux, frappent les faux tournantes :
Le fer siffle en rasant les tiges frissonnantes,
Et, dans le vert sillon tracé par les râteaux,
L'herbe épaisse à leurs pieds se couche en tas égaux.

A l'ombre, au bout du pré, chacun souffle à sa guise;
Le travailleur s'assied, et sa lame s'aiguise,
Et l'on entend, parmi les gais refrains, dans l'air,
Tinter sous le marteau l'acier sonore et clair.
Plus loin, dans le soleil, qui le sèche à merveille,
Monte en cône arrondi le foin coupé la veille;
Là, vous écoutez rire, autour des peupliers,
Les filles de la ferme en rouges tabliers,
Et la meule y reçoit de la fourche de frêne
Les gerbes de sainfoin que le râteau lui traîne.

Un char, dont l'essieu crie en montant le coteau,
Balance, au pas des bœufs, son odorant fardeau,

Aux arbres du chemin, chaque fois qu'il se penche,
Laissant fleurs et gazons pendus à chaque branche.
Un autre, vide encor, s'arrête; et les enfants,
Assiégeant le timon, y grimpent triomphants.
Appuyé sur le joug du taureau qui rumine,
Un robuste bouvier, jeune et de fière mine,
Dont la brune faneuse accuse le repos,
Sourit nonchalamment à ses joyeux propos.
Bientôt, parmi les cris, la joie universelle,
Le gerbier tout entier sur le char s'amoncelle;
Tant la gaité rustique aux lèvres de corail
Sait abréger la peine et doubler le travail.

Toi, qui fuis ces labeurs que la sagesse envie,
Pourquoi, sans t'arrêter, passer devant la vie,
Voyageur poursuivi par ton rêve importun,
Et refuser ta part dans le bonheur commun ?

BERTHE.

Nouez les ronces aux charmilles
Et l'aubépine à l'églantier;
Tendez vos rets, ô jeunes filles,
Entre les buissons du sentier.
A ce bel étranger morose
Qui voit les fleurs sans les cueillir,
Fermez, d'une chaîne de rose,
Le chemin qu'il prend pour nous fuir.

FRANTZ.

Au rossignol chanteur préparez une cage,
Tressez pour l'enfermer le jonc et le glaïeul;

Mais au loup, s'il se montre, ouvrez vite un passage :
Je suis méchant, et je veux rester seul !

BERTHE.

Ton cœur vaut mieux que tes paroles !
Tes regards sont tristes, mais doux ;
Il faut qu'ici tu te consoles,
Loin des bois où vivent les loups.

Si la faux t'effraye et te pèse,
Prends du moins ce râteau léger ;
Avec nous tu peux, à ton aise,
Faner l'herbe de ce verger.

Le goûter, au fond des corbeilles,
Va nous offrir, dans un moment,
Blanche crème et fraises vermeilles,
Et pain bis mêlé de froment.

FRANTZ.

Là-haut, dans les pays où je veux aller vivre,
Il est des fleurs sans nom, il est des fruits divins ;
Et, du tronc de chaque arbre, un miel qui vous enivre
Jaillit à flots plus purs que tous les vins.

BERTHE.

Nos prés ont des fleurs aussi douces ;
Essaye un jour de leur odeur.
Pose un peu sur ton front boudeur
Ces couronnes que tu repousses.

A côté de nous reste assis
Sur ces pelouses favorites;
Laisse à nos fraîches marguerites
Effacer tes pâles soucis.

LES JEUNES FILLES.

Vois, là-bas, sur cette gerbe,
Nu dans l'herbe,
Ce lutin blond et vermeil;
L'enfant, déjà si folâtre
Près de l'âtre,
Qu'il est gai sous le soleil!

Vois briller sa grosse joue;
Comme il joue!
De foin le voilà couvert.
On dirait un pavot rouge
Quand il bouge,
Un pavot dans le blé vert.

Son jeune chien, fou de joie,
Court, aboie,
Lèche ses mains, son cou blanc;
Dans l'herbe qu'ils éparpillent
Ils sautillent
Et roulent flanc contre flanc.

Le marmot est tout en nage;
Son visage
Au grand air s'est empourpré;

Qu'il est heureux sans mélange,
Le bel ange,
Quand on fauche dans le pré !

BERTHE.

Pourquoi t'enfuir, à perdre haleine,
Vers ces sommets, à l'horizon,
Quand on est si gai dans la plaine,
Quand le feu flambe à la maison !

Voici la nuit, le ciel se couvre,
Le dernier char vient de partir;
Vois, là-bas, la grange qui s'ouvre;
L'éclair brille pour t'avertir.

Viens donc, un râteau sur l'épaule,
Comme nous, joyeux et chantant,
Respirer, sous l'ombre du saule,
L'odeur des foins que j'aime tant.

Les chars et les faucheurs sont rentrés à la ferme :
Sur le pré ras tondu le buisson se referme;
Mais du gazon plus vert renaît le bouton d'or,
Et l'immense bercail va se peupler encor.

Les vaches, les taureaux, détachés de la crèche,
Las de l'obscure étable et de la paille sèche,
Mugissent de plaisir, et, pressant leurs pas lourds,
Frottent leurs bruns naseaux sur le sol de velours.
Sautant de leur cavale à l'inculte crinière
Qu'enivrent l'air plus tiède et l'odeur printanière,

Les pâtres étourdis, voleurs de nids d'oiseaux,
Tressent à leurs captifs des prisons de roseaux.
Le chien jappe aux jarrets de la génisse blonde,
Le groupe des chevreaux s'éparpille à la ronde;
Et là-bas, au soleil, s'étend, calme et serein,
Et dort le taureau noir luisant comme l'airain.

II

LES MOISSONS

CHANT DU COQ.

Levez-vous, moissonneurs, alerte!
Le coq a chanté sur le toit.
D'ombre encor la plaine est couverte,
Mais l'aube vient, le coq la voit;
Quittez vos lits de mousse verte.
Alerte, moissonneurs, alerte!
Le coq a chanté sur le toit.

Le coq, horloge de la grange,
Sent marcher l'heure et le soleil.
Avant que l'horizon se frange
D'un fil d'écarlate et d'orange,
Qu'un bout du clocher soit vermeil,
Le coq, horloge de la grange,
Sonne à tous un joyeux réveil.

Le coq vaillant chante avec joie
L'amour, la guerre et le travail.
Si l'épervier là-haut tournoie,
Lui, sous son casque de corail,
Fier, il vaincra l'oiseau de proie.
Le coq vaillant chante avec joie
L'amour, la guerre et le travail.

Les blés hauts et dorés, que le vent touche à peine,
Comme un jaune océan ondulent sur la plaine;
D'un long ruban de pourpre agité mollement,
L'aurore en feu rougit ces vagues de froment,
Et, dans l'air, l'alouette, en secouant sa plume,
Chante, et comme un rubis dans le ciel bleu s'allume.

Mais déjà la faucille est au pied des épis.
Les souples moissonneurs, sur le chaume accroupis,
Sont cachés tout entiers, comme un nageur sous l'onde;
Leur front noir reparaît parfois sur la mer blonde.
Plongeant leurs bras actifs dans les flots de blé mûr,
Ils avancent toujours de leur pas lent, mais sûr;
Leur fer tranchant et prompt, à tous les coups qu'il frappe,
Rétrécit devant eux l'or de l'immense nappe.
Derrière eux, le sillon reparaît morne et gris,
Les bleuets sont tombés et les pavots fleuris;
Et le soleil de juin, piquant comme la flèche,
Sur leur couche de paille à l'instant les dessèche.

Le sol brûle; on dirait que la flamme a passé
Sur le terrain, déjà blanchâtre et crevassé.
Les faux marchent toujours, allongeant derrière elles
Les rangs d'épis tombés en réseaux parallèles,

Et qui semblent de loin, tissu fauve et doré,
Des toiles de lin neuf qu'on blanchit sur le pré.

Dans l'air lourd, plus de voix, hors le bruit des cigales
Frappant le ciel cuivré de leurs notes égales.
Entre les moissonneurs, plus de joyeux propos;
Il est temps que midi sonne enfin le repos;
L'œuvre languit; la main, en essuyant la tempe,
Retombe mollement avec l'eau qui la trempe.
Les yeux cherchent; voici, travailleurs aux abois,
Que vous voyez venir, par le sentier du bois,
Les rouges tabliers, les corbeilles couvertes
D'un linge blanc qui luit entre les feuilles vertes.
Des cris ont salué l'espoir du gai repas.
Vers l'ombre, au bout du champ, chacun marche à grands pas.
On s'assied. Les grands pains sont étalés sur l'herbe.
Le maître fait les parts, trônant sur une gerbe.
La fermière a servi les rustiques apprêts
Et rempli d'un vin clair les écuelles de grès.
Mais, déjà, sous le chêne où la mousse l'invite,
Pressant comme la soif, le sommeil descend vite.
Près de l'homme endormi, les marmots en éveil
Font leur moisson d'ivraie et de pavot vermeil.

Là, debout, lui montrant sa terre et sa chaumière,
Le fermier prend la main de la brune fermière.

FRANTZ.

Vois ces riches moissons; vois sous ces flots de blé
Notre champ qui se dore :
D'une moisson d'amour le printemps a comblé
Mon cœur plus riche encore!

Viens! pour payer les fleurs que tu m'offrais hier,
Qu'aujourd'hui tu me donnes,
Je veux, en épis mûrs, à ton front doux et fier
Rendre ici des couronnes.

BERTHE.

Quand tu fuyais, sombre, et cherchant
Un désert et des fleurs nouvelles,
Je t'ai dit : Ma vigne et mon champ,
Mes prés, en cachent de plus belles.

Rien, dans ces lointains merveilleux,
Ne vaut les fruits, les blés qu'on sème
Dans le sillon de ses aïeux,
Et qu'on partage à ceux qu'on aime.

FRANTZ.

C'est par toi que ces champs ont porté fruits et fleurs,
Ma belle ménagère!
Tu prends avec amour ta part de mes labeurs,
La mienne est plus légère.

Ces travaux sont moins durs que n'étaient mon repos,
Ma solitude oisive;
Je sens, à tes côtés, mon cœur jeune et dispos;
Ta grâce me ravive.

BERTHE.

Avant de trouver ton appui,
Mon cœur, sous sa gaîté frivole,
Succombait à ce vague ennui
Qu'une mère à peine console.
Mais aujourd'hui je sens par toi,
Sous ton regard qui me caresse,
Un bonheur pur de tout effroi,
Calme et fort comme ta tendresse.

LES JEUNES FILLES.

Nous avons cueilli sur les prés
L'aubépine en fleur qui s'y penche,
Et, dans les gazons diaprés,
Choisi la pâquerette blanche.
Nous avons fait des fleurs d'avril
Au parfum léger et subtil,
A la couleur pâle et charmante,
Nous avons fait des fleurs d'avril
Ton bouquet de vierge et d'amante.

Et nous voulons tresser encor
De rose ardente et parfumée,
De pavot rouge et d'épis d'or,
Ta couronne d'épouse aimée,
Avec les fleurs de nos chansons.
Posons l'or des jeunes moissons,

En triant bien l'ivraie amère,
Posons l'or des jeunes moissons
Sur ton front d'épouse et de mère.

Mêlez des branches de rosier
Au flexible sarment des treilles;
Taillez dans le saule et l'osier;
Il faut à nos fruits des corbeilles.
Courbez les branches en cerceau,
Il faut à l'enfant un berceau
Et des paniers à la vendange;
Courbez les branches en cerceau,
Faites sa couche au petit ange.

Sur les chars empourprés des derniers feux du jour,
Gerbes et moissonneurs sont rentrés dans la cour.
Déjà dans l'avenue, en face de la grange,
Sonne la cornemuse, et la troupe s'y range.

Le plus vieux, qui maintient le rite coutumier,
A réglé le cortège et marche le premier.
Il porte, heureux trésor acquis par tant de peine,
La couronne d'épis sur une croix de chêne.
Un ruban d'écarlate enroule au bois grossier
Les fleurs que l'été mêle au froment nourricier;
Et l'emblème sacré de joie et d'abondance
Du travail et de Dieu parle avec évidence.

On part; la voix éclate, et les vieilles chansons
Escortent noblement le bouquet des moissons.
Le soir dore les murs de la ferme qui brille.
Là, debout sur le seuil, le père de famille

Attend, paisible et fier, tout son peuple assemblé,
Et reçoit dans ses mains les prémices du blé.

Bientôt les épis d'or et la croix qui les porte,
Comme un signe de Dieu, sont cloués sur la porte;
Ils y doivent rester jusqu'à l'autre saison,
Pour garder de tout mal les champs et la maison.

Or, pour les moissonneurs, la journée étant faite,
Commence le plaisir de la rustique fête,
La danse et le repas où le maître joyeux
Écoute leurs chansons et s'assied avec eux.

UN MOISSONNEUR.

La montagne a ses prairies,
Le lait pur des vacheries,
Des sources à chaque pas,
Des bouleaux et des mélèzes,
Et des fraises...
Mais le froment n'y vient pas.

Là, j'ai mon taillis de hêtre,
Un troupeau dont je suis maître,
Un grand chalet de sapin.
Là, j'ai nombreuse famille :
Ma faucille
Sait où lui trouver du pain.

La plaine en doux fruits abonde,
D'épis elle est toute blonde;

Le blé rentre à plein portail;
Mais la montagne a des hommes,
Et nous sommes
Les plus braves au travail.

L'air est chaud comme à la orge,
La soif nous serre la gorge;
Mais la moisson va son train;
Puis, au bout de la semaine,
On ramène
Son mulet chargé de grain.

Mes fils, au bruit de ses cloches,
Légers, glissant sur les roches,
Viennent se pendre à mon flanc,
Fêtant de leurs allégresses
Mes caresses
Et l'espoir du bon pain blanc.

CHŒUR.

Moissonneurs! sans plaindre vos peines,
Cueillez les blés mûrs dans les plaines,
Le blé, notre bien le plus cher!
Ce grain d'or, sous sa pâle écorce,
C'est le germe de notre force;
C'est notre sang et notre chair.

Pour le pauvre en liant la gerbe,
Laissez quelques épis dans l'herbe;
Qu'il glane un peu de ce bon grain.

Puissions-nous, dans un champ prospère,
Voir tous les fils du même père
Unis autour du même pain !

FRANTZ.

La maison, tout en fête, avec amour décore
L'heureux char des moissons qui s'est rempli pour nous ;
La maison, tout en fête et plus joyeuse encore,
A vu l'épouse entrer et sourire à l'époux.

Dieu fait murir les blés ; c'est la femme économe
Qui mélange un sel pur au pain de chaque jour ;
C'est elle, en souriant, qui donne au cœur de l'homme
Son aliment sacré d'allégresse et d'amour.

Comme ce blond froment, elle est l'or véritable ;
Elle est le chaste orgueil du maitre et du manoir,
Le joyau qu'on admire, accoudé sur la table,
Le flambeau du foyer quand le ciel se fait noir.

La maison, tout en fête, avec amour décore
L'heureux char des moissons qui s'est rempli pour nous ;
La maison, tout en fête et plus joyeuse encore,
A vu l'épouse entrer et sourire à l'époux.

III

LES VENDANGES

Hier on cueillait à l'arbre une dernière pêche,
Et ce matin voici, dans l'aube épaisse et fraîche,
L'automne qui blanchit sur les coteaux voisins.
Un fin givre a ridé la pourpre des raisins.
Là-bas voyez-vous poindre, au bout de la montée,
Les ceps aux feuilles d'or dans la brume argentée ?
L'horizon s'éclaircit en de vagues rougeurs,
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.

Avec des cris joyeux ils entrent dans la vigne :
Chacun dans le sillon que le maître désigne,
Serpe en main, sous l'arbuste a posé son panier.
Honte à qui reste en route et finit le dernier ?
Les rires, les clameurs stimulent sa paresse.
Aussi comme chacun dans sa gaîté se presse !
Presque au milieu du champ, déjà brille, là-bas,
Plus d'un rouge corset entre les échalas.
Voici qu'un lièvre part ; on a vu ses oreilles.
La grive au cri perçant fuit et rase les treilles.
Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois,

Et bien des chars, ployant sous l'heureuse vendange,
Escortés des enfants, sont partis pour la grange.

Au pas lent des taureaux, les voilà revenus,
Rapportant tout l'essaim des marmots aux pieds nus.
On descend, et la troupe à grand bruit s'éparpille,
Va des chars aux paniers, revient, saute et grappille;
Près des ceps oubliés se livre des combats.
Qu'il est doux de les voir, si vifs dans leurs ébats,
Préludant par des pleurs à de folles risées,
Tout empourprés du jus des grappes écrasées.

BERTHE.

Vois ces garçons frais et joyeux;
Le plus beau, c'est encor le nôtre;
Comme il sourit de ses grands yeux!
Comme il nous cherche l'un et l'autre!

Depuis que Dieu me l'a donné,
Ce fils, ta souriante image,
Je crois dans mon cœur étonné
Que je t'aime encor davantage.

FRANTZ.

Oui, notre âme agrandie est plus pleine d'amour.
Dieu nous a fait largesse.
Ma maison et mon cœur ont reçu dès ce jour
La suprême richesse.

Sois bénie à jamais avec ton fruit charmant,
O branche maternelle!

Viens t'enlacer au cou du père et de l'amant,
Viens, tous les jours plus belle !

Baise aux bras de l'époux notre ange au front vermeil,
Ce fils qu'on nous envie,
Et qui fait rayonner d'espoir et de soleil
L'automne de ma vie.

L'ENFANT.

L'enfant est roi parmi nous
Sitôt qu'il respire;
Son trône est sur nos genoux
Et chacun l'admire.
Il est roi, le bel enfant!
Son caprice est triomphant
Dès qu'il veut sourire.

C'est la gaité du manoir,
Jadis solitaire;
Ses yeux éclipsent, le soir,
Notre lampe austère.
C'est la primeur du verger,
L'agneau blanc cher au berger,
La fleur du parterre.

Il fait de ses cheveux d'or
L'anneau qui nous lie;
Il fait qu'on espère encor,
Il fait qu'on oublie.
Lorsqu'un orage a grondé,

Que les pleurs ont débordé,
  Il réconcilie.

C'est pour lui qu'on a semé,
  Qu'on remplit la grange;
Le pain blanc reste enfermé
  Pour le petit ange.
C'est pour lui, joyeux garçon,
Que chacun dit sa chanson,
  Pour lui qu'on vendange.

UN VENDANGEUR.

Fêtez les raisins mûrs! venez de toutes parts,
Enfants! Sur les tonneaux qui sonnent dans les chars
  Grimpez, ô blonde fourmilière!
C'est votre fête, à vous, quand on cueille ce fruit;
C'est le jour du fou rire et des chants et du bruit...
  Venez, ceints de pampre et de lierre.

Dansez, garçons joufflus, une grappe à la main;
A la cuve, au pressoir ne manquez pas demain;
  Suivez la vendange à la trace.
Tendez l'écuelle au vin qui jaillit violet:
Le raisin doit donner, bientôt après le lait,
  A boire au fils de bonne race.

Pour qu'il soit brave, un jour, à la guerre, au travail,
Mouillons, dès qu'il est né, sa lèvre de corail
  D'un vin pur; il faudra qu'il l'aime.
Le vin fait notre sang plus riche et plus joyeux.

Apportez-nous l'enfant! et d'un flot de vin vieux
Donnons-lui gaîment son baptême.

UN SOLDAT.

Un feu sacré, sur nos coteaux,
Jaillit des fermes aux châteaux,
Et le cep aux longs bras s'élance.
Les bons soldats et les bons vins
Sont issus de nos champs divins,
Les soldats et les vins de France.

Tant que la France et le soleil
Produiront ce fruit sans pareil,
Que la vigne sera féconde,
Les premiers en guerre, en amour,
Nos enfants seront, tour à tour,
La joie et la terreur du monde.

Je suis soldat et vigneron;
Si, demain, le bruit du clairon
Vient encore à se faire entendre,
J'ai sur mon bahut de noyer
Sabre et fusil, près du foyer;
Je saurai bien les y reprendre.

CHŒUR.

Le ciel perd, avec l'été,
Sa gaîté;
Craignez l'hiver monotone.

Mais, pour réveiller le cœur,
Ma liqueur
Coule des doigts de l'automne.

Viens, de la cuve au pressoir,
Recevoir
Jusqu'à sa goutte dernière;
Tiens fermé, jusqu'en avril,
Le baril
Où la sève est prisonnière.

Puis, sous un cristal épais,
Couche en paix
Le vin qui mûrit à l'ombre.
Laissons vieillir endormi
Cet ami,
Pour le trouver au temps sombre.

Dans ces flots couleur de feu,
Le bon Dieu
Mit pour nous d'ardentes flammes;
Quand il fait froid, quand le soir
Est bien noir,
C'est du soleil pour nos âmes.

FRANTZ.

Suivez les chars au pas des taureaux familiers,
Chanteurs! Bénissez Dieu, la saison est féconde;
La maison sera pleine ainsi que les celliers...
La famille est nombreuse, et la vendange abonde.

Laissez grandir l'enfant, laissez vieillir le vin !
Pour qu'au déclin des jours ce fils, en qui j'espère,
Verse une ardeur encore avec ce jus divin
Dans le sang rajeuni de l'aïeul et du père...
Laissez grandir l'enfant, laissez vieillir le vin !

IV

LES SEMAILLES

Les vapeurs de novembre et le soir qui commence
Répandent leur fraîcheur dans notre plaine immense.
Un reste de clarté, sur un nuage ardent,
Découpe le profil des grands monts d'occident.
A l'abri des sommets baignés de vapeur rose,
Le soleil, déjà las, s'incline et se repose.
Mais l'homme, infatigable à l'œuvre du labour,
Profite jusqu'au bout de sa force et du jour;
Il pousse, avec lenteur, ses bœufs dont le poil fume.
Dans l'air qui s'épaissit tout blanchi par la brume,
On entend des bouviers traîner le long refrain.
Ah ! qu'il est beau de voir sur le même terrain,
Foulant du même pas les herbes disparues,
Six paires de grands bœufs traînant leurs six charrues !
Comme des chars de guerre, ils marchent alignés,
S'efforçant sous le joug, ardents et résignés;
Si doux, qu'on les excite avec une caresse.
Inutile au bouvier, l'aiguillon se redresse.

Mille oiseaux à l'entour, dans les sillons ouverts,
Attardés par l'appât, vont becquetant les vers.
Linot, bergeronnette et mésange hardie
Sous les pieds des taureaux courent à l'étourdie,
Voltigent sur leurs fronts, effleurent leur poitrail.
La paix règne entre tous, dans ce champ du travail.
Aux vents frais de la nuit, le bois prochain frissonne
Et jette au sillon noir l'or des feuilles d'automne.
La sorbe aux grains ambrés tremble au bout du buisson,
Le seul bruit qui domine est la vieille chanson,
La voix du laboureur, lancée à toute haleine,
Qui plane et qui s'étend jusqu'au bout de la plaine.

LE BOUVIER.

Il est noble, il s'assied près des anciens du bourg,
Le bouvier qui commande aux taureaux de labour
Domptés par sa main vigoureuse;
De l'antique charrue il tient le gouvernail,
Et le grain sortira, fruit de son dur travail,
Du sillon large et droit qu'il creuse.

Il est vaillant jouteur du poing et du bâton;
C'est lui qui dans la lice, aux fêtes du canton,
Lance au but les folles cavales;
Du village ennemi son bras est redouté;
Près de lui, beau danseur rayonnant de gaîté,
Toutes les filles sont rivales.

S'il part conscrit, bien vite il est fait grenadier.
Honneur aux hommes forts! au solide bouvier:
Sa place est partout la première.

A table avec son maître, assis au même banc,
Il a sa bonne part du cidre et du pain blanc,
Servis des mains de la fermière.

CHANT DE LABOUR.

Plus loin! creusez encore un plus vaste sillon,
Mes fiers taureaux, avant de rentrer à l'étable;
Ma voix excite encor d'un paisible aiguillon
Votre lenteur infatigable.

Le travail presse, amis! il faut qu'il dure encor,
Il faut de l'héritage avoir atteint les bornes,
Avant que ce sommet cache le globe d'or
Qui luit en face entre vos cornes.

Retournons bien ce sol du levant au couchant;
Qu'il offre un lit fécond au grain que l'on y sème!
Je veux, pour de longs jours, fertiliser mon champ,
Avant de m'y coucher moi-même.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Plus loin toujours, ô laboureurs,
Poussez le soc de vos charrues;
Plus loin, oiseaux avant-coureurs,
Lancez vos ailes dans les nues!
Voici l'hiver et ses horreurs;
Passez, corbeaux, cygnes et grues.

Dans nos bois, où rôdent les loups,
Un vent noir déjà siffle et gronde.
Cherchez un asile plus doux,
Un ciel où la lumière abonde.
Volez, oiseaux, précédez-nous;
Allez trouver un meilleur monde!

S'il est des pays sans hivers,
Des flots que nul vent ne déchire;
S'il est des jardins toujours verts,
Où les yeux ne font que sourire,
Où les cœurs sont toujours ouverts...,
Oiseaux, revenez me le dire!

Pour vous suivre et sous ce ciel d'or
Guérir le mal dont je succombe,
Mon âme a déjà pris l'essor;
J'ai les ailes de la colombe.
J'arriverai! dussé-je encor
Franchir l'épaisseur de la tombe!

Mais là-bas, arrêtés au milieu du sillon,
Les bouviers, à genoux, plantent leur aiguillon.
Tandis qu'au-dessus d'eux les corbeaux et les cygnes
Dans les sentiers du ciel passent en longues lignes,
Sur la feuille jaunie un cortège nombreux
Serpente, au bord du bois, le long du chemin creux:
C'est la famille en deuil et d'amis entourée
Qui porte au champ des mort l'aïeule vénérée.

Les voilà disparus dans le funèbre enclos,
Et déjà l'on entend, au milieu des sanglots,

— Le prêtre ayant fini son oraison dernière, —
La terre, — ô bruit affreux ! — retombant sur la bière.
Or, seuls dans leur sentier, revenant à l'écart,
Les époux l'un de l'autre ont cherché le regard.

FRANTZ.

Ah ! je voudrais verser mon âme tout entière
Au sillon que voilà ;
Et dormir à jamais sous cette morne pierre,
Si tu n'étais pas là,

Si ma vie en son deuil n'était pas enchaînée
Aux bras de nos enfants...
Mais mon cœur sera fort contre la destinée ;
C'est toi qui le défends.

J'ai vu crouler sous moi le sol de ma colline ;
Mais l'arbre y vit toujours,
O mère de mes fils ! car j'ai pris ma racine
Dans nos saintes amours.

Reçois donc à cette heure, avec ma plainte amère
D'un bonheur envolé,
Tout mon cœur dans un mot : Dieu m'a repris ma mère,
Et tu m'as consolé !

BERTHE.

Et moi, dans un mot je rassemble
Les plus saints noms et les plus doux ;
J'ai mon père et ma mère ensemble
Et mon frère en toi, mon époux !

Pourvu que ton cœur m'y réponde,
Notre champ est mon univers;
J'ai mon paradis en ce monde
Tant que tes bras m'y sont ouverts;

Tant que Dieu garde et que prospère
De nos fils le riant essaim;
Tant que je puis, devant leur père,
Les presser tous contre mon sein.

Par eux, dans le deuil où nous sommes,
Laisse ton cœur se ranimer;
Vis pour en faire un jour des hommes;
Moi, je leur enseigne à t'aimer.

FRANTZ.

A genoux, mes enfants, priez, pleurez près d'elle,
Que nos morts soient joyeux !
Sa voix fait tressaillir la terre maternelle
Pleine de vos aïeux.

Donnez-leur, ô mes fils, à tous ces morts augustes,
Vos premières douleurs.
Vous devez un sang pur aux vertus de ces justes;
Qu'ils aient au moins vos pleurs !

Leur austère travail a fondé ce domaine,
Ce champ qui vous nourrit;
Leur sagesse a glané dans la sagesse humaine
Le pain de votre esprit.

Par eux ont survécu ces chênes dont l'ombrage
Orne encor ce beau lieu;
Par eux l'antique foi, pour suprême héritage,
Vous transmit le vrai Dieu.

Demandons nos vertus au tombeau de l'ancêtre!
Offrons-lui nos remords!
Dieu sème au fond des cœurs le bien qui doit y naître,
Dans la saison des morts.

LE SEMEUR.

La terre est assez labourée,
Des entrailles du champ ôtez le soc d'airain.
Notre âme est assez déchirée,
Des cœurs qu'il brise encore ôtez le noir chagrin.
Et vous, divin semeur, parcourez la contrée;
La terre est assez labourée;
Versez, versez à flots les germes du bon grain.

Prêtez au sillon la semence,
Donnez aux morts chéris leur gîte hospitalier.
La vie est là qui recommence;
Ce champ pour une graine en rapporte un millier.
L'hiver, tout va dormir sous un linceul immense;
Prêtez au sillon la semence,
Le printemps du Seigneur viendra tout réveiller.

ÉPILOGUE

HYMNE A LA TERRE.

Tu permets au travail de presser ta mamelle,
Patiente nourrice, et, depuis six mille ans,
Tu gardes à tes fils ta richesse éternelle,
Tu livres sans compter les trésors de tes flancs.

Tes bois nous sont ouverts, ta plus belle parure !
Nous fouillons dans tes os de marbre et de métal.
Aux besoins du réel tu donnes sans mesure...
Mais tu portes aussi ta moisson d'idéal !

Tes saisons pour notre âme ont d'indicibles charmes,
Je les admire en toi..., mais ils viennent d'ailleurs !
S'ils font naître si bien le sourire et les larmes,
C'est qu'ils ouvrent nos yeux à des mondes meilleurs.

Sois soumise au travail, ô terre, et sois bénie !
Donne à flots tes épis au pain de tous les jours;
Mais conserve tes bois, sources de l'harmonie,
Et garde aussi tes fleurs, dont vivent les amours.

Par les vertus des morts qu'à tes champs nous donnâmes,
Fais croître la beauté, la sagesse en tout lieu ;
Tu dois nourrir les fruits et les fleurs pour les âmes,
Et les âmes pour Dieu.





ROSA MYSTICA

LIVRE PREMIER

A cet âge où, des sens brisant la verte écorce,
La fleur de l'âme éclate et brille dans sa force,
Où tout prend une voix et, d'un accent vainqueur,
Parlant hier aux yeux, frappe aujourd'hui le cœur,
Écolier, dans les bois il marchait plein de rêves.
Respirant le soleil et le parfum des sèves,
Il oubliait son livre entre ses mains ouvert,
Et lisait le printemps aux pages du désert.

C'était un jeune sage; en ces riants portiques
Tout à l'heure il songeait des demi-dieux antiques :
Soldat, il triomphait aux champs de Marathon,
Ou, vaincu, libre et fier, tombait avec Caton;
Poëte, il ravissait, près de la source ardente,

Le rameau d'or cueilli par Virgile et par Dante;
Entre ces deux lauriers s'exerçait à choisir,
Et sur les grandes morts il pleurait de désir.

Le jour, filtrant par goutte aux voûtes des allées,
Sème de diamants les mousses constellées,
Et, jaspant de vermeil le tronc du chêne obscur,
Fait sourire, à ses pieds, la pervenche, œil d'azur.
C'est midi; la forêt croise en détours sans nombre
Ses chemins, clairs sillons tracés sous des flots d'ombre.
Au hasard l'enfant marche, absorbé tout entier
Dans son rêve sans terme ainsi que le sentier.
Bientôt, avec l'odeur qui sort de chaque tige,
Il subit du printemps l'invincible vertige,
Les folles visions, voltigeant par essaims,
Rompent en lui le fil des austères desseins.
Parti du Capitole, épris des vieux trophées,
Le mobile songeur s'égare chez les fées.
Il touche à ces jardins où s'endort la raison
Sous d'attrayants rameaux dont l'ombre est un poison.
Un murmure joyeux l'invite! il va sans crainte,
Il fait un dernier pas vers le noir labyrinthe.

Mais tout à coup, tenant une rose à la main,
Grande et belle, une femme a barré le chemin.
Au doux vent de ses pas la feuille à peine bouge,
Et s'embrase aux reflets de son vêtement rouge;
Le concert de sa voix, des grâces de son corps,
De ce printemps perfide étouffe les accords;
Elle parle et sourit, l'éclair de sa paupière
Brille et du ciel ardent éclipse la lumière.

BÉATRIX.

Reconnais-moi ! je donne au cœur des ailes d'or.
Nul à ces grands sommets dont tu cherches la voie
N'atteindra, si mes yeux n'éclairent son essor.

J'apporte à mes élus la force dans la joie ;
Et, sous des noms divers, je viens pour eux du ciel,
Leur frayant le retour vers le Dieu qui m'envoie.

Je suis la Béatrix aux paroles de miel,
Révélant les secrets du bienheureux empire ;
J'y prépare, à qui m'aime, un laurier éternel.

Beaux combats et beaux vers, c'est moi qui les inspire.

Ayant dit, à l'enfant elle adresse un regard
Qui dans le vif du cœur pénètre comme un dard,
Et sur ce front tremblant, d'un doigt calme, elle applique
La rose préparée à ce baiser mystique.

Soudain, les lits de mousse et l'églantier vermeil,
Le chêne aux feuilles d'or miroitant au soleil,
Les magiques appels des fleurs et de la brise,
Ces doux piéges des bois par qui l'âme est surprise,
Toute la terre, enfin, disparaît. Le rêveur,
Saisi par Béatrix dans ce baiser sauveur,
Plus haut que la nature, en son essor paisible,
Monte, et ses yeux guéris s'ouvrent sur l'invisible.

Il voit le paradis, le bonheur des élus
Embelli, ce jour-là, par un amour de plus.

Une âme y vient de naître, une vierge innocente,
Gardant du sein de Dieu l'empreinte éblouissante,
Rayonnant à la fois de force et de douceur,
Pareille à Béatrix comme une jeune sœur.
Un rosier sans épine est son lit; deux beaux anges
De leurs robes d'azur ont fait ses premiers langes.
Le chant des séraphins, mélodieux ruisseau,
Coule comme un lait pur autour de son berceau.
Quatre saintes, debout, marraines et patronnes,
Filant l'or de ses jours, en tressent des couronnes,
Et, lui versant les flots dont on baptise aux cieux,
Répandent leurs vertus sur ce front gracieux.

SAINTE MARIE.

Reçois mon nom, mon nom sans tache,
Tu me le rendras aussi pur,
Sans qu'une ombre en ta vie attache
Un seul nuage à cet azur.

Je te prends, rose de mystère,
Pour t'abriter de ma pudeur;
Dieu seul, sous ton feuillage austère,
Saura quelle est ta douce odeur.

Sous d'autres feux que ceux de l'âme
Jamais tu ne voudras fleurir;
Mais tu connaîtras, pauvre femme,
Tous les amours qui font souffrir.

Tu boiras à l'éponge amère
Qui m'abreuve au pied de la croix;

Et le glaive en ton cœur de mère
Comme au mien plongera sept fois.

SAINTE VICTOIRE.

La vie en fleurs m'offrit ses plus chères délices.
Quand tout me souriait, jeunesse, honneurs, beauté,
J'ai des mornes prisons choisi la volupté;
J'ai pris Dieu pour époux, dans l'horreur des supplices.

Plus cruels à mon cœur que le fer et le feu,
J'ai subi les assauts de deux amours contraires :
Ma foi m'a fait trembler pour mon père et mes frères,
J'ai vu ceux que j'aimais ennemis de mon Dieu.

Mais le ciel m'a rendu ma maison douce et calme;
Mon sang a racheté tous ceux que j'ai chéris;
Dans le salut des miens j'en ai reçu le prix...
Je te lègue, à présent, mon martyre et ma palme.

SAINTE THÈRÈSE.

Dans un corps admiré cacher un cœur de flammes,
Comme un brasier trop plein sous l'or de l'encensoir,
C'est un don périlleux..., tu peux le recevoir !
Tu seras belle et pure entre toutes les femmes.

Car le feu dont ta grâce embrasera les âmes
Consume en ses ardeurs tout criminel espoir ;
Qui te chérit s'enchaîne aux rigueurs du devoir,
Il apprend à servir le Dieu que tu proclames.

Et toi, tu meurs d'amour; mais d'un amour sacré
Qu'un terrestre désir n'a jamais effleuré,
Dont nul ne troublera les extases divines.

Tu poursuis, à jamais, d'un chaste emportement,
Tu prends, ainsi que moi, pour éternel amant,
Jésus en croix, saignant et couronné d'épines.

SAINTE ÉLISABETH.

Dieu montre à qui se perd, pour le gagner aux cieux,
Ta vertu souriante,
Étoile aimable et sûre invitant tous les yeux,
Astre où l'on s'oriente.

Chacun t'apportera sa lèpre et ses douleurs,
Sans que tu t'en effraies;
Car ton doigt délicat, fait pour cueillir des fleurs,
Aime à panser des plaies.

Le pauvre, à tes genoux, recevra, sans fierté,
L'aumône qu'il repousse;
Tu sauras embellir même la charité
D'une beauté plus douce.

Une grâce est cachée aux plis de ton manteau,
Transformant toutes choses;
De ton voile, entr'ouvert sur ton pieux fardeau,
Tu fais pleuvoir des roses.

Ainsi, les bienheureux, égrenant leurs fleurons,
Sèment sur nos berceaux les perles de leurs fronts,

Et font, dès sa naissance, à l'âme de tout homme
Un germe de vertus des noms dont il se nomme.

A peine elle a reçu ce grain des fleurs du ciel,
Dont la terre à sa lèvre empruntera le miel,
La sœur de Béatrix, la rose bien nommée,
Se lève dans l'azur comme une aube enflammée.

Tout l'horizon s'embrase à sa vive rougeur;
Son sourire a plongé dans les yeux du songeur,
Et, pour garder cette âme, active sentinelle,
La vision s'y fixe en sa grâce éternelle.

Par le songe ébloui, sitôt qu'à son réveil
L'adolescent revoit la terre et le soleil,
Il croit, au bord des prés, trouvant l'herbe si pâle,
Que la nuit s'y promène en ses sentiers d'opale.
En vain, pour l'attirer, les grands lis importuns
De leur robe d'argent agitent les parfums,
En vain sourit, tout près, la pourpre des cerises;
Sous l'ambre et le carmin les fleurs lui semblent grises,
Si fort brille, à ses yeux, de l'éclat d'un brasier,
La rose ardente au sein du mystique rosier.

LIVRE DEUXIÈME

La prison de Konrad est sombre; éclairs funèbres,
Ses regards de courroux sillonnent les ténèbres.
Soldat vaincu d'un droit qui succombe avec lui,
Et doutant de ses dieux, insultés aujourd'hui,
Il maudit cette foule au cœur bas et frivole,
Qui fait du crime heureux une insolente idole.
Blessé sous le drapeau dont il porte le deuil,
Il saigne dans sa chair, comme dans son orgueil.

Mais son mal le plus âpre est dans l'âme elle-même;
C'est un vide rongeur à la place où l'on aime,
Un désir qui survit, couvrant plus d'un remord.
Jeune, il invoque, hélas! et redoute la mort,
Indigné de sentir que l'épreuve du glaive,
En le laissant vaincu, n'a pas tranché son rêve.
Mais un son de voix, doux comme la charité,
Parvient, dans le cachot, à son cœur agité.

ROSA MYSTICA.

Je viens, dans la prison plaintive,
Veiller au chevet des douleurs;
C'est le jardin que je cultive,
J'y prends mes perles et mes fleurs.

Si je n'en peux briser la porte,
J'y laisse après moi, chaque soir,
Pour prix des joyaux que j'emporte,
Le pain, la prière et l'espoir.

Un songe heureux vers toi m'appelle;
Quatre saintes m'ont dit ton nom;
Je sais qu'une fleur immortelle
Éclôt dans ton noir cabanon.

Je veux cueillir sur tes blessures
Les larmes du juste affligé,
Et, si mes mains sont assez pures,
Toucher à ton cœur soulagé.

KONRAD.

A d'aussi nobles mains un miracle est possible.
Mes fers peuvent tomber, ma prison peut s'ouvrir,
Mon flanc, qui saigne encor, devenir insensible...
Mais tu parais trop tard, mon cœur ne peut guérir.

Pour fuir de son cachot, mon âme n'a plus d'aile,
Je souffre de ma nuit sans désirer le jour;
J'admire encor le bien, mais j'ai perdu son zèle,
Et je crois à ton Dieu, mais j'y crois sans amour.

ROSA.

Tu sais aimer, puisque tu pleures;
Tu sais prier, puisque tu crois!

Je viendrai, dans tes sombres heures,
T'ouvrir les deux bras de la croix.

C'est peu de souffrir sans révolte,
Sachons féconder chaque pleur;
Aimons Dieu! l'amour seul récolte
Les fruits semés par la douleur.

Peut-être que ta gerbe est mûre,
S'il y pleut une larme encor;
Tu risquerais, par un murmure,
De flétrir ses mille épis d'or.

KONRAD.

Il est des maux portant avec eux leurs délices,
Où des belles vertus les germes sont semés...
Nulle fleur n'éclora dans mes âpres calices;
Leur poison m'est venu des cœurs les plus aimés.

Sous le fer des méchants je tombai sans blasphèmes.
Mais, par des coups secrets que je ne puis trahir,
J'ai souffert trop souvent des vertus elles-mêmes...
Je veux les oublier!... et crains de les haïr.

ROSA.

J'ai vu répandre bien des larmes
A de pauvres yeux délaissés;
Par le sourire, ou d'autres armes,
J'ai connu bien des cœurs blessés.

Jamais à panser une plaie
Je n'ai pleuré comme aujourd'hui !
Dieu veut, sans doute, que j'essaie
D'adoucir ta coupe d'ennui,

Pour que ton cœur, sans méfiance,
Cherche, au fond du vase de fiel,
Cette fleur de la patience
Qui manque à ta couronne au ciel.

KONRAD.

Parlant du ciel ainsi, tu l'habites sans doute,
Toi dont chaque regard éclaire ma prison !
La colère en mon cœur s'endort, quand je t'écoute;
J'y sens se réveiller la voix de l'oraison.

Ta sereine beauté, chassant l'ombre et la crainte,
Luit en des traits si purs qu'ils n'ont rien de mortel;
Sous ses longs cheveux noirs, ton front est d'une sainte.
Dis s'il faut qu'on t'adore, et monte sur l'autel!

ROSA.

L'humble culte qu'il faut me rendre,
C'est un peu de douce pitié.
Offre à Dieu ta ferveur si tendre;
Garde pour moi ton amitié.

Mes jours, comme tes jours sans trêve,
Sont pleins d'ennemis dangereux,

Et mon front n'a touché qu'en rêve
Au nimbe d'or des bienheureux.

Mes pieds ont peine à me conduire
Sur un sentier matériel ;
Mais je suis pareille au navire,
Ma force est dans le vent du ciel.

C'est le nom du Dieu que je prie
Qui donne à ma voix sa douceur,
Et, dans ton âme endolorie,
M'annonce à toi comme une sœur.

Si mon front a quelque noblesse,
Je la reçus avec la foi ;
Je n'ai que ma chaste faiblesse
Et mon cœur qui soient bien à moi.

Dieu me vit tremblante et courbée ;
Un piège était sur mon chemin,
Et mon âme y serait tombée,
Sans un miracle de sa main.

KONRAD.

Si des pleurs à tes yeux je ne voyais les traces,
Je te croirais un ange et n'oserais parler.
Ton cœur, que la tristesse embellit de ses grâces,
S'il n'avait pas souffert, ne saurait consoler.

Non moins que ta beauté cette douleur m'attire,
M'apprenant que ton sein palpita comme nous.

Ce front charmant, peut-être, est fait pour le martyre ;
Mais il est fait, encor, pour qu'on l'aime à genoux.

Puisque de ma prison tu sais ouvrir les portes,
Délivre aussi mon âme esclave en ce bas lieu ;
Tends à mes faibles mains la palme que tu portes,
M'élevant jusqu'à toi pour m'approcher de Dieu.

ROSA.

Je n'ai la palme, ni les ailes,
Ni l'esprit fier et triomphant ;
J'ai l'amour et l'espoir fidèles,
J'ai l'humble foi qui me défend.

Pour t'emporter dans la lumière,
Mon bras est trop débile encor ;
Mais vois-tu, là-haut, la prière
Qui nous tend son échelle d'or ?

Il faut l'escalader ensemble !
Oublions les pleurs essuyés...
Tu me soutiendras si je tremble ;
Montons ! l'un sur l'autre appuyés.

KONRAD.

Ah ! lorsque je rêvais, dans mes saisons bénies,
De planer dans la sphère où s'allume le jour,
De plonger jusqu'au fond des choses infinies,
En traversant le ciel dans un essor d'amour ;

L'ange qui m'entraînait sur ses ailes de flamme
Avait ces yeux, ce front, ces lèvres, cette voix...
La rencontrai-je, enfin, cette sœur de mon âme,
Tardive Béatrix, est-ce vous que je vois ?

Venez-vous me ravir, éperdu, sur les cimes
De ce chaste idéal objet de mon tourment;
M'apportez-vous la fleur des voluptés sublimes
Que je veux respirer jusqu'à l'enivrement ?

ROSA.

Au nom des promesses divines
Je viens pour t'aider à souffrir;
Ma tendre couronne d'épines
Est la fleur que je dois t'offrir.

De mon front qui saigne et se penche,
Pour la partager si tu veux,
J'en vais détacher une branche
Et l'enlacer à tes cheveux.

Le Dieu clément qui nous l'impose,
Pour des jours bientôt révolus,
De chaque dard fait une rose
Et la fixe au front des élus.

KONRAD.

Donne-moi, donne-moi ce pâle diadème,
La ronce aux mille dards dont ta chair a saigné;
Son charme a pénétré dans ma douleur que j'aime;
De fleurs et de parfums je sens mon front baigné..

Oui, c'est là Béatrix ! ses pleurs et son sourire
Réveillent en mon cœur d'ineffables accords ;
Et l'éclair de ses yeux, dardé pour me conduire,
Me lance vers le ciel et m'arrache à mon corps.

Qu'importe le passé ! je sens tomber mes chaînes ;
Comme d'un frais berceau je sors de ma prison ;
Je respire, déjà, dans les saisons prochaines,
Un souffle d'infini qui passe à l'horizon.

Partons, ô Béatrix, je te suis dans la nue !
Mais je veux, pour ta gloire, écrire, auparavant,
Sur les murs du cachot où je t'ai reconnue :
« Entré mort en ces lieux, Konrad en sort vivant. »

LIVRE TROISIÈME

BÉATRIX.

Mon nom est allégresse, heureux qui le prononce !
Venez dans mes jardins où l'on est transformé ;
J'écarterai de vous les cailloux et la ronce.

Cueillez votre bonheur où Dieu vous l'a semé.
Pour entrer dans la gloire, où je veux vous conduire,
C'est peu d'avoir souffert, si l'on n'a pas aimé,

Si l'on n'a pas compris le ciel dans un sourire;
Si des yeux, précurseurs du soleil idéal,
Pour vous montrer le but, n'ont commencé de luire.

Souris donc, et rougis sur le rosier natal,
Comme une aube éveillant l'espérance immortelle,
Donne, ô mystique fleur, donne l'oubli du mal

A l'ami douloureux qui prie et qui t'appelle.
L'amour de Béatrix, le tien, ma jeune sœur,
Exhale en ses parfums l'esprit qui renouvelle.

Laisse à ton bien-aimé respirer tout ton cœur.

ROSA MYSTICA.

Ordonnez, mon Dieu, je suis prête
Au plaisir comme à la douleur;
Ordonnez, et ma main discrète
Cueillera la ronce ou la fleur.

Mais, par cette croix que j'embrasse,
Cette croix, mon souverain bien,
Laissez, comme un don de la grâce,
Laissez-moi ce chaste lien;

Vous pouvez donner ou reprendre,
Mon Dieu! mais, au moins pour un jour,
Permettez cette amitié tendre
A mon cœur plein de votre amour.

Faites, sur la route éclaircie
Où va cet homme triste et doux,
Que son cœur au mien s'associe
Pour des œuvres dignes de vous.

BÉATRIX.

Il est d'heureux devoirs, s'il en est de sévères.
Nul, sans qu'une fleur brille au bord de son chemin,
N'a marché vers le ciel même sur nos calvaires.

La terre a son Éden permis au cœur humain,
Où chaque brise apporte à l'âme une caresse ;
Moi, qui l'ai traversé, je vous y tends la main.

Donnez une heure encore à sa féconde ivresse.
La douleur, devant Dieu, n'a toute sa beauté
Que dans l'homme, investi de force et de tendresse,

Qui connaît le plaisir et qui l'a rejeté.
Vous donc, que Dieu destine à son amer calice,
Allez, dans mes jardins, sourire en liberté,

Allez parer vos cœurs avant le sacrifice.

VOIX DE LA TERRE.

Goûtez à tous mes fruits ! des plaines aux vallons,
Glanez sur les hauts lieux, à tous mes échelons,
A travers l'ombre, ou dans les flammes.
En marchant vers demain, jouissez d'aujourd'hui !
Premier degré du ciel, la terre a, comme lui,
Des lieux de repos pour les âmes.

Dieu ne m'a point donné ces fruits d'or, ces prés verts,
Pour n'être pas cueillis, pour demeurer déserts.
A mes jardins il faut des hôtes.
Épuisez-moi, d'abord, de mes dons les meilleurs;
Puis, s'il est une voix qui vous invite ailleurs,
Partez pour des sphères plus hautes.

LES FLEURS DES BOIS.

Venez! voici, dans nos bois,
Les beaux mois
Où l'on aime, où l'on médite.
Dieu, qui répand sur nos fleurs
Leurs couleurs,
Dieu veut que l'on nous visite.

Venez! la rose, aujourd'hui,
Meurt d'ennui,
Sur le buisson qui l'enchaîne,
De n'ouïr que les ruisseaux,
Les oiseaux,
Ou la voix grave du chêne.

Comme elle aurait de plaisir
A saisir,
En frémissant sur sa tige,
Un souffle, au moins, plus vivant
Que le vent,
Votre haleine qui voltige.

Elle aspire à recevoir,
Pour ce soir,

Sur sa corolle embrasée,
Une larme de vos yeux...,
L'aimant mieux
Qu'une coupe de rosée.

Quand frappe à leur front vermeil
Le sommeil,
Oui, les fleurs seraient heureuses
D'écouter et d'assoupir
Un soupir
De vos lèvres amoureuses.

Les bois aiment la chanson
Du pinson;
Mais, pour le chêne lui-même,
Rien ne vaut deux fraîches voix,
Mille fois
Répétant ces mots : Je t'aime!

LES FONTAINES.

La source, au pied du mont natal,
A l'abri du moindre zéphire,
Comme un grand disque de cristal
Dans un cadre vert de porphyre,

Sous le chêne au feuillage noir,
Fraiche au milieu d'un air torride,
La source étale son miroir
Comme un acier pur et sans ride.

L'azur sombre en est si profond,
Si bien clos dans son lit de roche,

Qu'effrayé de ce puits sans fond,
Jamais le chevreuil n'en approche.

Que sert le transparent bassin,
Si le cygne au long cou d'ivoire
Ne doit s'ébattre dans son sein,
Et si la biche n'y vient boire?

Il attend de voir, à genoux
Sur la mousse qui l'environne,
Un couple aux yeux chastes et doux
Que le myrte amoureux couronne.

Ensemble ils viennent s'y pencher,
Mêlant noirs cheveux, boucles blondes;
Leurs regards, prompts à se chercher,
Croisent deux éclairs sous les ondes.

Alors, animés par leurs yeux,
Le bassin, fait pour qu'on s'y mire,
De sombre devenu joyeux
S'illumine de leur sourire.

CHANT D'OISEAUX.

Quand nous chantons nos amours,
Les vieux chênes sont-ils sourds?
Non, sans doute.
Mais à leurs pieds, par bonheur,
Dans l'ombre, un beau promeneur
Nous écoute.

On le devine à ses yeux,
C'est un amant soucieux,
Las d'attendre.
Charmez, oiseaux, son ennui,
Et trouvez un chant, pour lui,
Vif et tendre.

Battez de l'aile! on entend
Deux soupirs, à chaque instant,
Se confondre.
Voici le bruit d'un baiser;
Il va, sans plus s'apaiser,
Vous répondre.

KONRAD.

Chantez pour nous! chantez vos plus douces chansons,
Mes frères les oiseaux, et battez-nous des ailes.
Polissez le cristal de vos miroirs fidèles,
Fontaines au flot pur près de qui nous passons.

Et vous, lancez à flots l'odeur qui nous enivre,
Rosiers pleins de soleil, chèvrefeuille et jasmin;
Voici, les yeux baissés et sa main dans ma main,
La reine de mon cœur qui consent à me suivre.

Unissez vos splendeurs pour nous faire un beau jour;
Rayonnez, embaumez, chantez d'une voix tendre.
S'il faut des cœurs émus pour savoir vous entendre,
O Nature, en voici tout palpitants d'amour!

CANTIQUE.

J'ai respiré, dans une rose,
L'odeur du ciel;
Toute larme dont je l'arrose
Y fait son miel.

C'est mon bon ange! elle se voue
A ma douleur...
Par l'éclat vermeil de sa joue,
C'est une fleur.

Ni le velours qui sur la pêche
Brille un matin,
Ni la rose-thé la plus fraîche,
Ni le satin,

Ni le lotus au blanc calice,
De l'onde issu,
N'ont de sa peau suave et lisse
Le fin tissu.

Quand sa main, qu'elle m'abandonne,
Vient à s'ouvrir,
Ma lèvre, en y touchant, frissonne,
Je crois mourir!

Mais, ce qu'au monde rien n'égale,
Ame ni fleur,
C'est l'encens que son âme exhale
Dans chaque pleur.

Ce chaste encens m'apporte un rêve
Tout plein de Dieu,
Et, comme un nuage, il m'enlève
Dans le ciel bleu.

Ce mystique parler que j'aime
Dans son ardeur,
Fait oublier sa beauté même
Pour sa pudeur.

Si bien qu'à sa voix tout se calme
Et se soumet...
Je n'aperçois plus qu'une palme
Sur un sommet.

ROSA.

Hier, ces doux noms que je t'inspire,
Ces doux aveux, en qui j'ai foi,
M'auraient fait trembler ou sourire,
Prononcés par d'autres que toi.

Je les accepte de ta bouche;
Sans chercher, dans mon propre cœur,
D'où vient que ton accent me touche,
Pourquoi je veux être ta sœur.

Calme et fort dans sa confiance,
Ce cœur, rassuré d'aujourd'hui,
Sent que vers ton âme il s'élance,
Et que ton âme vient à lui.

Dieu nous a poussés l'un vers l'autre,
Il a sur nous d'heureux desseins;
Aimons, pour sa gloire et la nôtre,
Aimons, comme ont aimé les saints.

KONRAD.

Oui, c'est Dieu que j'entends à travers ta parole!
C'est Dieu qui par tes mains me touche et me guérit,
Qui, des feux de ce jour, t'allume une auréole,
Qui para cet Éden où notre amour fleurit;

Lui qui préfère aux lis, dont le baume l'encense,
Qui respire ton âme en ce fervent essor;
Lui qui, pour m'enivrer, fit, de sa propre essence,
La nature si belle et toi plus belle encor.

Avant l'heure où ton cœur, débordant sur les cimes,
Eût transformé ces bois, où j'ai tant soupiré,
Avant de t'y conduire, ô toi qui les animes,
Je n'avais rien senti, rien vu, rien admiré!

Un arome inconnu sort, aujourd'hui, des roses;
Les oiseaux sont plus vifs et plus mélodieux;
Des rayons tout nouveaux ont brillé sur les choses,
Depuis que j'y regarde aux flammes de tes yeux.

Je voyais tout, jadis, comme à travers un rêve
Où l'on flotte indécis sur un vague sentier;
Mais tout prend forme et vie au soleil qui se lève;
Je sens de mon chaos jaillir un monde entier.

J'entends une parole et non plus un murmure;
Aux flancs noirs des ravins coule à flot le vrai jour.
Ton cœur m'a fait connaitre, éclairant la nature,
L'infini qui se cache aux esprits sans amour.

ROSA.

Mon cœur, à moi, s'y renouvelle
Dans ces bois que tu fais chérir;
Alerte comme l'hirondelle,
Je sens mes ailes se rouvrir.

Je retrouve, en ces lieux tranquilles,
Tous mes joyaux les plus prisés;
Je n'ai rien laissé dans les villes,
Sinon les fers que j'ai brisés.

A tes côtés, sur les bruyères,
Je m'agenouille avec émoi;
Comme s'il cueillait mes prières,
J'y sens Dieu s'incliner vers moi.

Loin des hommes, plus tu m'entraines
Vers ces sommets couronnés d'or,
Plus, dans ces régions sereines,
Plus je voudrais monter encor.

Ce chemin par où l'on s'élève
Dans l'azur qui baigne les monts,
Chaque nuit je le fais en rêve,
Depuis le soir où nous aimons.

A ton bras joyeuse, il me semble
Que, dans l'air lumineux et chaud,
Nous montons, nous volons ensemble,
Disant : plus haut, toujours plus haut!

Là, nous écoutons, sans mystère,
Des voix, qu'on ne pouvait saisir,
Troublé qu'on était, sur la terre,
Par la douleur ou le plaisir.

Puis, bercés dans un or fluide,
Enivrés d'exquises senteurs,
Nous descendons, d'un vol rapide,
Pour nous poser sur ces hauteurs.

VOIX DES SOMMETS.

Donnez l'essor à votre âme,
Elle aspire aux grands sommets;
Des sens éteignez la flamme
Avec l'onde et le dictame
Et le miel que je promets.

Fuyez l'humaine malice;
Et, loin d'un monde envieux,
Apportez, comme un calice,
Pour que rien ne le ternisse,
Votre amour sur les hauts lieux.

Sa tente est sous le mélèze
Près des flots immaculés;
Le cœur y respire à l'aise

Et l'air léger vous apaise
Sur les gazons non foulés.

De l'aigle et de la lumière
Ce mont est le vrai séjour;
Il est fait pour la prière,
Pour la vertu libre et fière...
Il est fait pour votre amour.

Les oiseaux, la brise et l'onde
Entendront seuls votre aveu;
Ma forêt vierge et profonde
Vous cache aux regards du monde,
Mais vous laisse voir à Dieu.

KONRAD.

Comme on respire bien sur nos Alpes sublimes;
Leur souffle est plein de force et de sages conseils.
Lorsqu'on rêva d'atteindre aux héroïques cimes,
Qu'on est bien, pour aimer, sous ces chastes soleils.

Livre, ô blanche Yung-Frau, livre-nous ton domaine;
Soutiens, sur tes degrés d'azur et de cristal,
Porte, comme une sœur, l'ange que je t'amène.
Elle est digne d'avoir ton front pour piédestal.

Comme ta neige vierge où l'aigle seul s'abreuve,
Son amour, éteignant l'ardeur des faux plaisirs,
Verse au cœur, à travers les sentiers de l'épreuve,
Un torrent qui l'exalte en ses nobles désirs.

Elle a rendu meilleurs tous ceux qui l'ont aimée;
Et, rien qu'en l'écoutant, sans vivre sous sa loi,
En respirant de loin cette rose embaumée,
L'âme s'ouvre à sa grâce et désire la foi.

Son sourire a brillé sur mes doutes funèbres,
Frappant le noir essaim, comme un rayon vainqueur,
Ce soleil a chassé les oiseaux de ténèbres,
Et l'aube du vrai jour se lève dans mon cœur.

Je vois mes horizons et mes regards s'étendre;
Un glaive mieux trempé s'affermit sous mes doigts;
Plus fort dans mes périls, je reste aussi plus tendre,
Et sais mieux me donner, partout où je me dois!

Quand elle sent mon cœur qui gronde et qui déborde,
Elle en calme les flots, mais sans lutter contre eux;
Elle sait diriger, en sa miséricorde,
Ce trop-plein de l'amour sur tous les malheureux.

Va, mon cœur et mes sens te resteront dociles;
Guide-moi vers ton ciel, à travers cent combats;
Montre-moi le chemin des vertus difficiles
Et dont la récompense est ailleurs qu'ici-bas.

Près d'une autre que toi, cette soif qui m'altère,
Dans un oubli moins pur et moins audacieux,
Eût imploré l'ivresse et le miel de la terre,
Mais à toi, Béatrix, on demande les cieux.

Le dieu que l'on poursuit à travers toute femme,
L'Éternel invisible à mes yeux s'est montré,

Éclairant, tout à coup, des sphères de mon âme
Où le soleil encor n'avait pas pénétré.

Béatrix, ô lumière, à toi de me conduire !
Ne me retire pas ce rayon qui m'a lui;
C'est par l'échelle d'or de ton pieux sourire
Que Dieu descend vers moi, que je monte vers lui.

ROSA.

Ton cœur a trouvé des paroles
Qui m'étreignent comme un lien;
Je sens d'ardentes auréoles
Enlacer ton front et le mien.

A travers cette ivresse austère,
J'ai possédé, dans un moment,
De quoi répandre sur la terre
Un siècle de ravissement.

A qui voit ton âme profonde,
A qui t'aima sur ces sommets,
Va, tous les amours de ce monde
Sont impossibles désormais.

Après ce jour, tout autre est vide !
Je veux, quel que soit l'avenir,
Comme au fond d'une Thébaïde,
M'enfermer dans ce souvenir.

L'aumône seule et la prière
Auront accès dans ce saint lieu

Pour rester à toi plus entière,
Je veux être toute à mon Dieu.

Je veux souffrir pour qu'il s'apaise,
Te comptant chacun de mes pleurs.
Je veux porter ce qui te pèse,
Tout le fardeau de tes douleurs.

Laisse-moi ma chaîne éternelle;
Rien ne saurait la délier.
Toi, pour aller où Dieu t'appelle,
Reste libre de m'oublier.

Et si, jamais, un cœur plus digne
T'offrait de plus belles amours,
Aime une autre, je m'y résigne,
Et tu seras béni toujours.

Au ciel on n'a pas de rivales;
Tout est si grand, tout est si pur!
Les âmes sont toutes égales
Devant Dieu dans l'immense azur.

Tu m'y reconnaîtras, je pense,
Aux ardeurs vives de ma foi,
Et j'irai, pour ma récompense,
M'asseoir, là-haut, plus près de toi.

KONRAD.

Où cherches-tu le ciel? nous l'avons dans nos âmes!
Ici, point de regrets ou d'espoirs superflus;

Le passé, l'avenir, c'est l'heure où nous aimâmes...
Pour mon cœur, désormais, le temps n'existe plus.

Restons ici ! je veux éterniser cette heure.
Dans l'ivresse et la paix du bonheur assuré,
Je veux, à notre amour, bâtir une demeure
Sur la cime où par toi je fus transfiguré.

LE VENT DU CIEL.

Passez, le vent du ciel emporte encor ce rêve.
Toute paix, ici-bas, n'est qu'un moment de trêve.
L'amour habite ailleurs ;
Nul n'a bâti son temple et fixé son extase.
Partez, mais conservez le feu qui vous embrase
Pour un monde meilleur.

Je vous ramène à l'œuvre à qui Dieu vous envoie.
Reprenez le fardeau, chacun sur votre voie ;
Marchez-y sans remord.
Vous savez bien qu'un soir je dois venir encore
Vous enlever tous deux vers l'ineffable aurore,
Dans les bras de la mort.

Endormis et flottants sur mon souffle paisible,
Vous vous réveillerez sur le faîte invisible
Par Dieu même habité ;
Là seulement, payé du prix de votre attente,
Votre amour, dans les fleurs, pourra dresser sa tente
Et pour l'éternité.

UNE BRANCHE DE BRUYÈRE.

A vos pieds, sur cette mousse
Verte et douce,
Une bruyère est en fleurs,
Bruyère aux couleurs de rose,
Où se pose
Chaque perle de vos pleurs.

Cueillez-y fidèle et franche
Cette branche
Qui scintille à vos regards;
Et, la baisant d'une lèvre
Tout en fièvre,
Vous la romprez en deux parts.

Puisqu'en ce jardin céleste
Nul ne reste,
Qu'on fuit et sans revenir,
Emportez-la tout humide,
Comme un guide,
Cette fleur du souvenir.

Ouvrez au bouquet fragile
L'Évangile,
Ce garant de votre espoir;
Placez-le près d'une image,
A la page
Que vous lisez chaque soir.

Et sur ce témoin des heures
        Les meilleures
Où le soleil vous a lui,
Vos larmes, qu'à cette feuille
        Dieu recueille,
Tomberont comme aujourd'hui.

LIVRE QUATRIÈME

L'exil n'interrompt pas l'hymen de deux pensées
Et les fêtes du cœur une fois commencées.
Lorsqu'un amour sans tache a fait deux âmes sœurs,
Rien ne les sèvre plus de ces chastes douceurs.
Malgré les océans, les steppes, les montagnes,
Elles vont, dans la vie, ainsi que deux compagnes,
Comme aux soirs de printemps où, sous les églantiers,
Leurs bras s'entrelaçaient, dans les étroits sentiers.
Toujours dans quelque étoile, au fond des zones bleues,
Échangeant leurs regards à des milliers de lieues,
Et choisissant, tous deux, le ciel pour leur miroir,
En Dieu toujours présent ils sauront se revoir;
Avec les mêmes mots priant aux mêmes heures,
Ils s'embrassent en lui, comme dans leurs demeures,
Et vont s'y répéter, en leurs actes de foi :
« Regarde, ami, je souffre et m'embellis pour toi. »
Mais Rosa, mais Konrad? où sont ces âmes fortes?
De l'amoureux Éden ils ont franchi les portes;

Et, pour suivre un devoir librement accepté,
Entre eux et leur bonheur ont mis l'immensité.

Sous un ciel éclairé des lueurs du martyre,
Rosa, dans sa ferveur que la souffrance attire,
Aux autels opprimés s'enchaîne par un vœu,
Et vole, humble colombe, au secours de son Dieu.
Elle ouvre, à chaque pas, des prisons aux chaumières,
Des mains pleines d'aumône, un cœur plein de prières;
De son âme héroïque arme ses faibles sœurs,
Ranime à ce foyer la foi des confesseurs;
Aux soldats de son peuple offre, intrépide et calme,
Un glaive quelquefois et toujours une palme;
Faisant aimer de tous son Dieu persécuté,
Jusque chez les bourreaux semant la vérité.
Ainsi, vers son calvaire elle a suivi, sans honte,
Le doux Crucifié qui sur la croix remonte,
Et, d'un cœur resté pur, elle épanche sur lui
Ses parfums prodigués pour la rançon d'autrui.

Et Konrad? Fier soldat d'un drapeau qu'il relève,
Il sert le même Dieu, mais c'est avec le glaive.
Il veut payer encore une dette de sang
A son pays vaincu, mais toujours frémissant.
Depuis l'adieu cruel, tout prêt, malgré ses larmes,
Attendant le signal, et la main sur ses armes,
Il erra sur ces monts, dans cet heureux séjour,
Abri de son exil, consacré par l'amour.
Maintenant, sous le casque et l'aigrette flottante,
Passant de la bataille aux rêves de la tente,
Chef austère, il berçait, dans le repos des soirs,
Ses tendres souvenirs avec ses grands espoirs.

Le fourreau d'acier sonne et bat contre sa cuisse;
Il marche en vous rêvant, forêts, beaux lacs de Suisse;
Assis, sans desserrer l'écharpe de ses flancs,
Il fait courir la plume entre ses doigts tremblants;
Il pleure, et, tout à coup, s'interrompant d'écrire,
Il écoute, il répond de la voix, du sourire.
Puis, au lever du jour, debout sur le rempart,
Il suit longtemps du cœur un messager qui part.

LE MESSAGE.

Il passe au galop sur la neige,
Dans le steppe il va nuit et jour;
Il est parti... Dieu le protège!
Il passe au galop sur la neige,
L'ardent message de l'amour.

Il va, sans souci des étoiles,
Malgré l'effroi des matelots;
Sur le navire à toutes voiles,
Il va, sans souci des étoiles,
Il se lance à travers les flots.

Il passe, il vole à tire d'aile;
Des bois il franchit l'épaisseur.
C'est le ramier prompt et fidèle;
Il passe, il vole à tire d'aile...
Saura-t-il tromper le chasseur?

Le vent siffle et la neige tombe;
Tout chemin dans l'air est fermé,

Par où fuira cette colombe?
Le vent siffle et la neige tombe;
Il est si loin, mon bien-aimé!

Ces pleurs, ces soupirs, ces longs rêves,
Ces secrets venus de l'exil,
Vont-ils expirer sur ces grèves?
Ces pleurs, ces soupirs, ces longs rêves,
Le vent les emportera-t-il?

Irez-vous, comme une rosée,
Pleurs de l'amour, tribut constant,
Raviver cette âme épuisée;
Irez-vous, comme une rosée,
Jusqu'à la fleur qui vous attend?

Il est parti, le doux message;
Je pleurais bien en l'écrivant;
Dieu le guide, il s'est fait passage!
Il parviendra, le doux message;
Pleure encore en le recevant.

Pleure au fond de l'absence, ah! pleure; un jour peut-être,
Un jour, où les oiseaux chantent sur ta fenêtre,
Où quelque heureux message, écrit en plein soleil,
A frémi sous ta lèvre et sous ton doigt vermeil,
Où tu vas respirer, t'enivrant d'être aimée,
Un espoir de retour sur la page embaumée,
Le même jour, peut-être, en son lointain pays,
L'autre est tombé martyr des devoirs obéis;
Seul, perdu, sans secours, là-bas il agonise,

Luttant contre une mort dont l'horreur s'éternise;
T'implorant, te cherchant d'une sanglante main,
Toi qui souris, pauvre ange, et qui l'attends demain!

Il passe au galop sur la neige,
Dans le steppe il va nuit et jour;
Il est parti... Dieu le protége!
Il passe au galop sur la neige,
L'ardent message de l'amour.

KONRAD.

La fête de mon cœur n'aura duré qu'une heure;
L'hôte envoyé du ciel y retourne et me fuit.
Un printemps pénétrait dans ma sombre demeure;
Mais le soleil s'éteint, je rentre dans ma nuit.

Tu sais dans quel hiver a brillé ton sourire,
Quel ténébreux linceul chargeait mon front glacé,
De quels âpres soucis le présent me déchire,
Quels spectres contre moi déchaîne le passé.

Tu sais, dans l'avenir, le destin qui m'effraie,
L'espoir qui m'était cher et que je vois flétri.
Tes yeux ont répandu leur baume sur ma plaie;
Tu connais bien mon mal, car tu m'avais guéri.

Et voilà que tu pars, toi, ma douce lumière!
Ma main est tiède encor de tes adieux de sœur,
Et, déjà, ramenant la douleur coutumière,
L'ombre des jours mauvais retombe sur mon cœur.

Fantômes du matin, spectres des nuits futures,
Doutes, remords, terreurs, pensers irrésolus,
Recommencez sur moi, redoublez vos tortures!
L'ange qui vous chassait ne me défendra plus.

Elle a son poste ailleurs dans la bataille humaine,
Près d'une autre douleur qu'elle y doit secourir,
Dans son lointain pays, où son Dieu la ramène,
Elle a d'autres amours qui la feront souffrir.

Adieu ! je veux encor, pour épuiser mes larmes,
Visiter chaque place où nous avons aimé,
Tous ces lieux rayonnants d'un reflet de tes charmes
Et mon cachot lui-même en Éden transformé.

J'ai revu nos sentiers, nos fleurs et nos retraites,
Ces bois où nous passions nous tenant par la main,
J'ai cueilli mon trésor de reliques secrètes,
Des jours évanouis j'ai refait le chemin.

Sous ta fenêtre, encore, un instinct me rappelle;
Le pauvre y vient toujours, ami connu de nous;
Je lui parle, et je pleure, et, dans notre chapelle,
Sous l'arche où tu priais, je tombe à deux genoux.

Adieu ! je pars aussi, mon exil recommence.
La vie à mes terreurs s'ouvre comme un désert.
Je vais traîner partout ma solitude immense;
La terre entière est vide à celui qui te perd.

Pour l'homme, ainsi tombé des cieux où tu l'enlèves,
Qui connut l'idéal avec toi visité,

Pour celui dont le cœur a partagé tes rêves,
Quel charme reste encore à la réalité?

Il est parti, le doux message;
Je pleurais bien en l'écrivant;
Dieu le guide, il s'est fait passage!
Il parviendra, le doux message;
Pleure encore en le recevant.

ROSA.

Je veux qu'il devienne ta joie,
Mon chaste et pieux souvenir.
Cet amour que Dieu nous envoie
A ses tourments qu'il faut bénir.

Je veux qu'à ton âme blessée
Il rende, à jamais, la vigueur;
Je veux faire de ma pensée
Un lieu de repos pour ton cœur.

Je veux que l'ombre t'en soit douce,
Que, des vains désirs abrité,
Tu viennes, sur un lit de mousse,
Y dormir en sécurité.

A toi seul ouverte et connue,
L'âme où tu règnes, désormais,
Soumise, attendra ta venue,
Et ne t'enchainera jamais.

Je veux encor, tâche plus belle,
Être pour toi, dans la maison,
L'humble degré de la chapelle
Où l'on se pose en oraison ;

Où devant Dieu l'on se retire,
Où l'on médite chaque soir,
Où tu viendras... si je t'inspire
La douce vertu de l'espoir.

Il est parti, le doux message;
Je pleurais bien en l'écrivant;
Dieu le guide, il s'est fait passage!
Il parviendra, le doux message;
Pleure encore en le recevant.

KONRAD.

Oui, j'ai ma vision présente au fond de l'âme!
Ton image, ô ma sœur, que rien n'y peut ternir.
Tous ces yeux dont hier je redoutais la flamme,
Combien ils ont pâli près de ton souvenir!

Comme ces fleurs du monde ont perdu leurs prestiges!
Comme, à tes ailes d'ange attaché désormais,
Mon cœur, où nul désir n'a laissé de vestiges,
Des terrestres amours est guéri pour jamais!

Que sont leurs voluptés et leurs folles caresses?
Ton plus chaste regard de chrétienne et de sœur,
Un mot tendre et joyeux, une main que tu presses,
M'ont fait vite oublier cette amère douceur.

Contre les faux plaisirs le bonheur est une arme;
J'ai triomphé sitôt que ton sourire a lui;
Mais je perds avec toi ma victoire et son charme;
Tout mon cœur m'a quitté du jour où tu m'as fui.

Pourquoi vivre et lutter? nulle espérance humaine,
Hormis ton seul amour, n'excite un rêve en moi.
Sous mon fardeau d'ennui que je soulève à peine,
Pourquoi marcher encor? mon seul but, c'était toi;

Toi, toujours impossible et toujours séparée;
Toi, qu'il m'est interdit de servir à genoux;
Toi, qui de ton Éden m'as défendu l'entrée,
Par ce seul mot : devoir, flamboyant devant nous!

Pourquoi vivre, et traîner ma blessure éternelle,
Mes chastes souvenirs plus âpres qu'un remord?
L'amour tel qu'on le sent, lorsqu'on est aimé d'elle,
Nous arrache à la terre et m'invite à la mort.

Il est parti, le doux message;
Je pleurais bien en l'écrivant;
Dieu le guide, il s'est fait passage!
Il parviendra, le doux message;
Pleure encore en le recevant.

ROSA.

Dans cet exil où je te pleure,
Va! tout mon cœur te reste uni.
Pour nous y trouver à toute heure,
Dieu nous ouvre son infini.

Dans sa pensée où je m'élance,
Tous deux nous nous enveloppons;
Là, du fond de notre silence,
Je te parle et tu me réponds.

Sens-tu comme je suis mêlée
A chaque goutte de tes pleurs;
Combien ma pauvre âme est troublée
Du moindre écho de tes douleurs?

Dans l'air qui passe et que j'aspire
J'ai reconnu ton souffle pur;
J'aperçois encor ton sourire
Rayonner vers moi dans l'azur.

Ton regard, au loin, me pénètre;
Et, dans ce muet entretien,
Je sens palpiter tout mon être
D'un léger battement du tien.

Au delà du temps qu'il dépasse,
Mon amour te suit en tout lieu;
Il reflue à travers l'espace;
Il n'a d'autres bornes que Dieu.

Il est ma force et ma faiblesse;
Je vois le piège qu'il me tend;
Il m'attire, et son trait me blesse;
J'y succombe en lui résistant.

C'est le calice expiatoire,
C'est le combat selon mes vœux,

Qui sera, là-haut, ma victoire,
Et la tienne, si tu le veux.

La couronne y sera plus belle
Pour le plus douloureux combat;
Va donc à l'œuvre où Dieu t'appelle,
Fort de ma foi que rien n'abat.

Tu sais que jamais à son aide
Mon cœur n'invoquera l'oubli;
Notre blessure a pour remède
La paix du devoir accompli.

Il est parti, le doux message;
Je pleurais bien en l'écrivant;
Dieu le guide, il s'est fait passage!
Il parviendra, le doux message;
Pleure encore en le recevant.

KONRAD.

Oui, je veux t'obéir et je consens à vivre,
Puisque à travers l'exil nous pouvons nous revoir.
Puisqu'il me reste encore un sentier pour te suivre,
J'y marche sur tes pas dans cet âpre devoir.

J'y suis prêt à lutter, à souffrir sans me plaindre,
A me vaincre moi-même et mes folles ardeurs.
J'aspire aux régions où je devrai t'atteindre;
Un tel amour m'oblige à toutes les grandeurs.

J'ai vu d'autres que toi forcer des cœurs fidèles
A ramper sous un joug, énervés à jamais ;
Toi, tu m'as rendu libre et m'as donné des ailes;
Ton souffle m'a poussé vers les chastes sommets.

En chassant de mon cœur les idoles vulgaires,
Ce généreux amour m'a laissé mes vrais dieux ;
Au pied de leurs autels, que j'oubliais naguères,
En prononçant ton nom je les adore mieux.

Depuis que j'aime en toi, dans tes grâces paisibles,
Ces splendeurs de l'esprit qu'annonce un front charmant,
Dans mon cœur, plus ému des beautés invisibles,
Le doux charme du bien agit plus fortement.

Sur tous les malheureux j'ai plus d'âme à répandre;
Je crois à la vertu d'une plus ferme foi.
Ceux que je dois aimer, ceux que je dois défendre,
Possèdent mieux mon cœur, depuis qu'il est à toi.

Tu m'as rendu la force avec le don des larmes,
Avec ces pleurs cachés, sources des grands desseins,
Qu'à l'heure du combat, pour y tremper leurs armes,
Versent, en s'immolant, les héros et les saints.

Il est parti, le doux message;
Je pleurais bien en l'écrivant;
Dieu le guide, il s'est fait passage !
Il parviendra, le doux message;
Pleure encore en le recevant.

ROSA.

Imitons ces âmes divines;
Envolons-nous du même essor!
Au prix de leur bandeau d'épines,
Dieu nous promet leur nimbe d'or.

Dans leur ciel on peut les atteindre;
Il faut, pour un temps, ici-bas,
Aimer et souffrir sans nous plaindre
Et livrer aussi nos combats.

Sens-tu pas d'austères délices
Envahir nos esprits domptés?
Va! faisons de nos sacrifices
Nos éternelles voluptés.

Viens! mon âme est pleine et déborde,
Épanchons ces torrents de feu,
En lumière, en miséricorde,
Sur tous les cœurs privés de Dieu.

Des œuvres, ami, plus de rêve!
Pour tous les maux, pour tous les droits,
J'ai la prière, et toi le glaive;
Armons-nous, tous deux, de la Croix.

Il passe au galop sur la neige,
Dans le steppe il va nuit et jour;

Il est parti... Dieu le protège!
Il passe au galop sur la neige,
L'ardent message de l'amour.

KONRAD.

Je l'ai repris, ce glaive! et, rentré dans la vie,
Sous la même bannière où je te vois courir,
A l'œuvre de justice où ma foi me convie,
J'offre un soldat plus ferme et mieux prêt à mourir.

Qu'importe autour de moi le bruit ou le silence?
J'ai rêvé d'une gloire impossible ici-bas.
C'est toi, dans ton azur, toi vers qui je m'élance,
C'est toi que je poursuis à travers mes combats,

Toi que j'atteins à peine au vol de ma pensée,
Dans ce pur idéal où tu fuis tout en pleurs.
Mais, va, la sphère auguste où tu seras placée,
J'y monterai, peut-être, à force de douleurs,

A force de désirs sans mesure et sans trêve,
De combats que je cherche et que j'entasserai.
Va! tu peux te livrer à l'essor qui t'enlève
Et fuir au bout du ciel... Je t'y retrouverai!

LIVRE CINQUIÈME

Il est frappé, Konrad, sous le drapeau qu'il aime;
Il tombe dans sa force; et le combat suprême
Apporte au fier vaincu, fauché dans son printemps,
La belle mort qu'on rêve et qu'on cherche à vingt ans,
Qui vous prend jeune et pur, encor digne d'envie,
La mort qui doit guérir et couronner la vie.
La mort vient, mais trop lente; au soldat resté seul
Les cadavres sanglants font un épais linceul,
Et Konrad, dans l'horreur de ce morne supplice,
Du dernier abandon vide l'affreux calice.
Pas un ami, pas même un étranger pieux
Pour soulever sa tête en lui montrant les cieux.
Nul espoir d'obtenir d'une balle plus prompte
La fin des longs tourments et des heures qu'il compte.
La neige, à travers l'ombre, en tourbillons descend
Épaisse, et va rougir sur les mares de sang.
Accourus à l'odeur, de toute la contrée,
Les loups ont commencé leur horrible curée.
Les pieds des noirs oiseaux qui se croisent dans l'air
En font pleuvoir du fiel et des lambeaux de chair.

Mais l'âme de Konrad, libre dans la torture,
Domine la souffrance et dompte la nature,

Et sa fière agonie, à la face du ciel,
Atteste encor le droit vaincu, mais éternel;
Sa lèvre, où vibre encore un nom, un cri suprême,
N'a pas avec son sang laissé fuir un blasphème;
Humble et simple croyant, mais soldat indompté,
Il meurt, sans avoir craint et sans avoir douté,
Ferme en sa juste cause et s'offrant pour victime.
Il garde, il garde aussi la vision intime;
L'amour lui parle encor plus haut que ses douleurs,
Et ses yeux vaguement cherchent des yeux en pleurs.

Or, le don de souffrir avec le sang s'épuise
Dans ce corps déchiré que la vertu maîtrise;
De l'esprit survivant à ce dernier effort
Une clarté sereine approche avec la mort,
Et du monde invisible illumine l'entrée;
Cette âme, enfin, des sens à demi délivrée,
Voit commencer pour elle, aux portes du tombeau,
La seconde naissance et le monde nouveau.
Konrad, autour de lui, sent frémir dans l'espace
Comme un grand chœur d'oiseaux qui passe et qui repasse;
A tous les horizons il entend à la fois
Chanter et palpiter des ailes et des voix.
Chère et sainte musique à son cœur familière!
C'est l'accent des soupirs, le vol de la prière
Que sa mère et sa sœur, — infatigable amour! —
Lancent pour lui vers Dieu, supplié nuit et jour.
Il voit monter, monter de ces âmes fidèles
L'essaim de leurs vertus, paré de blanches ailes,
Les travaux, les douleurs, trésor accoutumé
Offert pour la rançon de l'enfant bien aimé.
L'air en est tout peuplé de ses saintes colombes,
Il s'en est envolé de tant de chères tombes!

Et tant d'humbles vertus, qu'on découvre aujourd'hui,
A la porte du ciel s'en vont frapper pour lui.

Or, une voix vibrait dans ces accords mystiques,
Claire, et d'un timbre d'or dominait les cantiques;
Son lointain que le vent jetait dans ce concert,
Sur des flots de parfums apportés du désert.
Les steppes d'Orient, du milieu des bruyères,
Les avaient vus monter, ces longs flots de prières
Qu'en sa ferveur d'amante exhalait, chaque soir,
Une âme ardente et pure ainsi qu'un encensoir.

ROSA MYSTICA.

Mon âme est la sœur de cette âme en peines,
Donnez-moi, mon Dieu, sa part de douleurs;
Pour vous la payer, je viens les mains pleines.
S'il vous faut du sang, prenez dans mes veines;
Prenez dans mes yeux, s'il vous faut des pleurs.

Quand vous répandez vos grâces divines,
Remplissez son cœur aux dépens du mien.
Que toute ma sève aille à ses racines;
Les roses pour lui, pour moi les épines;
J'accepte tout mal, s'il en a le bien.

Cultivez en moi, pour qu'il les moissonne,
Les belles vertus, les beaux épis d'or.
Labourez mon cœur, je vous l'abandonne;
Pourvu que, là-haut, la même couronne
A vos pieds, mon Dieu, nous unisse encor.

Cette voix a changé l'agonie en extase,
Et Konrad a cru voir, dans l'azur qui s'embrase,
Rosa, la fleur mystique, aux paroles de miel.
Sur un sentier d'or pur elle descend du ciel;
Elle vient, conduisant les patronnes qu'elle aime;
Car cette mort sanglante est un dernier baptême,
Où les saints, accourus vers le soldat martyr,
Lavent d'un flot vermeil l'âme prête à partir.

SAINTE ÉLISABETH.

Prends, pour t'en revêtir, prends ces vivantes roses,
Ces vertus de l'amante à mon sourire écloses,
Et ces perles, don précieux
Fait des pleurs tombés de ses yeux.

Prends la couronne d'or et la palme et le trône,
Joyaux du paradis ciselés par l'aumône,
Ces bouquets d'épis et de fleurs
Cueillis au champ de ses douleurs.

Porte-les devant Dieu! Je les ai reçus d'elle
Pour en former au ciel sa parure immortelle;
C'est elle, au jour de l'abandon,
C'est elle, ami, qui t'en fait don.

SAINTE THÉRÈSE.

J'ai versé, dans ton cœur en flamme,
Ma charité, ce vif encens.
L'amour pur, tel que je le sens,
Donna des ailes à ton âme.

Monte, aujourd'hui, vers le ciel bleu;
Comme l'odorante fumée,
Vole, avec la fleur bien aimée,
Au terme du désir..., en Dieu.

SAINTE VICTOIRE.

J'ai pleuré, j'ai souffert, et la douleur m'attire.
J'ai compté vos tourments, les luttes de ton cœur,
Et, comme un digne prix, en te voyant vainqueur,
J'ai demandé pour toi la mort et le martyre.

Les anges font, là-haut, votre place auprès d'eux;
Partagez-vous, ce soir, les palmes que j'apporte;
Dès que ces rameaux d'or auront touché sa porte,
Le ciel, d'où je descends, s'ouvrira pour vous deux.

SAINTE MARIE.

A ton cou sanglant je vois son rosaire,
Par elle attaché le jour des adieux;
Ta main presse encor la croix séculaire,
Ces grains qu'ont usés les doigts des aïeux.

A moi seule, à moi tu peux me le rendre;
Je ne romprai pas ce tendre lien;
A ton cou sanglant je vais le reprendre
Et tout rouge encor le remettre au sien.

En lui présentant la croix bien connue,
De ta sainte mort j'irai l'avertir:

Elle bénira l'heure enfin venue,
Me tendra les mains et voudra partir.

Et moi, l'enlaçant avec mes longs voiles,
Lui montrant le ciel, terme des ennuis,
Je l'emporterai parmi les étoiles
Qui vous souriaient dans vos chastes nuits.

Fiers de nous aider de leurs ailes promptes,
Les blonds séraphins, soumis à ma loi,
Lui feront franchir l'azur où tu montes
Et toucher le but aussi tôt que toi.

Soudain, avec un bruit d'aile qui se déploie
De zéphyr engouffré sous de longs plis de soie,
L'ardente vision part et monte dans l'air,
Et, dans le sombre azur, s'éteint comme l'éclair.

Déjà, lourd des vapeurs de la nuit qui commence,
Le regard du blessé flotte en un vide immense;
Son esprit se débat et se perd, un moment,
Dans l'ombre ainsi mêlée à l'éblouissement.
Il cherche dans le ciel, d'où tombent ces voix pures,
Quelques derniers rayons de ces chastes figures;
Il s'élance; il voudrait suivre dans leur essor
Ces âmes qu'il entend, mais de trop loin encor.

A l'horizon, bientôt, comme un feu qui s'allume
Rouge, et qui s'agrandit en sillonnant la brume,
Comme si de l'éther une étoile en son vol
S'arrachait et glissait effleurant notre sol,

Une forme éclatante, aussitôt reconnue,
Apparait à Konrad et descend de la nue.

C'est l'astre souriant, c'est le premier soleil
Qui de son âme en pleurs hâta le doux réveil,
La sainte Béatrix, au désert rencontrée,
Qui d'un monde inconnu lui découvrit l'entrée,
Lui barra le chemin de la forêt des sens,
Et tourna vers le ciel ses désirs grandissants.

C'est elle, en sa beauté qui subjugue et qui flatte,
Avec son regard d'aigle et sa robe écarlate,
La vierge qui nous ouvre, au fond du paradis,
Les cercles radieux aux vivants interdits,
Celle qui lui versa l'ardeur des grandes choses,
Et, le touchant au front de ses mystiques roses,
Le força de gravir, par les sentiers étroits,
Ces sommets de l'amour couronnés par la Croix.

L'allégresse entrevue et longtemps poursuivie
Apparaît sur le seuil de la nouvelle vie;
L'ange qui fait choisir entre les deux chemins,
Se penchant sur Konrad, saisit ses pâles mains;
Et, comme un fils en pleurs tiré d'un mauvais rêve,
Dans la réalité le réveille et l'enlève.

Il monte, il voit là-bas fuir nos sanglants sommets,
Témoins des noirs combats terminés à jamais;
Il respire, et, baigné d'une clarté croissante,
Se sent vivre, étonné de la douleur absente.
Il monte, il monte; il voit, dans son joyeux essor,

Tourbillonner sous lui, comme une neige d'or,
Tout ruisselants de vie et pressés dans l'espace,
Les rapides soleils qu'en son vol il dépasse.
En mille sons divers, vibrant sur leurs essieux,
De leur musique immense ils remplissent les cieux.
Sur ce clavier, docile aux doigts de l'invisible,
Plane de Béatrix la voix pure et paisible;
Et l'esprit de Konrad, libre enfin de son corps,
S'élève, enveloppé de ces divins accords.

BÉATRIX.

Gloire au cœur téméraire épris de l'impossible,
Qui marche, dans l'amour, au sentier des douleurs,
Et fuit tout vain plaisir au vulgaire accessible.

Heureux qui sur sa route, invité par les fleurs,
Passe et n'écarte point leur feuillage ou leurs voiles,
Et, vers l'azur lointain tournant ses yeux en pleurs,

Tend ses bras insensés pour cueillir les étoiles.
Une beauté, cachée aux désirs trop humains,
Sourit à ses regards, sur d'invisibles toiles;

Vers ses ambitions lui frayant des chemins,
Un ange le soutient sur des brises propices;
Les astres bien aimés s'approchent de ses mains;

Les lis du paradis lui prêtent leurs calices.
Béatrix ouvre un monde à qui la prend pour sœur,
A qui lutte et se dompte et souffre avec délices,

Et goûte, à s'immoler, sa plus chère douceur;
Et, joyeux, s'élançant au delà du visible,
De la porte du ciel s'approche en ravisseur.

Gloire au cœur téméraire épris de l'impossible!







HERMAN

DÉDICACE

A LA JEUNESSE.

On dit qu'impatients d'abdiquer la jeunesse,
Aux sordides calculs vous livrez vos vingt ans;
Qu'à moins d'un sang nouveau qui du vieux sol renaisse,
La France et l'avenir ont perdu leur printemps.

A l'âge où nous errions, livre en main, sous la haie,
Tout prêts à dépenser notre cœur et nos jours,
On dit que vous savez ce que vaut en monnaie
L'heureux temps des chansons, des songes, des amours.

On dit que le franc rire est absent de vos fêtes;
Que l'ironie à flots y coule par moments;
Que chez vous le plaisir, pour parer ses conquêtes,
Rêve, au mépris des fleurs, l'or et les diamants;

Que vous refuseriez l'amour et le génie,
Si Dieu vous les offrait avec la pauvreté;
Que vous n'auriez jamais pour la Muse bannie
Un seul regret, pas plus que pour la liberté!

On dit vos cœurs tout pleins d'ambitions mort-nées;
On dit que vos yeux secs se refusent aux pleurs;
Qu'avec vous le rameau des nouvelles années
Porte un fruit corrompu, sans avoir eu des fleurs.

Mais je vous connais mieux, malgré votre silence;
Le poète a chez vous bien des secrets amis.
D'autres vous ont crus morts et vous pleurent d'avance,
Frères de Roméo, vous n'êtes qu'endormis!

Qu'importe un jour d'attente, une heure inoccupée!
Tous vos lauriers d'hier peuvent encor fleurir;
Vous qui portiez si bien et la lyre et l'épée,
Vous qui saviez aimer, vous qui saviez mourir!

Hier, une étincelle éveillait tant de flamme!
Hier, c'était l'espoir et non le doute amer;
Un seul mot généreux, tombé d'une grande âme,
Vous soulevait au loin comme une vaste mer.

Aux buissons printaniers tout en cueillant des roses,
Vous saviez des hauts lieux gravir l'âpre chemin,
Et pour vous y conduire, amants des saintes choses,
Elvire ou Béatrix vous prenait par la main.

Vous les suivrez encor sur la route choisie!
Vous gardez pour flambeau leurs regards fiers et doux;

Celui qui cherchera la fleur de poésie
Ne la pourra cueillir, s'il n'est pareil à vous.

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute!
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor;
Portez-la fièrement, sans en perdre une goutte;
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Peut-être on vous dira d'y boire avec largesse,
D'y verser hardiment le vin des passions;
D'autres vous prêcheront l'égoïste sagesse
Qui rampe et se réserve à ses ambitions.

Mais aux vils tentateurs vous serez indociles!
La Muse vous conseille, et vous saurez choisir:
Restez dans le sentier des vertus difficiles;
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir.

A vous de mépriser ce qu'un autre âge envie,
Tout bien et tout renom qu'on acquiert sans efforts.
Dieu vous a faits si fiers, si purs, si pleins de vie,
Pour les belles amours et pour les belles morts.

Venez donc! je vous suis, et nous volons ensemble;
Nous remontons le cours du temps précipité;
Vous me faites revoir tout ce qui vous ressemble,
Toute chose où rayonne un éclair de beauté.

Avec vous je suis jeune; avec vous j'ai des ailes,
Vos ailes de vingt ans, l'espérance et la foi!
Ces deux vertus des forts, qui vous restent fidèles,
Me rouvrent votre Éden déjà trop loin de moi:

Non pour nous endormir sur ses tapis de mousse,
Pour y suivre, en rêveurs, dans ces détours charmants,
Sous l'ombre où les oiseaux chantent de leur voix douce,
Les méandres de l'onde et les pas des amants;

Non pour cueillir sans fin la fleur d'or sur les landes,
Pour perdre nos printemps à tresser dans les bois,
A nouer de nos mains tant de folles guirlandes
Qui, l'automne arrivé, nous pèsent quelquefois.

Non! c'est pour y tenter la cime inaccessible
Où les héros d'Arthur cherchaient le Saint-Graal.
A vous, audacieux qui pouvez l'impossible,
A vous d'y découvrir, d'y ravir l'idéal!

Faisons, si vous voulez, ce périlleux voyage,
Loin du sentier banal où notre ardeur se perd.
Montons, pour respirer la pureté sauvage,
L'héroïque vigueur qu'on retrouve au désert.

Venez vers ces sommets inondés de lumière;
L'extase y descendra sur votre front bruni.
Sous ces chênes, vêtus de leur beauté première,
Imprégnez-vous là-haut d'un souffle d'infini.

Et dans votre âme, avec le concert qui s'élève,
Avec le bruit du vent et l'odeur des ravins,
Quand vous aurez senti couler comme une sève
Tout ce que la nature a d'éléments divins,

Vous irez moissonner dans un autre domaine.
Dans un autre infini qu'on n'épuise jamais,

Les œuvres des penseurs vous ouvrent l'âme humaine ;
Visitez avec eux l'histoire et ses sommets.

Là, vous évoquerez les héros et les sages :
Vous y respirerez leur âme et leur vertu.
Gravez dans votre cœur leurs augustes images ;
Haïssez avec eux ce qu'ils ont combattu ;

Mangez un pain vivant pétri de leur exemple,
Si bien que, nourris d'eux, plus calmes et plus forts,
Les portant comme un dieu dont vous seriez le temple,
Vous sentiez vivre en vous tous ces illustres morts.

Puis, sans vous arrêter, même à ces temps sublimes,
Au réel trop étroit par votre essor ravis,
Toujours plus haut, toujours plus avant sur les cimes,
Lancez dans l'idéal vos cœurs inassouvis,

Plus haut ! toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont pas de flux et de reflux,
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus !

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours ! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

I

HERMAN.

Crois-tu qu'en ces déserts, transfuge de la vie,
Je t'apporte à nourrir quelque lâche douleur;
Que j'y vienne abriter l'égoïsme et l'envie,
Ou farder au soleil leur immonde pâleur?

Ton flanc escaladé sent-il que je chancelle?
Est-ce un débile enfant, par son rêve égaré,
Qui, frappant ton granit de ce bâton ferré,
En fait à chaque pas jaillir une étincelle?

L'ESPRIT DES SOMMETS.

Je sais que la mollesse et les désirs grossiers
Et les amours vulgaires
Au seuil de mes jardins, fermés par les glaciers,
Ne se hasardent guères;

Que l'argent de ma neige et l'or du ciel en feux
Et l'encens de mes brises
N'ont jamais soulevé du côté des hauts lieux
Les basses convoitises.

Les simples et les forts sont mes seuls courtisans.
Mon trône de bruyère .

Du pâtre et du chasseur inspire, tous les ans,
La chanson libre et fière.

Tu viens d'un pied hardi me visiter comme eux;
Un vent frais te caresse...
Et, pourtant, mon soleil laisse à ton front brumeux
Son voile de tristesse.

HERMAN.

Satisfait de mon sort et moins triste que fier,
Je ne viens pas gémir assombri par l'injure;
Si j'étais l'offensé de ce siècle de fer,
Je mettrais plus d'orgueil à cacher ma blessure.

Mais sous mon toit béni s'assied le vrai bonheur;
J'y vois l'aïeul sourire au nourrisson robuste.
Riche des fruits de l'arbre et des fleurs de l'arbuste,
Je ne désire rien..., j'ai le pain et l'honneur.

Je trouve en ces forêts et mon luxe et mes fêtes;
Plongé dans la nature, y parlant à nos dieux.
Tout ce que je demande à cet âge odieux,
C'est d'épargner encor tes bois et mes retraites.

Si je viens, triste et seul, au-devant du désert,
C'est pour fuir dans l'azur, sur ta cime où je monte,
L'aspect même du joug dont il aime la honte
Et leurs lâches plaisirs où la vigueur se perd;

Pour couvrir du silence et de l'ombre des chênes
D'indignes souvenirs dont je suis innocent;

Pour respirer un air plus vif et plus puissant
Et qui soit pur, au moins, des serviles haleines.

Je cherche, au fond des bois, un autel, chaste encor,
Qui résiste à l'orgueil des pompeux sacrifices
Et, libre, en son mépris pour le marbre et pour l'or,
N'ait pas au crime heureux offert ses dieux complices.

L'ESPRIT.

Viens ! j'accueille et nourris ce fécond désespoir,
Ces haines magnanimes;
Je hausse les cœurs fiers et d'un ferme vouloir
Au niveau de mes cimes.

Viens ! j'ouvre à tes désirs cet austère jardin ;
Mon soleil t'y convie.
Récolte avec mes fleurs, de gradin en gradin,
Les conseils de la vie.

II

Jusqu'au champ suspendu sur cet étroit rocher
Où le chamois et l'aigle osent seuls se percher,
Quel sentier a conduit, dans sa longue escalade,
Depuis ce toit qui fume au pied de la cascade,

Le hardi laboureur qui fait si haut moisson?
Quel oiseau lui prêta son aile et sa chanson ?
Quelle occulte vertu, sous ses mains familières,
Fait jaillir, tous les ans, le bon grain de ces pierres?
Ses bœufs n'ont pu le suivre ; et, seul, dans le granit
Il retourne en suant son fer que Dieu bénit;
Seul, dans ces hauts sillons étayés de murailles
Il a porté la herse et le sac des semailles.
Le sol même est son œuvre. Au grain blond et vermeil
Dieu n'a rien pour sa part fourni que le soleil.
L'homme a seul amassé sur le roc qui l'appuie
Ce champ aérien repris par chaque pluie.
Toi-même, ô laboureur, toi seul as, sur tes reins,
Porté le riche humus à ces maigres terrains.
Ton blé germant là-haut, dans la roche brisée,
Y boit plus de sueurs cent fois que de rosée;
Et, comme on bénit Dieu sous ton toit de sapin,
Nous devons te bénir quand nous mangeons ce pain.
Ah! qu'il est plein de vie et de saveur! Ah! comme
Ce pain, fait tout entier de la vertu de l'homme,
Donne un plus noble sang, un plus vaillant esprit
A l'aïeul qui le sème, aux enfants qu'il nourrit!

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore;
Chacun de ses degrés offre au cœur agrandi
L'image et le conseil d'un travail plus hardi.

Arrêtons-nous, regarde! aux flancs du précipice,
Sur ces murs veloutés qu'un fin gazon tapisse,
Le faucheur, sur l'abîme allongeant son râteau,
Ramène herbes et fleurs jusqu'au bord du plateau.

Vois ce sapin vieilli dont les dernières branches
Pendent au bord du gouffre avec leurs mousses blanches ;
Vois ! l'homme ose attacher à ce tronc caverneux
Et prendre pour échelle un câble aux mille nœuds.
Il s'en va, jusqu'en bas, couper l'herbe nouvelle.
Sur le dos du faucheur la gerbe s'amoncelle.
Pour gravir sous ce poids l'impossible chemin,
Il saisit chaque nœud de sa robuste main ;
Il monte ; il a touché l'étroite plate-forme.
Le voilà qui dépose, enfin, sa charge énorme,
Il respire. Il repart ; entre les hauts piliers
Il suit de la forêt les détours familiers.

Déjà, sur la colline adoucie en sa pente,
Un sentier plus battu vers le hameau serpente ;
L'homme approche, et, là-bas sur ce tertre avancé,
Sa verte meule oscille à son pas cadencé.
Voyez ! le fenil s'ouvre et s'emplit ; l'herbe fraiche
Et les fleurs des sommets vont parfumer la crèche.
Tombe aujourd'hui la neige, et grondent les autans,
La vache rousse aura du foin jusqu'au printemps,
Et tes fils accroupis, se réchauffant sous elle,
Pourront s'abreuver tous sans tarir sa mamelle !

Retourne un jour encor, brun faucheur aux pieds nus,
Jusqu'à ces prés sans maitre et de toi seul connus ;
Emmanches-y ton fer d'un bois que rien ne rompe ;
Puis, reviens. Du canton, là-bas, mugit la trompe,
Et, dans la gorge étroite où roulent des tambours,
J'entends les fantassins s'approcher à pas lourds.

CHANT DES FAUCHEURS

Au soleil levant les faux étincellent;
La cascade en feu jette moins d'éclairs
Sous l'ardent rayon qui court dans les airs;
Avec moins de bruit ses longs flots ruissellent.
Au soleil levant les faux étincellent.

Vois là-haut frémir nos fiers bataillons!
La liberté souffle et grossit la trombe;
Sur chaque berceau, près de chaque tombe,
Drus comme les blés dans nos verts sillons,
Ils germent du sol, nos fiers bataillons.

La faux dans tes mains vaut mieux que l'épée,
Montagnard fidèle aux mœurs des aïeux!
Dans l'auguste foi, dans l'honneur pieux,
Ainsi que ton cœur sa lame est trempée.
La faux dans tes mains vaut mieux que l'épée.

Ton marteau sonore a battu l'acier;
Le grès du rocher près du flot l'aiguise,
La hampe de frêne est faite à ta guise;
Présente la pointe au sanglant coursier.
Ton marteau sonore a battu l'acier.

Rustiques faucheurs, l'escadron se brise
Sur vos rangs pressés comme une forêt.
Frappez des chevaux le nerveux jarret;
Rustiques faucheurs qu'un soldat méprise,
Fauchez plus avant, l'escadron se brise!

Les hauts cavaliers tombent lourdement
Sous l'or et l'airain des riches armures.
Les épis sont pleins, les herbes sont mûres :
Comme les pavots et le blond froment,
Les hauts cavaliers tombent lourdement.

Rompez dans leurs mains comme une quenouille
La lance effilée au rouge pennon
Et l'écu d'azur où s'écrit leur nom.
Sous l'acier des faux lavé de sa rouille,
Leur glaive est brisé comme une quenouille.

Gravissez, faucheurs, ces monceaux de morts
Pareils aux sommets, votre âpre domaine.
Sur ces prés sanglants le fer se promène,
Pour trancher la fleur des preux et des forts.
Gravissez, faucheurs, ces monceaux de morts.

Vous n'aurez jamais de moissons plus belles ;
Ramenez vos chars pleins et triomphants ;
La liberté sainte a, pour vos enfants,
Lié de ses mains les blondes javelles...
Vous n'aurez jamais de moissons plus belles.

Rentrez sous le hangar les faux et les tridents ;
Votre toit vous rappelle après ces jours ardents.
Moi, j'irai sur vos monts, qu'en rêvant je traverse,
Cueillir à chaque cime une vertu diverse.

Les saintes visions habitent ces hauteurs ;
Dieu, qui s'y manifeste à vos rudes pasteurs,

Accorde avec amour à leur race aguerrie,
Après les grands combats, la grande rêverie.

LE PATRE DES MONTAGNES

Le pâtre aux longs cheveux, roi des plateaux déserts,
Seul et fort, rêve en paix sur son trône de mousse ;
Gouvernant, tout l'été, dans leurs pacages verts,
Les noirs taureaux, les vaches rousses.

D'un geste, à ses grands chiens il commande, et, le soir,
Le troupeau vagabond, dispersé dès l'aurore,
S'assemble autour du maître et suit à l'abreuvoir
La génisse au collier sonore.

Le vent berce les pins, ces encensoirs des monts;
Un souffle attiédi sort des bruyères voisines,
Et l'homme des hauts lieux respire à pleins poumons
La vitale odeur des résines.

La robuste fraîcheur qui tombe des glaciers,
Le soleil distillant le thym et les verveines,
Le souffle et la vertu des sommets nourriciers
Ont coulé dans ses fortes veines.

Les miasmes impurs, les morsures de l'air,
Les invisibles dards dont la nuit nous pénètre,
N'atteignent pas son sang et glissent sur sa chair,
Comme sur l'écorce du hêtre.

Il combat, seul à seul, près du ravin béant,
L'ours au poil hérissé, qui recule et qui gronde;
Il sait, au jour fatal, de l'orgueilleux géant
Percer le crâne avec sa fronde.

L'esprit de Dieu, souvent, a suscité sa voix,
Et la harpe obéit à cette main hardie;
Et le rude pasteur lance, à travers les bois,
La prière et la mélodie.

Ainsi, quand le printemps met la sève en éveil,
Le vieux chêne attendri se dilate en sa force,
Et l'arbre aux flancs noueux fait jaillir au soleil
Un miel blond de sa noire écorce.

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore.

Les plus âpres sommets et le front le plus fier,
Où les noirs ouragans grondaient peut-être hier,
Pour qui sait les atteindre et pour qui sait y lire,
Ont aussi leurs saisons de fleurs et de sourire.
L'amant de l'impossible atteint seul ces hauteurs,
Connait seul ces rayons et ces vives senteurs.

LA FLEUR DES CIMES.

Cueillez sur la cime austère,
Cueillez, au prix des périls,
La fleur pure et salutaire
Qui tient à peine à la terre,
La fleur aux parfums subtils.

Dieu la sème et Dieu l'arrose;
Préférez son vague encens
A l'âcre odeur de la rose,
Aux parfums que l'art compose
Pour le vain plaisir des sens.

L'esprit seul, au bout du rêve,
Rentré sur le sol natal,
Après un combat sans trêve,
Vous respire et vous enlève,
Douce fleur de l'idéal.

Nul n'atteint ces fleurs divines,
S'il n'a dans un long effort,
Sur la pierre ou les épines,
Rougi de sang nos collines
Et monté... jusqu'à la mort.

Mais quand l'âme est parvenue
A ces jardins du haut lieu,
La terre, en bas diminue,
Et, soulevé par la nue,
L'homme est tout près de son Dieu.

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore;
Chacun de ses degrés offre au cœur agrandi
L'image et le conseil d'un travail plus hardi.

Plus haut, toujours plus haut! Sur le glacier bleuâtre
Le chasseur est debout. Les taureaux et le pâtre

Apparaissent, là-bas, au soleil endormis,
Noirs sur les plateaux verts et tels que des fourmis.
L'ardent chasseur bondit au bord des précipices;
Un chemin sans péril est pour lui sans délices,
Il aime à respirer, sur la neige des monts,
Un air qui brûlerait nos débiles poumons.
Il cherche au bout des pics affrontés avec joie
La fatigue et la lutte encor plus que la proie;
Puis, sur la toison fauve et dans l'antre des ours,
Il dort de longues nuits, il rêve de longs jours.
Il part; le ciel est clair; dans sa force il s'enivre.
Il sent sur les sommets le vrai bonheur de vivre,
Et, comme l'aigle errant sans rival et sans loi,
Loin de la foule impure, il est seul, il est roi.

LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

Le franc chasseur suit sur la neige
L'ours et l'isard;
A chaque pas il trouve un piège,
Vit de hasard.

En déposant la carabine,
Souvent, le soir,
Il mange à son feu de résine,
Un pain tout noir.

Il n'a pas même un lit de chaume
Pour s'y coucher...
Mais les sapins forment le dôme
Sur son rocher.

Dans sa cape de laine brune,
Sans nul souci,
Il dort en attendant fortune...
Son chien aussi.

Son fusil et sa cartouchière
Près de sa main,
Il dort, dans sa pauvreté fière,
Jusqu'à demain;

Rêvant de la fée immortelle
Qui l'a doté,
Et lui fit la part la plus belle,
La liberté!

La liberté fière et sans règle
Dans sa ferveur,
Qui donne au pain d'orge et de seigle
Tant de saveur;

Qui rend l'habit de grosse laine
Souple et soyeux,
Et fait battre, à sa chaude haleine,
Les cœurs joyeux.

La liberté, plus douce encore
Que le doux miel,
Plus éclatante que l'aurore
Au fond du ciel.

Tu viens, ô divine guerrière,
Que nous aimons,

Tu descends, comme la lumière,
Du haut des monts.

La, debout sur la feuille sèche,
Au bord d'un bois,
Tu lanças la première flèche
De ton carquois.

Là, présente à l'heure fatale
Aux oppresseurs,
Tu fondras la dernière balle
Des francs chasseurs.

Mais nous, ô voyageur, plus haut! montons encore
Cet escalier des monts par où descend l'aurore.
Chacun de ses degrés offre au cœur agrandi
L'image et le conseil d'un travail plus hardi.

Aux confins de l'éther d'où la foudre s'élance,
Voici la région du froid et du silence,
Où la vie est voilée, où cessent les combats;
L'œil même du chasseur ne la voit que d'en bas.

C'est le front de la terre où dort l'âme du fleuve.
Les fécondes sueurs où tout germe s'abreuve
Jaillissent de là-haut; et l'être, à grands flots, sort
De ces monts recouverts du linceul de la mort.

LE GLACIER.

L'esprit des eaux, caché dans son beau corps de neige,
Conserve tout l'hiver son immuable siège

Posé sur les sommets;
Sa statue au front blanc, calme, solide et pure,
Semble un dieu qui s'assied à part dans la nature
Pour dormir à jamais.

Elle y forme des monts l'impassible couronne;
Le nuage empourpré d'un manteau l'environne,
La lune s'y suspend,
Et la foudre du ciel, qui tonne à côté d'elle,
Sillonnant les glaciers sans qu'une onde en ruisselle,
S'éteint en les frappant.

Mais qu'un soleil ami caresse enfin la cime,
Le rocher devient flot, le dieu marche et s'anime
Sur son trône argenté.
L'esprit des eaux s'épanche avec un bruit sauvage,
Et, roulant vers la plaine, y porte le ravage...
Ou la fertilité.

Tel, dans la région des stoïques pensées,
Le héros s'est vêtu de ces splendeurs glacées;
A voir ce front serein
Pareil aux pics blanchis, sans larme et sans murmure,
On a cru que l'amour glissait comme l'injure
Sur cet homme d'airain.

Mais que le vrai rayon vienne effleurer cette âme,
Qu'un dessein généreux colore de sa flamme
Ce front indifférent,
Et vous verrez la neige en flot d'azur se fondre,
Vous entendrez ce cœur éclater et répondre
Au fracas du torrent.

Et le grand fleuve ira susciter toute chose;
Plainte ou joie, éveillant sur les bords qu'il arrose
Mille échos assoupis;
Et l'âme s'épandra sur les âmes prochaines,
Douce et terrible: ici, faisant crouler les chênes,
Là, germer les épis.

III

L'ESPRIT DES SOMMETS.

Le livre des hauts lieux plein d'images vivantes
Devant toi s'est ouvert;
Tu reçus des torrents, des oiseaux et des plantes,
Les leçons du désert.

Aujourd'hui, tu parviens à des sphères plus hautes,
Où la terre et le ciel
S'embrassent, en mêlant leurs confins et leurs hôtes,
Au-dessus du réel.

Dans ce monde, interdit à qui n'a pas des ailes,
Tu monteras sans peur;
Il suffit d'évoquer tes souvenirs fidèles;
Je te livre à ton cœur.

Réveille ici les dieux sacrés dans ta mémoire
Par l'amour filial,

Lorsque tu traversas les sommets de l'histoire
En quête d'idéal.

HERMAN.

Je les vois, dans mon âme, au-dessus des nuages,
Au-dessus des vapeurs de notre temps impur,
Les aïeux, les héros! Ils passent dans l'azur,
Leur souffle excite en moi de sublimes orages.

Je viens les contempler, les entendre au désert,
Pour que les hauts sapins où l'infini murmure,
Les cascades, les vents et la grande nature
Accompagnent leurs voix d'un plus digne concert.

L'ESPRIT.

Je t'ai vu, tout enfant, pleurer sur mes collines,
Ton livre dans la main,
Cherchant pour t'approcher de ces âmes divines
Quel est le vrai chemin.

Et moi j'ouvre à ton cœur leurs sphères immortelles
Viens les aimer de près,
Et leur parler toi-même, et te baigner comme elles
Dans mes saintes forêts.

Viens, assis sur les fleurs, près de l'onde écumante,
Respirer, tout l'été,
L'esprit qui les supporte et qui les alimente
Dans leur éternité.

IV

Sur une mer de neige, une île verte et chaude
Dans son cadre d'argent luit comme une émeraude;
Les glaciers crénelés, s'étageant par gradin,
Font un rempart d'azur à ce chaste jardin.
Le sourire empourpré du jour qui se réveille,
Ruisselant sur les fleurs de l'immense corbeille,
Enflamme, sous l'or vif dont il baigne leurs fronts,
La digitale rouge et les rhododendrons,
Et la longue asphodèle, et mille herbes étranges,
Qu'ailleurs n'ont vus fleurir ni l'homme ni les anges,
Et mille arbres sans nom réservés à ce lieu
Qui n'a pour jardinier que le souffle de Dieu.

Vers ce paisible Éden porté de rêve en rêve,
De sommet en sommet l'ardent songeur s'élève,
Et, comme en son berceau, vient, sans étonnement,
S'asseoir sur ces gazons voisins du firmament.

Visible pour lui seul, un long cortège d'âmes
Tourbillonnait dans l'air en ellipses de flammes,
Et, formant un grand aigle au plumage vermeil,
Comme un feu dans la nuit brillait dans le soleil.
Ces radieux esprits, avec des cris de joie,
Planent sur l'étranger comme sur une proie;

Car de tout noble amour pour leur gloire excité
Dieu nourrit les héros durant l'éternité,
Et fait, entre eux et nous, flotter sans qu'il dévie
Un courant de vertus de l'une à l'autre vie.

Or, l'amant des hauteurs devant lui, tout le jour,
Vit ces oiseaux divins se poser tour à tour;
Et tous, en lui parlant sous leur figure ancienne,
Échangeaient par éclairs leur âme avec la sienne.
Tous, divers autrefois et de race et de lieux,
Ne forment plus au ciel qu'un peuple merveilleux;
Ils ont dans l'idéal leur commune patrie
Et leur même symbole où plus rien ne varie;
Et, d'un même langage alternant les douceurs,
L'accent seul est divers entre ces âmes sœurs.

Des lyres, des parfums, une chaude lumière,
Accompagnent la voix qui descend la première.
C'est l'héroïsme en fleur dans sa jeune fierté,
C'est la Grèce enseignant la force et la beauté.

LÉONIDAS.

« Je t'ai vu, tout enfant, errer aux Thermopyles,
Glanant sur ces rochers, en exemples fertiles,
Où la liberté sainte a fait tant de moissons;
Tu croyais de mon sang la pierre encor trempée,
Et serrais dans ta main, comme on serre une épée,
Un livre où tu lisais nos sublimes leçons.

Tu voyais flamboyer l'épitaphe immortelle
Qui du fond de l'histoire à jamais étincelle,

Qui contient le secret, le prix de nos exploits;
Tu l'écoutais chanter dans la langue d'Homère;
Et tu pleurais, tout haut, comme on pleure une mère,
Ceux qui sont morts pour Sparte et pour ses saintes lois.

Et tu voulais mourir, et, dans ton noble rêve,
Tu t'armais près de moi de la pique et du glaive;
Tu me demandais place à mon dernier festin;
Tu lançais avec nous le disque, au son des lyres,
Et, paré pour la mort de fleurs et de sourires,
Enfant, tu défiais l'Asie et le destin.

Lorsque à dix ans, baigné de ces pieuses larmes,
Tu brandissais ainsi de chimériques armes,
Ce jour-là, tu fus homme et tu prouvas ton cœur;
Et ceux-là sont enfants, sous leurs infâmes rides,
Dont l'oblique regard et les lèvres arides
Te lancent aujourd'hui leur trait lâche et moqueur.

Puisqu'en son jeune essor, sans conseils et sans craintes,
Ton âme a pris sa place aux Thermopyles saintes;
Puisque tu venais là mourir à mes côtés,
Reste à ce poste auguste aimé du petit nombre,
Et combats-y sans trêve, au grand jour ou dans l'ombre,
Pour la Sparte éternelle et ses dieux insultés.

Couvre de myrte en fleur ton arme vengeresse,
Expire en souriant comme un fils de la Grèce;
Je t'invite au souper promis à mes soldats,
Où la muse aux bras blancs, sous de tièdes ombrages,
Verse un même nectar aux héros comme aux sages,
Et sourit à Platon près de Léonidas. »

Voici l'accent plus sombre et la voix surhumaine
Et les âpres conseils de la vertu romaine,
Qui défend aux grands cœurs, quand tout plie à la fois,
De fléchir sous un maître et de survivre aux lois.

CATON D'UTIQUE.

«Ma mort absout ton cœur de sa morne tristesse;
J'ai compris cet abattement
Qui vient, malgré ta flamme et malgré ta jeunesse,
T'accabler ainsi par moment.

Quand je renonce à vivre et succombe à ma tâche,
Et meurs en condamnant les dieux,
Du mal qui m'a tué tu peux, sans être un lâche,
Pleurer à la face des cieux.

Les lois ont succombé! j'ai vu rire la foule
Autour de leur temple abattu;
Avec la liberté, dans les âmes s'écroule
L'espoir dernier de la vertu.

J'ai vu prostituer l'honneur des laticlaves
Aux tribuns changés en flatteurs.
Pour premiers citoyens Rome a de vils esclaves;
Le sénat s'ouvre aux délateurs!

Que Rome soit soumise avec la terre entière;
Je reste à jamais indompté!
Ce fer dans ma poitrine ouvre à mon âme fière
Un chemin vers la liberté.

Ainsi j'ai triomphé; m'emparant de l'histoire,
J'y règne en dépit du plus fort.
Je m'appelle Caton... César, dans sa victoire,
César est vaincu par ma mort. »

Silence, ô rude voix de l'héroïsme antique,
Laisse une âme plus pure exhaler son cantique.
Le bûcher de Rouen, les prés de Vaucouleurs,
Lancent autour de nous leurs flammes et leurs fleurs.

JEANNE D'ARC.

« Tu m'aimas d'enfance, et je viens t'apprendre
A chasser bien loin tes noirs assaillants :
Garde un esprit fier dans une âme tendre;
Les cœurs les plus purs sont les plus vaillants.

Tu viens comme au pied d'un autel qui brille
Devant mon bûcher te mettre à genoux;
Pourquoi, dans ton cœur, mon nom d'humble fille
Entre les plus grands est-il le plus doux ?

Si tu m'invoquas, pauvre paysanne,
Entre tous les saints de mon cher pays,
C'est qu'au fond des bois et dans ma cabane
Ces saints me parlaient, et que j'obéis.

C'est qu'à leur appel j'ai dit, sans murmure,
A ma mère en pleurs un suprême adieu,
Pour aller porter, sous ma blanche armure,
L'âme de la France et l'esprit de Dieu.

Dieu m'a tout donné, ma force et mes armes,
Pour les grands combats là-haut résolus ;
Je n'avais à moi que mes douces larmes,
Et mon faible cœur... Tu n'as rien de plus !

J'ai lu dans toi-même au pied de ces chênes,
Où tu viens rêver encore aujourd'hui ;
Ton âme inégale aux luttes prochaines
Ne peut rien sans Dieu..., mais tout avec lui !

Cherche donc ta force et ton vrai courage
Dans l'ardent amour au pied de l'autel,
Dans l'esprit qu'exhale, au jour de l'orage,
Un peuple embrasé par le vent du ciel.

Que ta lèvre pure et ta vie entière
Devant l'ennemi proclament ta foi ;
Puis, tenant bien haut ma sainte bannière,
Au fort du combat pénètre avec moi ! »

Écoute encor ! voici qu'une autre âme s'approche,
Un soldat qui vécut sans peur et sans reproche,
La même croix sanglante orne son bouclier...
Viens apprendre à mourir du dernier chevalier.

LE CHEVALIER BAYARD.

« Toi qui veux, à tout prix, la grandeur de ton âme,
Prêt à tous les périls, dédaigneux de tout blâme,
Ferme en ton droit chemin ;

Toi qui fais de l'honneur et ta vie et ton rêve,
Viens baiser avec moi le tronçon de ce glaive
Tout sanglant dans ma main.

Je te prête un moment ce fer que ton enfance
S'essayait à tirer en invoquant la France,
Ce glaive en qui tu crois;
Arme du vieil honneur, fidèle et bien trempée,
Que l'on peut au combat brandir comme une épée,
Baiser comme une croix. »

HERMAN.

Héros et demi-dieux dont l'histoire est le temple,
Honneur des anciens jours qu'enfant je poursuivais,
Vous offrez vainement la lumière et l'exemple
A qui respire encor l'air de ce temps mauvais.

La vertu n'a plus d'aile et de sainte folie;
Tout conspire à courber, à briser l'homme fier;
Le destin est complice; et sous sa main de fer,
Devant toute bassesse, il faut qu'on s'humilie.

Le beau s'est retiré de tout..., même du bien!
Oh! dites-moi, l'esprit que votre amour élève,
Qui vit de votre culte, et n'aspire à plus rien,
Qu'à rester digne encor de vous et de son rêve,

Par où doit-il marcher, dans cette épaisse nuit?
Tous les chemins frayés nous mènent à l'abîme.
Toi dont le livre ardent m'exhorte et me conduit,
Parle! un dernier conseil, poète magnanime,

Car de tous ces grands morts les cœurs te sont ouverts,
Tu sais à quel foyer s'alluma leur courage,
Leur voix grandit encore en prenant ton langage ;
Leur âme et leurs vertus ont passé dans tes vers.

Réponds ! quand chacun tremble et détourne la tête,
Près du juste ébranlé par les derniers adieux,
Et qui marche au combat, certain de sa défaite,
Comment payer sa dette à l'honneur des aïeux ?

PIERRE CORNEILLE.

« Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux. »

UNE AME.

Tu le sais bien ! il est, sous le chaume et dans l'herbe,
Des fleurs et des vertus sans nom chez les humains,
Mais qu'à l'égal du chêne et du laurier superbe
Dieu chérit dans son cœur et pèse dans ses mains.

Il est, près du foyer, des travaux magnanimes,
Des luttes corps à corps avec la passion,
D'invisibles combats, des victoires intimes,
Assez beaux pour suffire à ton ambition.

Pour la foule, à grand bruit, l'héroïsme étincelle ;
Mais, dans un humble effort, le cœur pur est constant ;
Le flambeau du manoir qui luit dans la chapelle
Éclipse devant Dieu ces clartés d'un instant.

Sans faire au mal du siècle une guerre inféconde,
Où de plus fiers que toi subissent le vainqueur,
Reste armé de ce glaive impuissant sur le monde
Pour frapper sur toi-même et régner sur ton cœur.

Pourquoi rêver d'atteindre à ces gloires banales,
Et d'allumer ta lampe à leurs lointains soleils!
Tu portes dans ton cœur de plus sûres annales,
Et tes chers souvenirs sont tes meilleurs conseils.

Il t'est bon d'aspirer, parfois, dans la tourmente,
L'esprit de ces grands morts et le vaste horizon;
Mais ma pensée à moi chaque jour t'alimente,
Et, comme l'air vital, elle emplit ta maison.

C'est là qu'est ta vertu, ta grandeur, ton asile,
Là, plus fort et livrant des combats glorieux,
Tu peux, libre et vainqueur, dans un monde servile,
Ennoblir avec toi tes fils et tes aïeux.

Là tu peux, chaque jour montant d'une victoire,
Humble comme je fus, sans sortir du réel,
Dépasser ces sommets du globe et de l'histoire
Que je n'ai pas connus..., mais qui sont loin du ciel!

HERMAN.

Mon front triste étincelle au feu de ta parole
Comme les noirs sapins sous ce rayon vermeil,
Chère âme d'une sainte, et ta douce auréole
A réchauffé mon cœur, plus que ce beau soleil.

Non, ce n'est pas un rêve, un fantôme, une flamme
Que mon ivresse allume et qu'éteindront les vents!
Esprits qui me parlez, vous êtes bien vivants;
Je vous vois, je vous sens au toucher de mon âme!

Je dépouille à vos pieds ma faiblesse et mon deuil;
Sur l'échelle d'azur que vous avez gravie
Vous me tendez la main..., et j'ai touché le seuil
Du monde où vous vivez la véritable vie.

V

L'ESPRIT DES SOMMETS.

Rends-moi mes ailes d'or et marche désormais
Sur la route commune;
Et va combattre, armé de l'esprit des sommets,
La foule et la fortune.

Lorsque, errant, comme toi, sous l'arceau des sapins
Où fument les résines,
On a mêlé son cœur, dans mes temples alpins,
A tant d'âmes divines;

Que les saints et les forts et l'ange des hauteurs
Vous ont parlé sans voiles;
Qu'on a de l'infini respiré les senteurs
Et lu dans les étoiles...

On retourne sans crainte au poste du devoir,
Et, d'une main plus forte,
On y fait hardiment son œuvre jusqu'au soir,
Vainqueur ou non, qu'importe !

HERMAN.

Oui, vous m'avez armé, sommets d'où je descends !
L'esprit qui parle en vous au combat me ramène,
Et du souffle divin j'emporte, en frémissant,
Tout ce qu'en peut tenir une poitrine humaine.

J'écoute encore en moi vos chênes murmurer.
J'entends bruire encor l'essaim des bons génies;
Il fait rendre au désert toutes ses harmonies,
Chaque fois qu'il s'y pose et vient nous effleurer.

J'ai là, toujours ouvert, votre livre, où j'épelle;
Aux pages de mon cœur, l'artiste souverain,
Le soleil, a fixé sur mon docile airain,
A fixé des hauts lieux cette image éternelle.

Avec la saine odeur des pins mélodieux,
Avec les chauds rayons et les fraîches haleines,
J'emporte les conseils, l'âme des demi-dieux,
Je la sens pénétrer et courir dans mes veines.

Du fiel de ma tristesse il ne reste plus rien
Dans mon sang réparé par ces divins fluides;
Mon cœur s'est enrichi de ces cœurs intrépides,
Leur battement sublime est devenu le mien.

Le laboureur d'en haut fit en moi ses semailles;
Le sol renouvelé cache une ample moisson ;
Le maître, en extirpant la pierre et le buisson,
Pour me fertiliser, déchira mes entrailles.

En vain sur mes sillons, par tous les vents battus,
L'hiver déchaînera son lugubre cortège,
Et les froides vapeurs et le doute et la neige...
Les épis jailliront et les fortes vertus.

Venez donc m'assaillir avec toutes vos armes,
Apres ambitions, plaisirs, lâches frayeurs!
De toute servitude éternels pourvoyeurs,
Usez, pour ma défaite, usez de tous vos charmes.

J'attends et je suis fort; moi, si débile hier,
Je suis prêt à vous vaincre en un combat suprême,
A briser votre joug, à rester pur et fier...
De plus vaillants que moi combattront en moi-même.

Par ses grands souvenirs mon cœur est défendu;
Mon cœur est habité comme une citadelle.
Les héros que j'implore en mon culte assidu
Sauront garder leur temple et leur humble chapelle

A défaut de ces dieux lointains et triomphants,
Toi, l'ange maternel, toi, simple et forte femme,
Qui veilles, de là-haut, l'aïeul et les enfants,
Tu peux m'aider à vaincre, à toi seule, ô grande âme!

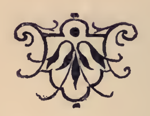
Non, tu n'interdis pas ces sommets à ton fils;
Aux maîtres les plus fiers devant moi tu t'y mêles,

Et ta voix me commande, au pied du crucifix,
D'aller chercher partout des armes et des ailes!

Les hauts lieux m'ont ouvert leur magique arsenal,
Je m'y suis revêtu de granit et de chêne;
Leur souffle en moi s'agite et leur feu s'y déchaîne,
Et mon cœur débordant n'attend plus qu'un signal.

Voici, voici l'assaut promis à mon courage!
La foudre a terrassé mes sombres tentateurs...
Et le dieu que j'aspire autour de ces hauteurs,
Le dieu dont je suis plein jaillit dans cet orage.

FIN.





TABLE

LES SYMPHONIES

LIVRE TROISIÈME.

IDYLLES HÉROÏQUES

FRANTZ.

Pages.

ROSA MYSTICA.

HERMAN.



Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.

ŒUVRES

DE

A. de Lamartine

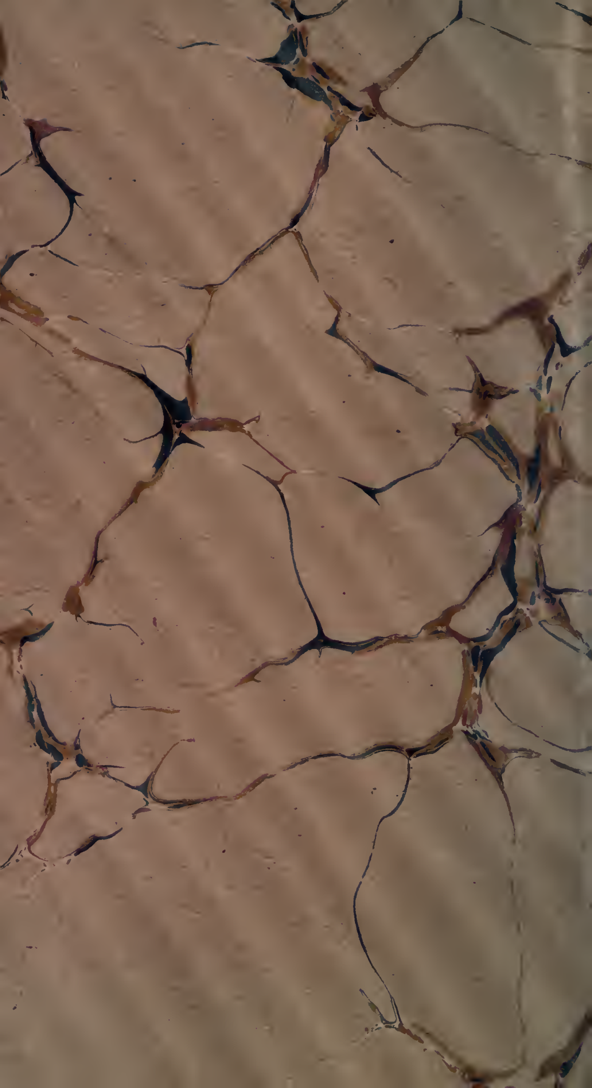
13 volumes, petit in-12 couronne, à 6 fr. le volume.

(Petite Bibliothèque littéraire)

Premières Méditations.	1 vol.
Nouvelles Méditations.	1 vol.
Harmonies poétiques.	1 vol.
Jocelyn..	1 vol.
La Chute d'un Ange.	1 vol.
Recueillements poétiques.	1 vol.
Poésies inédites.	1 vol.
Les Confidences. — Graziella.	1 vol.
Les Nouvelles Confidences.	1 vol.
Raphael.	1 vol.
Le Tailleur de Pierres.	1 vol.
Voyage en Orient.	2 vol.

Il a été tiré des Œuvres de Lamartine 500 exemplaires sur papier vergé, au prix de 6 francs le volume.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.



PQ
2330
L44S9

Laprade, Victor de
Les symphonies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

